

LANZA DEL VASTO TECHNIQUE DE LA NON-VIOLENCE

**NOUS aussi
sommés suspects**



TECHNIQUE DE LA NON-VIOLENCE

La non-violence n'est pas la passivité,
mais une action militante
qui exige souvent
l'héroïsme.

Avec la bombe atomique,
elle est la découverte capitale
du XX^e siècle,

l'une répondant à l'autre
et obligeant l'humanité
à choisir entre la mort et la vie.

Les thèses que soutient
Lanza del Vasto,
les principes qu'il définit,
les relations
qu'il donne de ses actions non violentes,
menées avec ses compagnons,
font de ce livre
une réponse essentielle
à toutes les forces répressives.

Photo Guy Aguiraud

BIBLIOTHEQUE MEDIATIONS

DENOËL

LANZA DEL VASTO

TECHNIQUE DE
LA NON-VIOLENCE

TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS

PAR MICHEL RANDOM



DENOËL/GONTHIER

LA QUESTION DE VIVRE ET L'ESPRIT DE NON-VIOLENCE

C'est le mérite de ce livre d'être un chemin. Voici maintenant trente-trois ans que Lanza del Vasto a découvert la force de la vérité auprès de Gandhi, qu'il s'est fait Pèlerin de sagesse, porteur d'une bonne parole qui, sans lui, n'aurait peut-être pas résonné de si tôt en Occident. Et maintenant que tous les journaux en ont parlé, que tous les esprits ont entendu ce mot, peut-être est-il devenu trop familier, pour être vraiment compris. Ce livre-ci est doué de bien des qualités, dont la meilleure est sans doute de nous conter avec humour et bonhomie ce qu'est l'aventure non-violente quand les policiers vous tirent par les pieds, vous sèment sur les routes de montagne en pleine nuit. Quoi qu'il arrive, le non-violent se doit de ne jamais perdre sa belle humeur ou l'espoir de voir l'homme d'en face armé d'insultes et de gourdins, s'apaiser, voire s'informer à son tour. On peut lire ce livre à la manière des histoires vécues, avec le suspens et les retournements de situation suffisamment passionnants pour se laisser prendre au jeu. Les jeunes et les moins jeunes à qui il arrive ces sortes d'aventures, témoignent d'un courage, d'un sang-froid et d'un esprit de responsabilité qui forcent le respect même des adversaires.

La réussite de ces actions, que Lanza del Vasto pré-

sente « comme des signes plutôt que comme des œuvres », vient de la solide préparation intérieure et doctrinale. L'Action Civique non-violente est en effet issue de l'Arche, c'est-à-dire de la communauté que Lanza a créée pour que ceux qui engagent le combat perdant leur place et leur gagne-pain, puissent mettre leur famille à l'abri, et pour qu'ils y trouvent eux-mêmes refuge et réconfort. On est dans l'Arche en lutte contre le siècle et hors du siècle. Les Compagnons de l'Arche ne se sont engagés dans l'action publique qu'après sept années de vie communautaire. C'est sans doute pourquoi avec trente hommes bien disciplinés, Lanza del Vasto a su lancer des campagnes d'envergure nationale, et obtenir des résultats concrets.

L'avenir de la non-violence est désormais lié aux conditions de notre survie. Les arguments des pessimistes sont, dans leur inéluctable logique, sans appel ; Karl Jaspers a écrit un volumineux ouvrage sur la bombe atomique et la possibilité de son emploi. Au bout de mille pages d'argumentations, il conclut que, puisque l'homme a fabriqué la Bombe, il est dans l'ordre des choses que l'heure vienne où il s'en servira, des civilisations sont mortelles et la nôtre est déjà condamnée. Faute de traduire la vie en conscience, on la traduit en profit et en pouvoir, et le pouvoir et le profit engendrent eux-mêmes les sources de leur destruction.

Autrefois le passé répondait de l'avenir. Aujourd'hui l'avenir cesse d'avoir une histoire et de s'y référer. La Révolte des jeunes contre les responsables de la Machine à polluer la nature et à écraser les hommes, c'est l'apparition d'une conscience parcellaire devant l'irresponsabilité collective. Entre ces deux groupes qui se regardent sans se voir, et s'arment avec des intentions également bonnes, que devient la non-violence ?

C'est ici qu'il faut faire un pas de plus. On ne peut supprimer les sources de conflit, mais il faut transfor-

mer la violence en conscience, aller au respect d'autrui à la connaissance de soi-même et inversement. Lanza del Vasto « capitaine » de son Arche, prend aujourd'hui, et au fur et à mesure que le siècle avance, figure de porteur du secret d'une des techniques les plus efficaces pour résister aux lèpres des temps modernes.

On sait tout cela, mais à quoi servirait d'être seulement prophète de malheur si aucune alternative n'existait. La non-violence est certainement une clef et un levier qui a montré son efficacité chaque fois qu'elle a été employée. Certes c'est une attitude personnelle et collective qui demande une préparation intérieure. C'est pourquoi j'ai cru bon de recueillir ces textes, inédits pour la plupart dans la mesure où ils n'ont été publiés jusqu'ici que dans les *Nouvelles de l'Arche*, bulletin réservé à des groupes d'amis, initiés à la doctrine par une discipline appropriée. La pratique de la non-violence est autant un état d'esprit qu'une stratégie, et c'est aussi, outre une philosophie, une manière d'avoir faim et soif de vivre.

MICHEL RANDOM.

Juin 1971.

PREMIÈRE PARTIE

Définitions de la non-violence

1. De la Non-Violence active

SIMPLICITÉ SUBTILE

La Non-Violence est chose simple, mais subtile.

S'il est si difficile de l'appliquer, même de la saisir, c'est qu'elle est tout à fait étrangère aux habitudes communes.

Mais la difficulté devient insurmontable quand on croit l'avoir fort bien saisie, quand il paraît évident qu'elle consiste à refuser toute lutte et à se tenir prudemment à l'abri des coups.

Nous allons essayer, en trois définitions, de cerner ses traits essentiels :

- 1 Non-Violence : Solution des Conflits.
- 2 Non-Violence : Force de la Justice.
- 3 Non-Violence : Levier de la Conversion.

1. LA SOLUTION DES CONFLITS

La première chose qui frappe dans cette première définition, c'est qu'on ne peut parler de Non-Violence que s'il y a conflit, qu'on ne peut appeler Non-Violent celui qui se met à l'abri tandis que le monde est en feu. Celui qui vit tranquille est peut-être non-violent, mais on n'en sait rien. On le saura le jour où un conflit éclate et où on le verra résoudre le conflit, sans recours à la contrainte ni à la ruse.

Car la Non-Violence, c'est dire à la violence : non ! à la violence, et surtout à ses formes les plus virulentes qui sont l'injustice, l'abus et le mensonge.

Or, devant le conflit, quelles sont les attitudes possibles ? Nous en voyons quatre, de prime abord.

La première, c'est de détourner la tête et d'é luder l'affaire, surtout si nous ne sommes pas directement attaqués, puisque, vous le savez, « nous avons toujours assez de courage pour supporter les maux d'autrui »¹. Tout compte fait, cette histoire ne nous regarde pas. Nous restons neutres et d'ailleurs nous ne restons pas, nous nous esquivons discrètement.

La seconde attitude, c'est d'entrer bravement dans la bagarre, d'y rendre coup pour coup, et deux pour un si nous pouvons.

La troisième, c'est de tourner les talons et d'enfiler la venelle vite assez.

La quatrième, c'est de lever les mains, de tomber à genoux, d'implorer grâce, d'évoquer la clémence d'Auguste, bref de capituler.

Voyez-vous une cinquième attitude possible ?

LE CINQUIÈME ET DERNIER RECOURS

La cinquième attitude, c'est la Non-Violence. La cinquième attitude exclut également les quatre autres.

Je répète : exclut également les quatre autres.

Exclut la neutralité,

Exclut la bagarre,

Exclut la fuite,

Exclut la capitulation.

Bon ! Vous y êtes ?

Nous y sommes, oui, mais nous sommes bien embarrassés.

1. Chamfort.

Car si je ne dois ni me battre, ni ne pas me battre, ni m'enfuir, ni me rendre, que dois-je donc faire ?

Je comprends votre embarras. Pour vous tirer d'embarras vous n'avez qu'à consulter le manuel.

Le manuel est facile à trouver. Vous n'avez qu'à le feuilleter du pouce et à chercher la page. Le manuel s'appelle l'Évangile. Vous connaissez ?

Oui. Et que dit l'Évangile au sujet de la légitime défense, du châtement des voleurs et des scélérats, de l'honneur de la Patrie, de la sauvegarde de la Civilisation Chrétienne, et des autres bonnes et belles raisons et nécessités de la guerre juste et de la peine de mort ?

« Si l'on te frappe sur la joue droite, tu tendras la gauche. »

« Si l'on t'arrache ton manteau, tu donneras aussi ta tunique. »

« Si l'on te force à faire cent pas, tu en feras deux cents. »

Bon ! Maintenant vous y êtes car c'est tout à fait clair. Et vous savez par cœur ces paroles d'Évangile car vous êtes Chrétiens ou du moins il y a des Chrétiens parmi vous et vous avez toujours vécu au milieu des Chrétiens.

J'en conclus que c'est ce que vous faites.

Que jamais vous ne faites autrement.

Que jamais vous n'avez vu un Chrétien faire autrement.

Car celui qui fait autrement n'est pas un Chrétien.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Christ :

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, si vous saluez ceux qui vous saluent, si vous prêtez de l'argent à ceux qui vous le rendront (avec un petit pourcentage) que faites-vous de plus que les païens ? »

Il n'y a pas de doute : vous faites cela !

Et je remarque tout de suite qu'en faisant cela,

Vous ne restez pas neutre.

Vous ne frappez et ne menacez pas.

Vous ne fuyez et ne reculez pas.

Vous tenez bon, vous tenez votre ennemi, vous n'allez plus le lâcher que le conflit ne soit résolu.

Vous avez donc bien trouvé la cinquième chose à faire, chose si nouvelle, si originale, si hardie, que les gens en demeurent pantois.

Reste à leur expliquer pourquoi vous faites cela. Ils ont peine à comprendre. Ils pourraient croire, les pauvres ! que vous êtes un vicieux et que vous aimez attraper deux claques au lieu d'une.

POURQUOI JE DOIS RÉCLAMER LA SECONDE GIFLE

Pan sur la joue ! — Holà, Monsieur, ne sortez pas, vous avez oublié quelque chose.

— Quoi ?

— Que j'ai deux joues, Monsieur.

Tâchez de leur expliquer, aux gens, pourquoi vous faites cela.

Et dites-leur d'abord que vous avez rarement rencontré un méchant assez vaillant et persévérant dans la méchanceté, pour profiter indéfiniment de l'ouverture et de l'impunité. Qu'il vous est même arrivé de voir des furieux s'arrêter comme foudroyés. Expliquez-leur pourquoi.

Je fais cela parce que je sais que mon ennemi est un homme.

Un homme, vous entendez, un homme !

Bah ! ce n'est pas la peine de crier si fort : tout le monde sait cela.

Voire ! Vous le savez parce que c'est évident, mais surtout parce que vous êtes paisiblement assis sur une chaise.

Mais dans le feu du conflit, quand votre sang n'aura fait qu'un tour, l'évidence ne va-t-elle pas tout à coup se retourner ? Et votre ennemi ne va-t-il pas lui-même

vous fournir la preuve éclatante qu'il est une bête nuisible, un monstre, un démon ?

Il est peut-être enragé, acharné, votre ennemi, et d'une force irrésistible, mais bien plus difficile à vaincre, plus enragée, plus acharnée, la tentation qui vous viendra de le regarder comme une brute, un monstre, un démon !

Ce n'est pas maintenant, c'est alors qu'il faut soutenir la difficile vérité que c'est un homme, un homme comme moi.

S'il est homme, l'esprit de justice est donc en lui comme en moi.

Car l'esprit de justice est en tout homme.

Car la justice est simple comme deux et deux font quatre.

Et deux et deux font quatre pour le Blanc, pour le Noir et pour le Jaune, pour le Papou comme pour le Français, pour les bons comme pour les méchants, pour moi et pour mon ennemi.

J'attire tout de suite votre attention sur la *force contraignante* que recèle la simple proposition que deux et deux font quatre. Car deux et deux étant posés, il ne dépend pas de mon bon ou mauvais vouloir, de mon savoir ou de mon ignorance, de ma force et de mon habileté, qu'il en résulte autre chose que quatre.

Or ma cause doit être juste comme deux et deux font quatre, sans quoi la Non-Violence ne peut rien pour elle.

Et c'est ici que nous arrivons à la seconde définition :

2. LA NON-VIOLENCE FORCE DE LA JUSTICE

Car si vous êtes le défenseur de la Justice, et je veux croire que vous l'êtes et suis du moins assuré que vous voulez l'être, ils vous convient de vous demander s'il

n'y a pas une force de la Justice. Ne vous y trompez pas : je dis bien une force de la Justice et non pas une force appliquée à la défense de la justice, et pour cette raison justifiée.

Je ne parle pas non plus de la force qui vient aux combattants de la conviction d'être du côté des justes.

Je parle d'une force inhérente à la Justice même, de cette « force contraignante » que j'ai déjà démontrée par A plus B , je veux dire par 2 plus 2 .

D'OÙ VIENT CETTE FORCE, SES INFAILLIBLES EFFETS

Voici : pour que deux et deux fassent quatre il faut que un soit égal à un.

Axiome commun de la Justice et des Mathématiques.

Or on discute de tout, et aussi et surtout des goûts et des couleurs, mais non de la vérité des nombres.

La force de la justice, c'est que tout homme est forcé de se rendre à l'évidence que un est égal à un.

La justice, c'est l'exactitude mathématique dans les actes, et c'est encore l'irrésistible enchaînement de la logique, et les implacables conclusions pratiques de la vérité.

Mais s'il en est ainsi, comment expliquer qu'il y ait des injustes, et qui est le méchant ?

De fait il n'y en a pas. Du moins, pas un qui le soit à ses propres yeux.

Tous, à les entendre, travaillent et luttent pour la justice et cherchent le bien, sans quoi il n'y aurait ni direction ni motif d'agir.

Vu que sans bien ni justice on ne peut rien faire, à défaut du Bien ils cherchent un bien, à défaut de justice ils trouvent la justification.

Le mal n'est pas un mal, mais c'est un bien partiel pris pour le bien total, un bien immédiat pris pour le bien éternel.

Le contraire de la justice n'est pas l'injustice, mais la *Partialité*.

Tout mal et toute injustice commencent par l'erreur : « Quand la pensée est fausse, l'affliction s'ensuit comme la roue de la charrette suit le pas du bœuf », dit le sage que nous aimons à citer.

« Un est égal à Un », tout le monde le sait, et moi aussi je le sais, jusqu'au moment où cet un-là c'est moi, car dès qu'entre en jeu cette énorme unité, tous les calculs se brouillent.

Qui donc est le méchant ? Qui est celui qui m'arrache mon avoir, qui piétine mes droits, qui veut ma mort ou celle de mes chers ? Cet être-là, ce malotru, cet impudent, ce dégoûtant, ce froid calculateur, ce traître, cet hypocrite, ce sacripant, cette crapule, cette canaille, bref mon ennemi !

Qui est-ce ?

C'est un homme qui se trompe.

Cette constatation est de haute importance, c'est sur elle que la non-violence trouve ses assises.

La première conséquence à déduire de cette constatation, c'est que je me vois dispensé de le haïr.

En fait, il serait vain, ridicule, inopportun, et complètement injuste de haïr un homme parce qu'il se trompe.

La seconde conséquence, c'est que j'ai le devoir élémentaire et urgent de le détromper.

D'ailleurs quoi de plus naturel ? N'est-ce pas ce que nous faisons tous, spontanément, quand nous entendons quelqu'un affirmer quelque chose de faux, même quand on ne s'adresse pas à nous, même quand cela ne nous regarde pas ? Même quand c'est une simple inexactitude sans importance pour personne ? Et nous avons raison, car la vérité importe toujours, elle importe par soi-même, elle importe pour tous, c'est par elle que nous vivons et que nous sommes.

Mais combien plus nous importe-t-il ici de corriger le malentendu, cause du conflit et de tout le mal !

La troisième conséquence est que j'ai devant moi ma tâche et ma bataille comme un plan tracé : j'ai à faire tomber une à une les justifications de mon ennemi, les justifications qui le défendent, qui l'encerclent et qui l'aveuglent, jusqu'à le mettre seul et nu devant son propre jugement.

La Vérité aura raison de lui.

J'aurai trouvé la solution du conflit.

LA FORCE DE PERSUASION

C'est vite dit et c'est fort bien trouvé, mais il ne faudrait pas croire que cela se fait d'un coup de baguette magique.

Nous avons dit que la Non-Violence est chose simple, nous ne disons pas qu'elle est facile.

Il est déjà beau de savoir et de faire admettre qu'elle est possible.

Même si elle coûte de la fatigue, de la peine et surtout de la pensée, elle en coûte moins que la violence. Et il ne s'ensuit pas de défaite, d'humiliation et de revanche. C'est la sagesse, et la sagesse est une immense épargne de souffrances et de crimes.

Parfois elle prévient le conflit et l'empêche d'éclater, par de bonnes paroles, dignes et justes, elle apaise celui qui s'est fâché se croyant lésé, offensé ou menacé. C'est ce qu'on appelle la force de la Persuasion.

FORCE DE CONVICTION

Mais parfois la parole est action, et plus forte et réelle que n'importe quelle autre action.

J'en prendrai un exemple dans la vie de David.

Le Roi David, comme vous savez, avait pris la

femme d'un de ses soldats, et puis il avait envoyé le brave se faire tuer.

Tout allait donc pour le mieux quand le prophète monta dans la chambre du Roi pour en appeler à lui d'un cas lamentable :

« Voici, je connais un pauvre homme qui n'avait qu'une brebis et qui l'aimait. Un riche voisin convoita sa brebis blanche, et fit tant que non seulement il lui ôta sa brebis, mais lui tendit une embûche et lui ôta la vie...

« Oh ! s'écria David indigné, quel est donc ce scélérat ? Qu'on me l'amène, qu'on le juge, qu'on le mette à mort ! Et le prophète le regardant au visage et le montrant du doigt lui dit :

« Ce scélérat, c'est toi... ! »

Et voilà qui fut fait : David aussitôt prit le sac et la cendre.

Mais on ne tombe pas toujours sur un scélérat de l'espèce de David ! En général il en faut plus pour retourner un homme.

On aurait tort pourtant de penser de quiconque : celui-ci est tellement vil et brutal qu'il ne comprendra jamais que le langage de la force.

C'était en Allemagne pendant la guerre, et dure était la vie des prisonniers. Il y avait le froid, la faim, le travail forcé et il y avait le retour le soir aux baraquements.

Car le gardien botté les attendait, qui passait sur eux ses fantaisies dont il était seul à s'amuser. Il tirait le nez de l'un, donnait à l'autre un coup de pied dans le ventre, et chacun se demandait si ce n'allait pas être son tour ce soir.

Jusqu'au soir où l'un d'eux, s'avançant, dit : « Puisque vous devez tous les jours frapper quelqu'un, je vous demande aujourd'hui d'être celui-là.

— Hé hé, petit Français ! puisque tu as tant d'esprit,

dis-moi combien de fois tu vas attraper ma cravache sur la ...

— Ce n'est pas à moi de dire combien j'en ai mérité : je laisse cela à votre conscience.

— Ma conscience, ma conscience ! Mais je n'ai pas de conscience, moi.

— Si ! reprit après un temps le prisonnier, si, vous avez une conscience, et la preuve est que vous ne m'avez pas encore frappé. » Il s'éloigna tranquillement de quelques pas, et sans le regarder il ajouta : « Je crois même que vous ne me frapperez pas ce soir... » Enfin il se retourna.

L'autre, pâle, regardait fixement devant lui, les yeux pleins de larmes, les lèvres tremblantes.

Jamais personne n'avait parlé de sa conscience à ce malheureux, et peut-être était-ce la raison de son abrutissement.

Depuis ce jour aucun prisonnier ne fut frappé par lui. Et cette histoire est si peu vraisemblable que je ne la conteras pas si elle n'était pas vraie¹.

FORCE DE LA SOUFFRANCE ACCEPTÉE

Revenons maintenant à l'Évangile de l'Homme Giflé, car nous sommes en état de mieux comprendre de quoi il s'agit. Que veut dire : « tends l'autre joue » ? Cela veut dire : « Amène ton ennemi à te faire deux fois plus de mal qu'il ne pensait. » Pourquoi ?

Parce que l'homme qui t'a frappé injustement sait confusément que c'était injuste, du moins quelqu'un au fond de lui le sait, qu'il se garde bien de laisser parler. L'esprit de justice caché au fond de lui attend qu'on

1. Je la tiens de mon ami Jean Goss qui la rapporte comme s'il en était le témoin, mais je crois qu'il en fut l'acteur car il en est bien capable.

lui rende sa gifle — il en a besoin — la gifle rendue justifierait celle qu'il t'a donnée et permettrait de faire rebondir la lutte.

Or, au lieu de recevoir la gifle attendue, il va se trouver au contraire amené à redoubler, tripler, quadrupler sa faute.

Règle tactique de l'action non-violente : entraîne et force l'adversaire à multiplier les méfaits.

Et toi, supporte avec patience, avec constance, avec espérance.

Attends sans fléchir qu'il ait accumulé assez de fautes et d'injustices pour que quelque chose bascule dans son âme obscure.

3. NON-VIOLENCE : LEVIER DE LA CONVERSION

Nous voici au cœur du sujet : le retournement de l'adversaire, c'est la véritable fin de la non-violence. La fin et non le moyen de parvenir à la fin qu'on s'était proposée, si bonne, utile et juste qu'elle puisse être.

La conversion de l'ennemi en ami, du méchant en juste, du tyran en ordonnateur équitable et généreux, c'est la véritable fin, tandis que le but qu'on se proposait d'atteindre (réparation des offenses et des dommages, liberté, sauvegarde, paix) ne sera que le résultat et l'une des conséquences de la concorde obtenue.

Mais si l'on ne cherche l'accord et ne gagne les bonnes grâces de l'adversaire que comme un détour pour arriver à ses fins, alors il s'agit d'habileté — et qui mérite félicitations — non de Non-Violence.

Obtenir ce que nous voulions de l'adversaire, non parce qu'il se rend à nos raisons mais parce qu'il craint le scandale par exemple, ou parce qu'on le dérange trop, ce n'est pas non-violence mais c'est ce qu'on appelle « chantage ».

Mais le chantage le plus ignoble est encore la spécu-

lation sur la pitié, le scrupule religieux, le sens du devoir ou autres bons sentiments ; et l'amante jalouse qui braque un pistolet sur son galant est une ingénue à côté de celle qui le menace de se laisser mourir.

Le non-violent, à quoi se reconnaît-il ?

A ce qu'il est aimable et doux ? A ce qu'il dit toujours oui, oui ?

Eh bien, non !

A sa patience, à son imperturbable calme ?

Non, car il ne suffit pas, pour être non-violent, de ne pas être violent.

Est non-violent celui qui vise à la conscience.

Et si pour frapper la conscience des furieux le calme seul convient, il les étonnera par son humble sérénité sous les insultes, et si pour secouer les inertes, les cris, les injures et les coups valent mieux, il trouvera le courage de la colère¹.

Il est capable de moquerie et de provocation s'il voit l'adversaire en risque de prendre le respect qu'il lui montre pour flatterie et amabilité.

Il est capable d'agression. C'est quand elle n'est pas défensive que la non-violence est la plus légitime et la plus pure. Le non-violent prémédite son attaque et prend la route, le bateau ou le train pour se rendre au lieu où se perpète l'atrocité ou l'abus, et pour porter son témoignage, élever sa protestation, créer l'incident ou le scandale.

L'ennemi, on le sert, on l'honore, on le sauve en le combattant.

Et le combat, on le pousse jusqu'au bout qui n'est pas la victoire, qui n'est pas le butin, qui est la réconciliation.

1. Voir Jésus et les Marchands du Temple au *Commentaire de L'Évangile*, Chapitre XXV.

RETOUR AUX PREMIÈRES DÉFINITIONS

Nous pouvons maintenant revenir à nos premières définitions avec des précisions nouvelles. D'abord : la solution des conflits.

Je dis *la* solution car il n'y en a pas d'autres :

En effet, si tu rends le mal pour le mal, tu ne ré pares pas le mal, tu le redoubles.

Comment peux-tu appeler bien, le mal que tu rends ?

Si pour punir le meurtrier tu le tues, cela ne rendra pas la vie à sa victime. Cela fera deux morts au lieu d'un, et deux meurtriers, lui et toi. Comment peux-tu dire que c'est un moindre mal, puisque ta justice exige un châ timent égal au crime ?

Comment peux-tu croire que c'est une manière d'ar rêter le mal, alors que toi-même tu y ajoutes un chaînon auquel d'autres vont s'ajouter ?

Car le vaincu attend son heure pour prendre sa revanche.

Si tu le supprimes, son frère le vengera.

Si tu le réduis en servitude, tu te verras attaché à l'autre bout de sa corde.

La violence est un enchaînement. Celui qui pense se libérer par elle forge sa propre chaîne.

Les chaînes de la violence légitime sont d'un fer plus fort et de meilleure facture que tout autre.

Seule la Non-Violence est solution effective, rupture de la chaîne et libération.

Même si l'adversaire est si tenace et si retors que tu n'en puisses venir à bout, la lutte te forcera à des victoires sur toi-même, à des expériences et découvertes intérieures dont le fruit te revient.

ÉLOGE DE LA FORCE

Nous avons dit : Non-Violence, Force de la Justice.

Et nous avons ainsi dissocié deux choses qui trop souvent se confondent dans l'opinion commune : force et violence.

La Force est la meilleure des choses. La Force est la valeur de l'être. Force, en latin, se dit Vertu. La plénitude de la force, la toute-puissance, c'est Dieu.

De la faiblesse, de l'inertie, de l'inaction, on ne peut rien attendre de bon.

De la Violence non plus, qui est l'abus de la Force, et l'abus de la meilleure chose est le pire.

La Violence est la force du Mal sous toutes ses formes : la Brutalité ou prédominance stupide des forces inférieures, l'Abus ou viol du droit, le Mensonge ou viol de la vérité.

Il est évident que la Violence, ou excès de la force, ne peut être arrêtée par un excès de même nature et de sens contraire : bien plus, c'est ainsi qu'elle s'exerce et s'excite.

Il est clair aussi qu'elle ne peut pas être compensée par la faiblesse ou par la lâcheté. Bien plus, elle se combine avec elles. Les violents trouvent des faibles et des lâches en grand nombre (et leur nombre fait leur force) pour les servir et leur payer tribut. Et c'est de cette combinaison de la violence avec la faiblesse et la lâcheté, consolidée par des constructions rationnelles et morales dont il sera traité tout à l'heure, que résultent la soumission des citoyens aux tyrans, et la discipline des armées.

La seule force qui puisse s'opposer à la violence, c'est donc la Force de la Justice.

LES DEUX FORCES

« Il y a deux forces dans le monde, la force de l'épée et la force de l'esprit. La force de l'esprit finira toujours par vaincre la force de l'épée. »

Si vous croyez que cette vision de l'Histoire est celle

de quelque grand spirituel, prophète ou prédicateur, vous vous trompez.

Elle est de Napoléon.

Il appartenait à un autre héros de prouver qu'elle est vraie, un héros pur du sang de ses frères, Gandhi.

Et c'est bien en souvenir de son épopée que le mot Non-Violence est entré dans nos langues, traduction du sanscrit *Ahimsa*. Mais Gandhi sentit le besoin de lui trouver un autre nom plus fort et plus positif,

Satyagraha,

ou forte-adhésion-à-Sat, Force intérieure de Sat. Or Sat signifie vérité et être. Donc, très exactement : Force de la Vérité, ou, pour parler comme Napoléon, Force de l'Esprit¹.

DE L'EFFICACITÉ

L'efficacité de la Non-Violence n'est plus à démontrer. C'est un sujet de thèse et un thème de discussion

1. J'ai, dans *Les Quatre Fléaux* (V. 46 à 52), résumé cette épopée aussi brièvement que j'ai pu : *Des trois miracles historiques*. J'y reporte le lecteur. Il fera bien, en outre, de lire la *Vie de Gandhi* de Louis Fisher (Calmann-Lévy), et pour entrer dans le détail de la tactique non-violente, *Gandhi contre Machiavel* de S. Panter Brick (Denoël).

Mais il ne faut pas croire que la Non-Violence soit une invention de Gandhi. Cinq siècles avant Jésus-Christ, Bouddha l'enseignait, et cinq siècles avant Bouddha, Joseph dans la Bible.

Il ne faut pas non plus la regarder comme une chose orientale dont nous soyons incapables. La Non-Violence a une longue histoire en Occident, et l'un de ses exploits n'est autre que l'établissement de l'Eglise Chrétienne, car elle est ce qu'on peut appeler « la méthode des Martyrs ». La Pologne, la Hongrie, l'Amérique du Sud ont fourni plusieurs exemples de Révolution et de Libération non-violentes en ces deux derniers siècles. Vous n'ignorez pas que des mouvements non-violents surgissent de toutes parts en ce moment, d'importance numérique trop modeste mais grandissante.

très courant aujourd'hui. Je ne crains pas de me tromper en émettant cette règle générale : tous ceux qui la nient ou qui en doutent, constatez-le, n'en ont aucune expérience. Répondez-leur : allez-y voir et vous en parlerez ensuite !

Ce n'est pas sur l'efficacité de la Non-Violence, c'est sur la valeur de l'efficacité que je veux discuter.

L'efficacité est un terme qui produit sur nos contemporains un effet magique et fascinant. A telles enseignes que si l'on parvenait à faire admettre à l'opinion publique ce simple point que la Non-Violence est efficace, elle serait aussitôt adoptée sans réserve et elle entrerait dans nos mœurs. Or il est désirable, il est urgent, il est d'importance vitale et capitale que cela soit. Mais l'heureux avènement pourrait n'être que l'effet d'un malentendu. Efforçons-nous d'écarter le malentendu, quitte à perdre l'efficacité du malentendu.

L'efficacité, c'est la valeur d'un moyen, abstraction faite de la valeur de sa fin.

Ainsi la Technique, l'Économie, la Stratégie, la Politique, la Science sont bonnes à toutes fins utiles.

La Technique est efficace à produire toutes sortes d'objets, abstraction faite de la nature des objets et de l'usage qu'on en fera, car ils peuvent être indifféremment des outils ou des armes, des poisons ou des remèdes et servir au bonheur ou à la mort. La Technique est efficace à procurer l'accélération des transports, abstraction faite de la question s'il est bon de se précipiter sans savoir vers quoi, s'il est bon par la précipitation générale d'abrèger le temps.

L'Économie est efficace à l'augmentation des richesses, abstraction faite de la question si les richesses portent bonheur ou corruption et trouble.

La Stratégie est efficace à gagner les batailles, abstraction faite de la cause pour laquelle on se bat, et de la question de savoir s'il est une cause qui vaille qu'on détruise pour elle tant de vies d'hommes.

La Politique est efficace à conquérir et à maintenir le pouvoir, abstraction faite de la question si ce pouvoir peut faire le bien commun.

La Science est efficace à mettre dans la main des hommes les énormes forces de la nature, abstraction faite de la question s'il est bon que les hommes puissent à leur gré provoquer des bouleversements démesurés.

Mais demandons-nous si nous avons le droit de faire ces abstractions-là, si nous avons le droit de nous donner tout entiers au développement des Moyens, remettant à d'autres temps et à d'autres gens le soin de considérer les Fins.

Ces abstractions-là, ne sont-elles pas des reniements de la raison, des aveuglements volontaires ? Ces abstractions ne sont-elles pas ce qui a tiré¹ notre civilisation hors de son chemin, ce qui ôte à la vie son sens ?

Toutes ces choses qui se mesurent par l'efficacité parce qu'elles sont de l'ordre des Moyens, toutes ces choses avec leurs nécessités et leurs mécanismes ont une valeur propre qui est relative, secondaire, pratique, et ne se confond pas avec les valeurs religieuses et morales qui sont absolues et primordiales, et qui ne s'appliquent qu'aux actions personnelles et libres.

Mais à mesure qu'elles prennent une plus grande place dans la vie du civilisé, à mesure qu'elles leur assurent de plus grands moyens de prévaloir sur son prochain, voici qu'on leur attribue une valeur supérieure et enfin suprême.

Or le mal, nous l'avons vu, c'est un bien partiel qu'on prend pour le Bien. Voilà comment, de relativement bonnes qu'elles seraient à leur degré, ces choses deviennent un mal dans l'absolu, et comment elles deviennent un mal dans la pratique. Ce que démontre le retour périodique des grands fléaux comme la Guerre, et il n'est pas difficile de voir comment ces

1. *Abstraire* signifie : *traire* ou *tirer*, *abs* : *hors de*.

choses les préparent, les provoquent et les servent.

La dégradation des valeurs morales est la contrepartie de cette exaltation de l'ordre pratique ; surtout là où l'amour-propre collectif s'érige en vertu, et l'intérêt du groupe en morale.

Alors, des crimes comme l'homicide, l'asservissement, l'exploitation d'autrui, la tromperie, la corruption, sont jugés comme des « moyens » et justifiés par leur succès.

Et l'on en vient à la formule trop célèbre « la fin justifie les moyens ».

L'efficacité de la Non-Violence, c'est de jeter par terre ces justifications-là, lesquelles relèvent toutes des faux absolus de la Technique, de la Politique, de la Stratégie, de l'Économie et de la Science.

La Non-Violence, c'est le contraire de la justification des mauvais moyens par la bonne fin, c'est l'ajustement des moyens à la fin, et si la fin est juste les moyens doivent l'être aussi.

Gandhi enseigne que moyens et fins sont liés comme la graine à l'arbre.

Et que la malice introduite dans l'entreprise par les moyens se retrouvera nécessairement à la fin.

Ce qui explique la déception qui suit toutes les victoires et les libérations obtenues par la violence, même quand la cause était bonne et les combattants héroïques et sincères.

Non, les bonnes causes ne justifient pas les mauvais moyens, mais ce sont les mauvais moyens qui gâtent les meilleures causes.

Il faut distinguer efficacité instrumentale et efficacité finale.

La Science se prête à n'importe quelle application, la conscience, non.

L'intelligence se plie à n'importe quelle combinaison, la sagesse, non.

Le Pouvoir peut n'importe quoi, la maîtrise de soi, non.

L'Argent se prête à tous usages, mais l'honnêteté, non.

Le Courage se donne à n'importe quelle cause, mais la Charité, non.

La Force peut servir à n'importe quelle fin, mais la Non-Violence ou Force de la Justice n'est efficace qu'à servir la Justice.

ÉLOGE DE LA JUSTICE

La Justice, la bonne, ou pour mieux dire, pour dire comme Gandhi, la Justice qui est la vérité dans les actes,

La Justice, première des vertus sans laquelle les autres perdent leur valeur et se changent en défaut,

La Justice est l'évidence de la bonté,

La Justice est la loi de la vie et la raison de l'harmonie,

La Justice met et maintient chaque chose à sa place, et chaque chose est bonne en son temps et en son lieu,

Les choses basses sont bonnes en bas pour leur solidité, les choses hautes en haut pour leur limpidité,

La douleur est bonne à son heure pour la purification, la mort bonne à son heure pour la délivrance,

L'ombre est bonne comme un repos, le feu est bon comme la beauté,

Rien n'est vain, rien n'est vil, rien n'est faux, rien n'est sale, rien n'est mauvais que le désordre.

La Justice est bonne comme la musique.

DES DEUX JUSTICES

Mais nous connaissons deux justices, la bonne justice et l'autre.

La bonne justice est celle qui rend le bien pour le bien et multiplie le bien,

qui rend les bienfaits mesure pour mesure, et pour les bienfaits sans mesure, rend grâce,

qui rend à chacun son dû, honneur au grand, aide au faible, et pitié au petit,

qui soutient ceux qui marchent droit, retient ceux qui débordent, ramène ceux qui s'égarerent, relève ceux qui tombent.

L'autre justice est celle qui rend le mal pour le mal afin d'arrêter le mal, mais qui s'arrête au mal et le renforce,

celle qui dans l'art d'aggraver les peines connaît les coupables apporte toutes les malices, toutes les bassesses et toutes les ruses,

celle qui dans l'art de ménager la vengeance apporte tous les retards, tous les détours, tous les calculs de la cruauté la plus froide et la plus inhumaine,

celle qui dans l'art d'aggraver les peines connaît les raffinements les plus effroyables,

celle qui pend, brûle, bout, tenaille, étouffe, écorche, écrase, arrache, crève les yeux, coupe les mains, tord les membres, empale et châtre, dénude et fouit les entrailles,

celle qui marque au fer rouge, dégrade, exhibe, avilit, damne et tue l'âme avec le corps ;

celle qui dans ses lois, ses procès, ses chevilles, ses recours, ses sentences et ses exécutions arme les peurs et les colères de la bête humaine de toutes les puissances de l'esprit de système.

Entendez-vous maintenant l'obscur et terrible mot de saint Paul « La Loi, c'est la force du Péché » ?

Et vous apparaît-il clairement le chemin que doit faire la Justice, depuis le Talion jusqu'à ce que saint Jacques appelle la Loi de Liberté ? (Jac. II, 12.)

Comprenez-vous maintenant pourquoi le Christ *devait* être condamné en due forme et crucifié entre deux

larrons, et quel démenti à la « justice des hommes » est le signe de la croix ?

Et vous, bonnes personnes, voulez-vous savoir de quelle justice vous relevez ?

Jugez-en vous-mêmes, mettez-vous donc vous-mêmes à la Droite ou à la Gauche !

Devant un crime qui vous indigne, que vous demandez-vous ?

De quelle peine va-t-on frapper le criminel, qui soit égale à son crime, car la mort n'est pas assez ?

Ou bien vous demandez-vous, puisque la justice exige égalité : quel bien pourrait-on trouver qui puisse compenser un mal si grand ? Et que faire ou dire à ce malheureux pour qu'il se reprenne et se sauve ?

Tous les hommes généreux qui dans ces deux derniers siècles ont fait campagne pour supprimer la Question, la Torture, les Supplices Publics, le Pilon, les Galères, le Bagne, la Peine de Mort,

pour assainir et pour humaniser les pénitenciers, redresser la jeunesse délinquante, accueillir et reclasser les prisonniers libérés, assurer le respect des prévenus, soumettre à la probation les condamnés pour la première fois, accorder la semi-liberté aux détenus méritants,

ces hommes dont l'immense mérite est d'avoir découvert seuls et contre le sentiment de tout le monde cette évidence : l'horreur de la justice répressive, sont à inscrire au nombre des champions de la Non-Violence, même s'ils ne se donnent pas ce titre.

ENCHAÎNEMENTS ET DÉCHAÎNEMENTS DE LA JUSTICE

Sur la Justice Répressive et ses enchaînements se fonde la solidité de nos institutions séculaires,

nos juges en hermine, nos gouvernants décorés n'en connaissent pas d'autre.

sur elle se fonde la prospérité de nos affaires et la tranquillité de nos familles.

Ne nous étonnons pas si Jésus révèle au dernier jour de sa vie que l'Esprit convaincra le monde « de péché, de justice et de jugement », et « que le Prince de ce Monde est déjà jugé¹ » (Jean XVI, 8, 11).

Mais si l'on veut savoir comment ce monde est condamné pour son péché, pour sa justice et son jugement, il faut, outre les Enchaînements de la Justice Violente, considérer les Déchaînements de la Violence Légitime.

Qu'appelle-t-on Déchaînement de la Violence Légitime ?

La Guerre !

Et notez bien que nous parlons de Violence Légitime, car la violence illégitime, celle qui vient de la haine, de la jalousie, de l'envie, de la convoitise, de la colère et d'autres méchancetés, la morale s'en occupe, mais la non-violence n'en fait presque aucun cas.

Ainsi j'ai la douleur d'apprendre par les gros titres des journaux qu'on a mis la main sur un homme qui en a tué deux ou trois autres, qu'on va lui faire son procès et que peut-être on le pendra.

Mais je voudrais courir le féliciter d'avoir tué si peu, deux ou trois seulement ! Le pauvre !

Tandis que ceux qui fabriquent notre mort à tous, avec leur bombe, ceux qui préparent la lèpre pour des millions d'innocents dont plusieurs ne sont pas encore nés, il n'y a pas de danger qu'on nous les pendre, ceux-là !

Ce ne sont pas des assassins vulgaires, ceux-là ! Ce

1. Car le Prince de ce Monde... est prisonnier des lois qu'il a faites, il subit la violence qu'il a provoquée, il souffre de la peur et de la haine qu'il crée lui-même et l'on peut dire que son propre jugement l'exclut de tout amour, de toute vérité, de toute justice, ce jugement-là le juge : il est déjà jugé (*Commentaire de l'Évangile*, chap. XXVII).

sont d'honorables citoyens. On les couvre d'or à la mesure de leur science désintéressée, on les comble d'honneur pour le grand bien qu'ils font à l'humanité.

Et les bons ouvriers, les bons employés et jusqu'au balayeur, qui consacrent leurs journées, leurs pensées et leurs peines à cette merveille de la technique et à d'autres ouvrages non moins utiles, ils sont honnêtes ceux-là, qu'en dites-vous ?

Tellement qu'ils sont même syndiqués, et socialistes encore, et pacifistes de surcroît, pacifistes bêlants, non, mais pacifistes rugissants, toujours prêts dans les comices et les cortèges à hurler à la Paix.

Et quand la chose éclatera, ce sera sûrement la faute des autres !

Mais nous, mes amis, mes frères, allons-nous continuer comme eux à « remplir notre devoir d'état » sans nous poser de questions ?

Quand la chose éclatera, alors que tout marchait si bien, faudra-t-il pour l'expliquer évoquer l'avidité des marchands de canons, l'ambition des dictateurs, la haine forcenée et la férocité du peuple ennemi ?

Non, tout cela n'est pas nécessaire pour que la chose éclate,

Mais que chacun continue à remplir son devoir d'état, qu'il obéisse aux ordres supérieurs sans se poser de questions, et c'est assez pour qu'à coup sûr, à point nommé, la chose éclate !

Et ce sera le Déchaînement de la violence légitime ou Guerre pour la Justice.

A quoi bon, ô patriotes, ô philosophes, ô théologiens, nous élaborer une doctrine de la guerre juste et nous démontrer que la guerre la plus juste qui soit c'est celle que nous faisons !

Nous le savons, sans quoi nous ne la ferions pas !

Sans bonne cause et bonne raison personne ne peut la faire.

Si les animaux ne la font pas, c'est qu'ils ne sont pas assez raisonnables et qu'ils n'entendent rien à la justice.

Car c'est de sa raison que l'homme tire les armes nécessaires à la guerre.

De sa raison, de son esprit de justice, qu'il tire les motifs nécessaires à la guerre.

Il n'est pas assez de dire que notre guerre est juste, il faut savoir qu'elle a la justice pour cause et l'esprit de justice pour soutien.

Quoi ? Vous ne nous croyez pas ? Pour qui nous prenez-vous, pour des menteurs peut-être ?

Ou bien pour des brigands, des malfaiteurs, des assassins ? Ça ne sait pas faire la guerre, ça ! La guerre ne se fait pas avec de mauvais sentiments, la guerre exige courage, discipline, dévouement, intelligence. C'est nous qui la faisons, la guerre, nous, la fleur des honnêtes gens.

Nous ne mentons pas, mais on nous trompe ? Qui nous trompe ? Notre Gouvernement ? Pour une fois nous sommes un avec lui !

Vous dites qu'on nous force ?

Est-ce par la force des armées qu'on peut nous envoyer nous battre, alors que nous sommes armés et pourrions battre ceux qui nous forceraient ?

Est-ce par intérêt ? comme prétendent certains économistes qui se croient très avisés mais qui n'entendent rien aux ressorts du cœur humain, et rien non plus aux affaires.

Car si c'est pour défendre des intérêts pourquoi les pauvres marcheraient-ils aussi bien que les riches ? Pour défendre les intérêts d'autrui ? ou bien pour s'enrichir en vendant leur peau ? Vous les prenez vraiment pour des imbéciles ?

Et nous, citoyens moyens, attentifs à nos comptes,

nous croyez-vous assez idiots pour faire la guerre par intérêt ?

L'intérêt de tous et le nôtre, c'est qu'il y ait des travailleurs qui produisent et qui gagnent leur pain, non des soldats qui mangent et détruisent !

Notre intérêt, c'est la sécurité des routes, l'ouverture des frontières, l'amitié des peuples voisins, bref, la paix.

Car la guerre, ce ne sont pas les militaires qui la payent, même quand ils la gagnent, ni le gouvernement, quoi qu'il en semble, mais c'est nous ! Et les déboires, les dégâts, les dangers sont immenses, immédiats, certains, les avantages en tous cas lointains et douteux.

Et puis pour attachés que nous soyons au gain, nous le sommes plus à notre vie et à celle de nos enfants et des périls de la guerre nulle richesse ne protège personne.

Alors est-ce donc par haine ?

L'ennemi, je ne l'ai jamais vu, comment le haïrais-je ? Et pourtant si, je le hais, car je hais tout ce qu'il représente. Je ne le hais pas de moi-même, mais je me fais un devoir de le haïr par amour pour la justice. Car c'est l'incarnation de l'esprit du Mal. Il est la Force contre le Droit, il est la Barbarie contre la Civilisation. Il est la Servitude contre la Liberté. Il est le Mécréant, et Dieu est avec moi !

Toutes ces raisons sont irréfutables, et telle est notre sincérité que nous sommes prêts à en témoigner jusqu'à la mort.

Et l'ennemi de même.

La guerre, c'est l'exaltation de l'esprit de justice : quoi de plus exaltant que d'être à la fois l'accusateur, le juge et l'exécuteur de la sanction.

Péché, Justice et Jugement : « déjà jugé » !

C'est à ce point crucial de l'Histoire que l'Arbre-de-la-Connaissance-du-Bien-et-du-Mal donne son plus beau fruit.

L'arbre dont la racine est Ruse, la sève Rivalité, les maîtresses branches Technique, Economie, Stratégie, Politique, Science, et, au tronc où ces branches se joignent, le fruit :

La Bombe.

Holà ! Vous entendez ?

Ou bien avez-vous des oreilles pour ne pas entendre ?

Vous reste-t-il dans la tête, à défaut de sagesse, un peu de bon sens, et dans le cœur, à défaut d'amour, un peu de crainte animale, pour vous tourner vers la seule issue ? Laquelle se présente justement à cette heure historique ! Par hasard croyez-vous ! Et avez-vous des yeux pour ne pas voir ?

La Non-Violence peut-elle arrêter la guerre ?

Interrogez la vie de Gandhi, et vous saurez qu'il en arrêta une, tout seul, en cinq jours ¹.

Si la Non-Violence ne peut arrêter la guerre, rien ne pourra l'arrêter. Et, dit Kennedy « ou l'humanité vient à bout de la guerre, ou la guerre vient à bout de l'humanité ». Donc, l'avenir est à la Non-Violence, ou bien il n'y a pas d'avenir.

Mais contre un étranger qui, profitant de notre renoncement aux armes, occuperait le pays, que peut la Non-Violence ?

Demandez encore à Gandhi comment il chassa du sien, sans coup férir, un occupant magnifiquement armé.

Mais si vous n'aimez pas recevoir toujours du même la leçon, demandez à King-Hall, colonel britannique, son plan de Défense Nationale à l'Age Nucléaire ². Ce militaire doué d'une remarquable indépendance d'esprit, d'un solide sens pragmatique relevé d'une pointe de

1. Cf. Lanza del Vasto, *Vinôbbâ* ou *Le Nouveau Pèlerinage* (XXIV) ; *Les Quatre Fléaux* (V, 52). Massacres hindous-musulmans, 1947.

2. King Hall, *National Defence in Nucleur Age*. Londres.

drôlerie tout insulaire, s'avisa de noter que les temps de la bonne Reine Victoria sont révolus, et que parler aujourd'hui de la défense armée contre les fusées télé-guidées, c'est s'attarder à un rêve puéril.

Il expose donc les tactiques grâce auxquelles un peuple digne de liberté peut faire échec à l'oppresseur, ou pour mieux dire, lui faire la nique, car l'auteur est plutôt porté à l'ironie héroïque du style Till Uilenspiegel qu'à la tragédie.

Mais il y faut bien autre chose, il y faut un sacrifice presque égal à celui qu'exigerait la guerre, et un courage double. Toutefois la vie des peuples en offre quelques exemples.

Mais la violence n'est pas toujours sanglante, ni l'oppression toujours celle de l'étranger.

Il y a aussi l'Abus, qui est un état de violence latente et constante, et d'où la Révolte peut sortir à tout instant.

Telle est la Violence Verticale¹, celle que les Riches exercent sur les Pauvres, et les Gouvernants sur les Gouvernés pour leur extorquer du travail et des taxes, sans compter les hommages, dans le cadre de l'Ordre établi et dans les formes de la plus stricte légalité.

Demandez à Gandhi comment il libéra les Parias² et ce qu'il entend par Swadeshi, indépendance économique ou économie indépendante de toute forme d'exploitation d'autrui et de contrainte³.

Demandez à Vinôbâ comment il conçoit et conduit le Bhou-Dâne et le relèvement-de-tous ou Sarvôdaya⁴.

N'oublions pas enfin que la Grève, qui a été l'instru-

1. Le mot est de Bartholomé de Ligt.

2. *Pèlerinage aux sources*, IV, 31 et suivants. *Quatre Fléaux*, V, 49, 50, 51.

3. L'économie capitaliste connaît l'exploitation et la contrainte. L'économie communiste supprime l'exploitation mais aggrave la contrainte.

4. *Vinôbâ ou le Nouveau Pèlerinage*.

ment historique de la promotion ouvrière en Occident est, en dépit des Sorel et des Marx, l'arme non-violente par excellence qui, purifiée et généralisée sous forme de Non-coopération et de Désobéissance Civile non-violente suffirait à opérer les réformes nécessaires, tout en contribuant à mesure à la maturité des peuples.

POSSESSION DE LA VÉRITÉ ?

Vous dites peut-être : il n'y a contre la Non-Violence qu'une objection, mais sans doute insurmontable, c'est qu'elle suppose la possession de la vérité, et personne ne possède la Vérité.

Que la vérité ne soit possession exclusive de personne, cela même est vérité, et vérité que le non-violent ne doit jamais perdre de vue. C'est une raison de plus d'user de non-violence, d'abord pour réserver le cas où l'on se tromperait, ensuite, si l'on est dans le vrai, pour faire de la lutte même et de la préparation à la lutte, un instrument de connaissance et pour avoir plus de vérité.

La rage d'avoir raison est le trait le plus marquant de la violence légitime, et c'est une passion forcenée.

Elle se complète de la conviction que l'ennemi est non seulement mauvais et de mauvaise foi, mais qu'il est le Mal même, et que le supprimer est la seule façon de supprimer le mal.

L'erreur est si grosse qu'il paraît invraisemblable que même un imbécile y tombe, mais les plus intelligents s'y laissent prendre dès que leur colère prononce des jugements. Et des peuples entiers en jugent soudain ainsi de peuples entiers, et c'est la démentielle raison des guerres.

Ainsi la frontière entre le Bien et le Mal serait celle qui nous sépare de l'autre ! Voilà ce qu'on peut appeler de la simplicité d'esprit !

Or ce que nous devons nous mettre dans la tête et

ne jamais perdre de vue, c'est que la frontière entre le Bien et le Mal, elle passe exactement ici. (Geste du haut du front au bas de la poitrine.)

Exactement au milieu de nous, entre la Droite et la Gauche.

Le postulat fondamental dont toute la Non-Violence dépend, c'est, nous l'avons vu, que l'esprit de justice est dans mon ennemi comme en moi.

Et le complément de cette proposition, c'est que le mal et l'erreur sont en moi comme en lui.

En admettant le bien en lui, contre les instances de ma colère, je le détache de son mal où ma colère l'enfoncerait.

En admettant le mal en moi que mon orgueil ne peut pas voir, je me détache de ma colère et de mon orgueil, et j'entre plus avant dans le vif de la justice.

Maintenant ce n'est plus lui que je hais, mais c'est son mal en lui. « Nous ne combattons pas contre la chair et le sang, dit saint Paul, mais contre les Dominations qui habitent dans les espaces aériens. »

Ce qui retient mon attention dans ce dire, c'est (entre autres choses) le nom de Domination qui n'est pas le nom d'un mal ni d'un démon, mais d'un ange.

Oui, car, nous le savons, le mal est toujours un bien partiel. L'erreur de mon ennemi est une vérité, peut-être très haute, qui l'empêche de voir la vérité, une justification qui remplace la Justice.

Patrie, Honneur, Droit, Liberté sont de brillantes choses qui n'ont leur lieu ni sur terre ni au ciel. Elles « habitent les espaces aériens », ce sont des choses « en l'air », et pour elles nous nous battons entre frères et nous oublions Dieu.

De ces réserves touchant la Vérité absolue, il faut se garder de faire un absolu négatif.

Même indignes, même ignorants, nous avons à nous

lever pour la justice, et c'est ce qui nous délivrera de l'ignorance et de l'indignité.

Autre chose est prétendre absolument bonne une cause parce que c'est la nôtre, autre chose faire nôtre une cause parce qu'elle est bonne.

Comme tous les mortels nous pouvons nous tromper. C'est de cette possibilité que nous devons partir, et si nous sommes tout à fait humbles et sincères, il s'avérera que, contre toute prévision, notre faillibilité même tourne à notre avantage.

Dans le conflit où nous sommes engagés, demandons-nous quelle est notre part de faute.

Nous en avons sûrement une, car si nous étions impeccables, il n'y aurait pas de conflit. Les Yôg-Soutras enseignent : « L'état de Non-Violence étant atteint, la violence tombe d'elle-même devant le Sage. » La lutte sera donc d'autant plus ardue que nous serons moins purs. Mais les tribulations que nous aurons à subir de la part des injustes seront moins injustes qu'il ne paraît. Si nous le savons, elles nous seront bonnes.

Quand nous aurons découvert notre faute, au lieu de faire comme notre ennemi, au lieu de la dissimuler, de nous enfermer dans nos justifications et de le confirmer dans les siennes, nous confesserons notre faute et nous en offrirons réparation avec une désarmante simplicité, afin de rompre le cercle, afin d'incliner l'ennemi à faire retour sur lui-même.

L'ennemi qu'on accuse répond aux raisons par des injures, et aux accusations par des accusations. Mais si c'est nous-mêmes que nous accusons, il écoute, il suit. C'est nous qui menons le jeu désormais, et nous avons mis une mine sous ses fortifications, je veux dire : ses justifications.

Mais la valeur de ma cause est sans rapport avec les mérites ou les démérites de celui qui la défend. C'est de sa valeur objective que je dois m'assurer par une profonde réflexion, c'est sur elle que je compte, non

sur mes forces. C'est elle que mon action doit mettre en haut relief : action conforme à la nature du conflit et proportionnée à sa gravité, et telle par le choix du lieu, du temps, de la manière et par le style de l'annonce, qu'elle s'érige en symbole.

Mais pour ne pas flétrir la noblesse de la cause, et pour parer à ma faiblesse, la moindre chose que je puisse faire c'est *de ne pas faire comme mon ennemi*, c'est de ne pas mettre dans son tort le défenseur du droit. Toutes les violences, les ruses, les offenses que je lui reproche, je dois les éviter à tout prix. Aucun exercice spirituel n'est plus difficile et plus efficace.

Sans combat contre moi-même il n'y a pas de victoire possible sur l'ennemi dans la Non-Violence.

Si le mal est en moi comme en mon ennemi, et si c'est au mal seul que j'en ai, il s'ensuit que je dois procéder par ordre et commencer par combattre le mal en moi.

Comment convertir l'autre si je ne suis pas moi-même assez converti ?

Comment mettre sa faute devant sa conscience et faire tomber ses justifications, si je lui laisse cette justification, très mauvaise mais très forte, de pouvoir me répondre : « Et toi » ?

Le premier coup à porter au mal en moi, c'est de le reconnaître, et ce coup seul suffit parfois à m'en délivrer.

Je ne peux me poser en justicier avant d'avoir au moins commencé un travail de purification.

« Le champ de bataille de la Non-Violence, dit Vinôbâ, c'est le cœur de l'homme¹. » Le champ de manœuvres, aussi.

La préparation régulière à la Non-Violence c'est l'initiation à la vie intérieure : connaissance, possession,

1. *Principe de l'Indépendance*, 54. Traduction et appendice du *Nouveau Pèlerinage*.

don de soi-même. C'est pour cela qu'il existe une Arche¹ pour commencer par le commencement (et dès l'enfance pour ceux qui y naissent) ; et le commencement, c'est de l'établir au secret du cœur, ensuite de l'appliquer au cercle des proches, enfin de se hasarder dans l'Action Civique.

Mais si votre générosité, émue par les dangers et les malheurs de vos semblables ou indignée par les scandales, vous porta d'abord aux manifestations publiques, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure du manque d'exercice et de fondements spirituels, pourvu que vous vous soyez mis dans les mains d'un bon chef. L'expérience vous fera vite ressentir cette lacune et le besoin de la combler, et qui cherche trouve.

Tout vaut mieux que de s'excuser d'une formule telle que : « La Non-Violence est le fait des saints et nous ne sommes pas des saints. »

Il s'agit d'être un homme. « La Violence, dit Gandhi, est la Loi de la Brute, la Non-Violence est la Loi de l'Homme. »

En suivant la Loi de la Brute, mais de la brute armée d'intelligence contre elle-même, l'homme va d'abord à son abrutissement, ensuite à sa destruction.

Il s'agit d'être homme et de sauver sa vie, — de donner sa vie pour sauver la Vie !

1. *Présentation de l'Arche.* Chez l'auteur, Bousquet d'Orb (Hérault).

2. Non-Violence et Défense légitime

Un Ami. — Si, attaqué par un bandit, de nuit, je me défends comme je peux, et si j'en viens à le tuer, suis-je condamné sans rémission aux termes de la « Loi de la Non-Violence » ?

Réponse. — Non. Sans doute ceux qui se battent sont tous sous le signe du péché dont « l'aiguillon, c'est la mort¹ », mais à des degrés bien différents.

Nous n'assimilons pas celui qui tue pour défendre sa vie, parce que, surpris, il ne voit pas d'autre façon de le faire avec celui qui l'attaque pour le voler.

Nous n'assimilons pas, comme certains le font, le soldat au brigand, bien qu'ils en arrivent à se ressembler de bien près.

Et chez les peuples en guerre nous ne considérons pas comme égales la cause de ceux qui se battent pour subjuguier ou pour écraser, et la cause de ceux qui le font pour recouvrer leur liberté, même s'ils se chargent de crimes sans nombre de part et d'autre.

Un Résistant à la Guerre. — Cette réponse me déçoit et même me consterne. Je croyais enfin trouver dans la Doctrine Non-Violente des positions fermes, des réponses sans équivoque, et voici que nous retombons dans les arguments éculés de la « Juste Guerre » et de la « Légitime Défense » !

1. Saint Paul.

Or vous ignorez moins qu'un autre que Défense et Attaque sont le revers et l'avvers l'une de l'autre, et que l'argument est réversible. Vous savez que tout le monde se défend, y compris l'agresseur. Vous savez que la meilleure défense, c'est d'attaquer le premier et vous savez la suite. On discutera là-dessus jusqu'à ce que la Bombe mette fin aux combats et aux discussions, faute de combattants et de discuteurs pour justifier le coup !

Réponse. — La Non-Violence est chose simple et primordiale, non simpliste et primaire. Si les choses étaient aussi claires que vous croyez, tant de grands esprits, et des saints entre autres, ne s'y seraient pas embarrassés et contredits. L'absolu est dans la direction, mais dans les choses humaines le pour et le contre s'entremêlent et nous ne pouvons, je le regrette, disposer de jugements tout faits.

Le Résistant. — Mais si vous accordez au Non-Violent le droit de tuer pour se défendre, en quoi diffère-t-il d'un autre ? Car c'est exactement ce que fait le dernier des violents.

Réponse. — Je ne lui accorde pas ce droit, ou bien je lui retire le titre de Non-Violent, mais je ne le regarde pas non plus comme un assassin.

Le Résistant. — Mais je ne vois encore pas en quoi la Non-Violence diffère de la morale ordinaire en ce distinguo ?

Réponse. — En ceci, cher Monsieur, que nous y verrons un cas extrême, un cas exceptionnel, un cas de force majeure, et nous dirons « nécessité ne connaît pas de loi ». Mais nous nous garderons d'ériger ce cas d'espèce en règle générale et d'en tirer quelque conclusion ou déduction que ce soit, touchant la légitimité.

En fait la plupart des conflits humains se présentent tout autrement. A presque tous, sinon à tous, on peut trouver une solution humaine. Or taper sur celui qui tape, tuer celui qui a tué ou veut tuer ou pourrait bien

le vouloir, ce n'est pas une solution humaine, c'est une réaction de brute.

La Non-Violence est, de toutes les solutions, la plus humaine.

Le Résistant. — Je vous comprends mieux maintenant, excusez mon éclat.

Réponse. — Votre éclat vous honore, Monsieur. La Non-Violence ne consiste pas à ne pas faire d'éclat.

Un Compagnon. — Mais pour reprendre le cas de l'agression nocturne, que doit faire le Non-Violent ?

Réponse. — Lever les mains, mais pour les joindre, et se mettre à prier à haute voix pour son agresseur, car si la mort le surprend à cet instant-là, je vous le dis, il est bienheureux !

Mais peut-être la mort se détournera-t-elle. Peut-être l'agresseur se trouvera-t-il déconcerté par un comportement si étrange. Peut-être s'épargnera-t-il un crime inutile, puisque la plus forte raison des violences, c'est la peur.

Et ainsi le Non-Violent aura-t-il sauvé sa vie. Tel n'était pas son but, mais c'est tout de même un résultat assez appréciable. Ce que j'en dis est pour montrer que, même au regard du bon sens le plus plat, la Non-Violence n'est pas aussi folle et niaise qu'elle paraît.

Un Visiteur. — Permettez-moi de vous dire que vous vous faites des illusions sur la bonté des hommes et singulièrement sur celle des bandits ! J'aimerais voir dans vos doctrines, que par ailleurs j'admire, un sens plus aigu des réalités.

Réponse. — Puisque vous parlez de réalité, vous est-il, en réalité, arrivé d'être attaqué la nuit par des brigands ?

Le Visiteur. — Dieu merci, non !

Réponse. — A moi, oui. Et puisque vous préférez les réalités aux raisons, peut-être une histoire vraie vous persuadera-t-elle mieux.

C'était sur la route de Homs à Baalbek, lors de mon

Pèlerinage en Terre Sainte¹. On m'avait bien dit que je rencontrerais des brigands ou des loups, mais la lune était pleine, la nuit belle et la solitude attirante.

Mes brigands, je ne tardai pas à les rencontrer, rangés au bord de la route. Je m'en approchai sans crainte, non pas par bravoure, mais à cause du manque de sens des réalités, que vous me reprochez, non sans raison. En fait, ils ressemblaient tellement aux images des brigands dans les histoires que c'en était presque amusant.

Quoi qu'il en soit, ils eurent vite fait de me débarasser de mon sac et de mon bâton, de me lier les mains et de me pousser, un fusil appuyé entre les épaules, jusqu'à la tente du chef cachée en un creux du paysage.

Là je fus fouillé, mais on ne trouva rien.

— Qui es-tu ?

— Un pèlerin.

— Où vas-tu ?

— A Jérusalem.

— De quoi vis-tu ?

— Allah pourvoit.

Et dès lors, tout changea. On me fit asseoir et l'on commença de m'interroger sur le Christ, sur l'Islam, sur les Alaouites (car ils en étaient), sur la Trinité et l'Unité. Ils se traduisaient l'un à l'autre les réponses, et s'en montraient contents.

Enfin on appela une femme (esclave ou épouse), qui se présenta le visage dévoilé et marqué de tatouages. Elle me versa l'eau d'une aiguière sur les mains et sur les pieds, et me servit du riz et du lait caillé.

Ensuite mes hôtes m'aidèrent à dresser ma petite tente à côté de la grande, et me souhaitèrent bonne nuit.

1. De Rhodes à Tharse par mer, de Tharse à Jérusalem et retour à Beyrouth à pied. De là à Constantinople par mer. A Salonique par mer et du mont Athos à Athènes à pied, 1938-1939.

Peu après des hurlements montèrent de l'horizon : les loups. Les hommes sortirent avec leurs fusils et tirèrent dans le vague. Et le grand calme revint.

Je louais Dieu de m'avoir délivré des loups par les brigands. Je méditais sur les loups et sur les hommes et, à la différence de plusieurs philosophes, penchais en faveur de ces derniers (pour des raisons toutes subjectives, j'en conviens).

Mais je ne trouvais pas le sommeil car une pensée me travaillait, celle de l'argent que je portais sur moi et que les voleurs n'avaient pas trouvé. Un ami avait cousu la petite somme dans une doublure, disant : « Vous n'avez qu'à faire comme si vous n'aviez rien, mais le jour où vous serez dans la nécessité extrême, vous vous réjouirez d'avoir eu un ami prudent ! »

L'argent jusqu'à présent n'avait servi qu'à me peser, et voici qu'il me cuisait. Car ce mot qui avait retourné le brigand, ce mot sur le détachement parfait, sur la totale confiance en Dieu, s'en trouvait faussé.

« Je suis bien sot, pensais-je, de détruire ma route et mes pas pour si peu ! »

J'arrachai le pécule à sa cachette, le nouai dans un mouchoir, et, le lendemain au départ, le remis au voleur. Lequel se rembrunit, mit la main au poignard et faillit se jeter sur moi. Pour qui le prenait-on ? Pour quel'un qui se fait payer de son hospitalité ?

Je le calmai comme je pus, explication vraiment fort difficile.

Enfin, d'un geste furieux, il fourra l'argent dans ma poche, criant : « Dieu garde que je touche à quoi que ce soit d'un hâdj, d'un marabout, d'un hôte ! »

Et ce fut le préambule de la cérémonie des bénédictions et des adieux.

Le Visiteur. — C'est très joli, mais je pense que vous n'auriez pas eu le même succès avec un apache parisien.

Réponse. — Possible. Je ne soutiens pas que la Non-

Violence soit une recette infallible pour se tirer de tous les mauvais pas, et pour gagner à tous les coups. Mais est-ce quelque aventure malheureuse qui vous donne si mauvaise opinion des voleurs parisiens ?

Le Visiteur. — Oh non ! Mais je les imagine mal comme votre noble Arabe de Syrie, arrêtés par le respect, religieux ou autre.

Réponse. — J'aime mieux l'expérience que le « sens de la réalité » (théorique ou imaginaire).

Le Visiteur. — Quelle expérience voulez-vous avoir avec un voleur, sinon celle d'être volé et d'appeler la police : celle-là je l'ai eue. Vous ne me ferez pas, je pense, l'obligation de courir derrière le voleur avec un cadeau !

Réponse. — Vous riez tous et vous trouvez cela drôle. Mais plus drôle serait d'essayer.

Le Visiteur. — Il faudrait avoir de très bonnes jambes ! Et vous, avez-vous essayé de faire ça, Syrie à part ?

Réponse. — Non, mais du moins, quelque chose d'approchant.

Un matin, à Tournier¹, un gros homme se présenta, hirsute, haletant, les habits froissés. Il expliqua qu'il avait erré toute la nuit dans les bois à la recherche de la maison.

L'accueil qu'il reçut eut tôt fait de le délivrer de son air égaré, et même pendant huit jours il nous étourdit et nous amusa du récit de ses aventures dans tous les coins du monde. Et pourtant ses histoires nous laissaient un malaise car on sentait qu'il y en avait d'autres qu'il ne racontait pas.

Si bien que nous fûmes à peine surpris de remarquer que la caisse (une boîte de carton dans un tiroir de la salle commune) avait disparu, et lui avec elle.

1. Nom du domaine de Saintonge où se fonda la première communauté de l'Arche (1948-1952).

Inspectant la chambre qu'il avait occupée et les abords, un *Compagnon* découvrit une multitude de bouts de papier déchirés et parvint à reconstituer une page de lettre qui nous livra, à ce que nous présumâmes, son vrai nom et son adresse.

Le soir même, le *Compagnon* prit le train pour Paris et, à l'heure du petit déjeuner, sonna. La porte s'ouvrit et le gros parut qui aussitôt se décomposa, s'embrouilla dans des explications et des supplications.

Mais le *Compagnon* lui dit : « Je viens tout exprès de la part de la *Communauté* pour vous rassurer au sujet de cette petite affaire. Nous sommes très contents de vous avoir rendu service. Aussi de vous avoir offert asile contre la police qui était à vos trousses. »

Alors, retrouvant toute sa loquacité, le malheureux se répandit en remerciements. Mais le *Compagnon* l'interrompit : « Remerciez plutôt le Ciel de cet avertissement qu'il vous envoie à cette heure de votre destinée. C'est nous qui vous supplions de prendre pitié de vous-même et de changer de vie. »

Nous n'eûmes plus de nouvelles de notre pauvre filou et je ne puis vous affirmer qu'il devint honnête homme du jour au lendemain.

Mais ce qui me paraît certain, c'est que notre poursuite non-violente était plus propre à le mettre en bonne voie qu'un procès et trois mois de prison.

Un Père de Famille. — Que vous vous exposiez ainsi au vol et même au meurtre, c'est tout à votre honneur, mais moi aurais-je le droit d'y exposer mes enfants et les biens de ma famille et de préférer ainsi mes idées à leur vie ?

Réponse. — Croyez-vous que je préfère « des idées » à la vie ? Mes idées, non ! — Ma sauvegarde et ma raison d'être. Et vous, de deux choses l'une : — ou vous croyez à la Non-Violence et vous la pratiquez comme d'autres pratiquent la violence, au risque de la vie, la vôtre et celle des autres, c'est tout un, — ou

vous n'y croyez pas et n'avez alors aucun droit de risquer la vie de qui que ce soit, même la vôtre, par curiosité et pour voir si ça marche (et ça ne marchera pas). D'ailleurs vous vous en gardez bien, n'est-il pas vrai ? Et nous savons du reste que « les enfants », c'est une excuse excellente, mais un peu usée.

Une Dame. — N'avez-vous pas écrit vous-même que s'il fallait, en supprimant la guerre, supprimer les vertus guerrières, la guerre vaudrait mieux ?

Le Résistant. — Oh !

Réponse. — Les vertus guerrières, quelles sont-elles ? Le Courage, la Discipline, le Sens de l'Honneur, l'Esprit de Justice, l'Esprit de Sacrifice. Supprimer cela, c'est tuer l'âme de l'homme. Oui, mieux vaut mourir.

Mais pourquoi, ces vertus, les dit-on guerrières ? Parce qu'elles se trouvent même dans la guerre et parce qu'on s'étonne de les admirer là, malgré les maux qu'elles produisent.

Mais on les admire comme vertus, non comme guerrières, on les admire pour leur beauté, non pour leurs méfaits.

Elles ont leur place aussi bien, et bien mieux, dans la paix, tandis que dans la guerre toutes les lâchetés, toutes les rapacités, toutes les bassesses ont aussi leur place.

Mais dans la paix, il faut le reconnaître, les hautes vertus demeurent en sommeil chez la plupart des hommes, à cause de la tiédeur des commodités, de la distraction des plaisirs et des calculs du profit. Le fer et le feu les réveillent.

Le combat leur convient donc. Mais la Non-Violence est un combat pour la paix, dans la guerre comme dans la paix, et qui exige une double mesure de vertus guerrières.

Le Résistant à la Guerre. — Quelle est votre position exacte à l'égard de l'Objection de Conscience au service militaire ?

Réponse. — L'Armée et le pied de guerre perpétuel sont, sans conteste, un signe de l'état de péché où se trouvent toutes les sociétés humaines, et le service militaire est une marque de servitude. Que cette servitude soit plus grave dans les démocraties que dans tout autre régime est encore le signe qu'elle ne dépend pas de la méchanceté des puissants, mais bien du péché commun¹.

L'Objecteur de Conscience a donc raison dans l'absolu, mais nous ne vivons pas dans l'absolu, et lui non plus.

Et parmi les motifs qui peuvent l'inspirer ou le pousser, il en est d'excellents, il en est de discutables, il en est de mauvais et même de très mauvais.

Ce qui est juste, digne et opportun, c'est de soutenir ce premier droit de l'Homme qui est de s'élever au-dessus de ses passions de citoyen, qui est d'obéir à sa conscience plutôt que de céder à l'amour-propre, à l'opinion des gens et aux menaces du Pouvoir. Qui est de regarder le Commandement Divin : « Tu ne tueras pas » comme un absolu, et d'agir et témoigner en conséquence. Quand un homme prouve qu'il préfère être tué que tuer, ceux qui le persécutent font de cet homme un martyr.

Ce qui devient discutable, c'est l'attitude de l'Objecteur de Conscience qui n'a pas conscience de toutes les implications de son refus.

Celui qui prend l'Armée pour la cause de la Guerre, alors qu'elle n'en est que l'instrument, et qui prend la Guerre pour un mal en soi et la cause de tous les maux, alors qu'elle n'est qu'un effet.

Il refuse la guerre, mais ne refuse rien de ce qui la rend inévitable, et peut-être en vit-il.

1. Dans *Les Quatre Fléaux* on tire enfin au clair le rapport, toujours pressenti, nulle part expliqué, de la Guerre (ainsi que des autres fléaux faits de main d'homme) avec le Péché Originel.

L'Objecteur de Conscience vrai, c'est-à-dire conscient, objecte aussi bien à la paix qu'à la guerre : aux abus, aux excès, aux mensonges couverts par la Loi, à l'oppression et à l'exploitation, au système industriel et commercial, politique, policier et justicier ¹.

Et la première objection, c'est de refuser d'y prêter main-forte et d'en tirer profit, et la seconde, c'est de former une milice de résistance et d'intervention, de passer de l'Objection de Conscience à l'Action Civique Non-Violente sous quelque forme que ce soit.

Mais que dire de l'Objecteur de Conscience qui ne s'est pas même élevé au degré de responsabilité morale du citoyen ordinaire ? Et qui repousse l'obligation et le service comme l'imbécile qui apprend que le feu a pris à la maison et refuse de se joindre aux équipes de secours pour la raison que sa chambre est encore intacte.

Enfin tout à fait abject le refus de la guerre qui aurait pour motif la peur des coups ². On en soupçonnera toujours l'Objecteur, à moins qu'il ne fournisse la preuve du contraire comme fit saint Martin, son devancier et son Patron.

Chacun sait, en effet, que Martin, fils d'un vétéran de l'Armée Romaine, y avait été, comme tel, incorporé de force. Jusqu'au jour où il résolut, fût-ce au prix de la vie, de déposer le glaive pour se faire soldat du Christ.

Le Capitaine et les camarades se moquaient de lui et le traitaient de lâche car on attendait une attaque des Barbares pour le lendemain.

1. Le Mouvement International de la Réconciliation, l'Internationale des Résistants à la Guerre, le Service Civil International, la Société des Amis (Quaker) et d'autres ne limitent pas l'Objection à la guerre, mais s'efforcent de lutter contre ses causes, dans la mesure où ils les connaissent.

2. Il est peu vraisemblable qu'un lâche sache opposer son refus au monde entier, à visage découvert. Il préférera désertir, ou se faire exempter en simulant la maladie ou, au pire, tirer au flanc à la caserne et fuir ou se terrer à la bataille.

Mais l'Objecteur leur répondit : « J'irai donc au combat, mais sans glaive et sans cuirasse ! »

Et ainsi fit-il, se portant au premier rang.

Mais les Barbares furent tant frappés par cet étonnant chevalier qu'ils mirent bas les armes, dit-on, et demandèrent la paix.

Il est désirable, honorable et raisonnable qu'un pays civilisé fasse droit à ses Objecteurs de Conscience et leur permette de travailler au bien commun au lieu de languir en prison.

C'est pourquoi nous avons joint nos efforts aux vôtres, pour obtenir en France un Statut des Objecteurs. Mais sans illusions, car le Statut même obtenu laisse entier le redoutable problème de la Guerre et même il fera perdre au geste de l'Objecteur une partie de sa signification et de son efficacité.

Quelqu'un. — La Non-Violence, je n'ai fait que ça toute ma vie. Eh bien, au total, je l'avoue, ça a raté...

Réponse. — C'est bien surprenant ! Comment vous y prenez-vous ? Qu'avez-vous fait ?

Le Même. — Ce que j'ai fait ? Eh bien, justement, je n'ai rien fait, je me suis laissé faire, comme un idiot !

Réponse. — Je ne dis rien.

Le Même. — Pourquoi ?

Réponse. — Si vous n'avez rien écouté de ce que nous avons dit depuis le commencement, quelle chance aurais-je d'être écouté maintenant ?

3. *Solution communautaire*

DES PREMIERS PAS

Venons-en aux conclusions pratiques car le temps presse : comment empêcher les deux Blocs de pondre de nouvelles bombes et puis de se les envoyer par-dessus notre tête ou à travers nous ?

Le temps presse en effet. Un sage disait : « Sachons donc ne pas nous dépêcher. »

Votre largeur de vues et votre abnégation vous honorent. Vous pensez tout de suite mettre bon ordre aux affaires mondiales et vous vous oubliez tout à fait !

Il ne faut pas essayer, sous prétexte que le temps presse, de faire le trois cent trente-troisième pas avant le premier, car c'est temps perdu.

Je vous demande : pouvez-vous, si magnanime que vous soyez, donner ce que vous n'avez pas ? Avant de mettre la paix dans le monde, il faut que vous l'ayez mise dans votre maison ; et elle ne peut pas être en votre maison si elle n'est pas dans votre cœur.

Vous ne pouvez pas mettre la justice dans le monde sans violence et sans contrainte en imposant à vos actes et à ceux d'autrui les découpures des lois et autres règles du jeu. La justice est non-violente et libre quand l'action vient du dedans et quand son ordre reflète l'ordre qui règne au-dedans.

On parle de la non-violence comme d'une technique

ou d'une tactique, mais elle n'est rien de cela, sinon par manière d'image. Elle n'est ni un procédé, ni une recette, ni un système.

« Elle est une manière de faire qui découle d'une manière d'être¹. »

La justice, nous l'avons vu, se fonde sur l'Unité et sur l'Égalité. Précisons : sur l'Égalité extérieure et sur l'Unité intérieure.

Mais cette Unité intérieure, l'avez-vous ?

Savez-vous seulement ce qu'elle est ?

Mais surtout, savez-vous que vous ne l'avez pas ?

Si mon lecteur se pique de ce que je hasarde sur lui un jugement téméraire sans le connaître, c'est que je suis tombé juste, et que le mot s'adresse bien à lui, non pour l'insulter, mais pour l'avertir. Mais l'homme qui a cette Unité intérieure et sait ce qu'elle est n'en sera pas atteint : car il sait comme elle est rare et de difficile acquisition. Elle est d'ailleurs inaccessible aux pointes de l'amour-propre.

Il faut d'abord vous préparer à la non-violence. Tout le monde sait que pour la guerre il faut des années de préparation. Et, de plus, une préparation à cette préparation, dès l'enfance, dans la famille et à l'école.

Comment la paix se gagnerait-elle à meilleur compte ?

Travail double : il nous faut non seulement apprendre la manière nouvelle, mais nous déprendre de l'ancienne qui nous a été inculquée en tous temps et dont le modèle s'impose tous les jours, par tout ce qui nous entoure.

Pour la préparation à la non-violence il n'est pas besoin de se procurer un attirail coûteux, ni de se déployer sur un terrain de manœuvres. Mais il faut s'y exercer assidûment, sans ménager ses peines, et de trois façons : en secret, en privé, en public.

1. Aldo Capitani.

DE LA PRÉPARATION SECRÈTE

Par définition, elle n'est pas publiable. Non qu'il s'agisse d'un complot, ni de messes noires, ni de rites magiques, ni des mots de passe d'une Société secrète, jalouse de ses privilèges occultes.

Rien au contraire n'est, par nature, plus simple et plus clair : il s'agit des approches de la connaissance et de la possession de soi-même en vue du don de soi, de la concentration mentale, du contrôle des émotions et des sens, de l'entraînement corporel et de la règle de vie qui y correspondent.

De droit, c'est universel et ouvert à tous, mais incomunicable par écrit (comme l'escrime ou la musique ne s'apprennent pas dans un livre). La transmission doit en être faite de bouche à oreille, demande, démonstrations, surveillance et précautions ¹.

Nous n'en pouvons dire plus, mais il nous faut d'autant plus insister sur l'importance de ce point que tant de personnes l'ignorent ou l'oublent et c'est la raison de leurs échecs, malgré leur dévouement et leur bonne volonté car elles passent à côté de l'essentiel.

DE LA PRÉPARATION PRIVÉE

« La non-violence est la plus fine qualité de l'âme, mais elle se développe par la pratique » (Gandhi).

Si la non-violence est l'art d'apaiser les conflits, les occasions ne manquent pas de s'y exercer et vous pouvez commencer dès ce soir — ou plutôt demain, car la nuit porte conseil.

En effet les conflits sont ce qui manque le moins ; il n'est personne qui n'en ait un, pendant ou brûlant, avec ses parents ou ses enfants, son époux ou son épouse.

1. *Approches de la vie intérieure* (Denoël).

ses ouvriers ou son patron, sa concierge, son voisin ou le premier venu qui lui marche sur le pied ou lui arrache son portefeuille.

Commencez par des cas simples dont l'issue vous paraît facile (elle le sera moins que vous ne le pensiez, et, en revanche, telle qui semblait impossible s'avère ouverte par ce moyen, mais ne le serait par aucun autre).

Exercez-vous d'abord avec des personnes que vous aimez et estimez et qui vous estiment et aiment. Avant d'en arriver à aimer vos ennemis, commencez par bien combattre vos amis.

Laissez les querelles, les discussions et les prêches et prenez le jeûne jusqu'à ce que votre ami comprenne ce que pour son bien et pour le bien de tous, il doit comprendre : que telle action ou tel geste n'est pas digne de lui, que tel abus ou tel abandon ne lui est pas permis...

Soyez patient et calme si vous pouvez, mais surtout intrépide et ferme, sans détours ni dissimulations. Et cherchez quelqu'un qui vous conseille et soutienne.

DES ENGAGEMENTS PUBLICS

La préparation secrète et la préparation privée vous rendent apte à l'action publique, mais l'action publique est elle-même préparation à la suivante. Il ne faut pas s'engager sans préparation, mais il ne faut pas non plus attendre d'être parfait pour commencer, sans quoi on attendra toujours et les événements n'attendent pas pour fondre sur nous. D'ailleurs chacun de ces plans offre les bases d'expériences distinctes et spécifiques ; le mieux est donc de mener les trois parallèlement et non successivement. Suffit de proportionner ses projets aux forces et clartés dont on dispose.

Un débutant ne doit pas se jeter seul dans l'action publique — à moins de vocation spéciale. Il doit cher-

cher à entrer dans un groupement bien dirigé. Il faut distinguer les maîtres de la non-violence et les soldats ou serviteurs de la non-violence. Les premiers sont capables de tirer de leur fonds un projet, de conduire et d'instruire leurs hommes. Ses collaborateurs, Gandhi les a ramassés dans la rue par milliers et ils se sont exercés et formés à sa suite.

Divers mouvements se sont levés en France et se sont essayés à des manifestations silencieuses. Nous avons nous-mêmes lancé un mouvement d'Action Civile Non-Violente et ouvert des Camps périodiques d'instruction et de formation, sans parler de nos Groupes d'Amis de l'Arche dans les principales villes.

DE L'ARCHE OU ACTION PERMANENTE

Mais l'Arche est plus engagée dans la préparation spirituelle et dans un enseignement complet que dans une action publique particulière.

Nos interventions n'ont jamais été que des témoignages et des signes, non des œuvres poussées jusqu'au succès.

C'est que pour faire, il faut d'abord être, et c'est à quoi nous nous sommes efforcés. La préparation spirituelle n'est pas regardée chez nous comme un moyen, mais comme plus importante que toute manifestation ou victoire extérieure. Mettre l'homme devant Dieu et devant soi-même, voilà qui est désirable en soi. De l'Arbre de Vie retrouvé, les actes tomberont comme des fruits mûrs et savoureux.

L'action la plus efficace, le témoignage le plus significatif en faveur de la non-violence et de la vérité, c'est :

— plus que de descendre dans la rue, répandre des tracts, parler aux foules, aller de porte en porte, mener des marches et des campagnes, faire irruption dans des usines à bombes, entreprendre des jeûnes publics, affronter la police, subir les coups et la prison (toutes choses

bonnes à faire à l'occasion, et que nous faisons bien volontiers), — c'est de vivre.

C'est de mener une vie qui soit une et où tout aille dans le même sens, de la prière et méditation au labeur pour le pain de chaque jour, de l'enseignement de la doctrine au traitement du fumier, de la cuisine au chant et à la danse autour du feu.

C'est de montrer qu'une vie exempte de violence et d'abus (de violence cachée autant que de violence brutale, d'abus légaux et permis autant que d'abus illégaux) est possible, que, même, elle n'est pas plus difficile qu'une vie de gain, ni plus déplaisante qu'une vie de plaisir, ni moins naturelle qu'une vie « ordinaire ».

C'est de trouver, à toutes les questions qui se posent à l'homme d'aujourd'hui et de tous les temps, la réponse non violente, de la formuler clairement et de s'efforcer de la mettre en œuvre :

Y a-t-il une économie non violente qui ne suppose aucune pression et ne prête à aucun abus ?

Une éducation non violente des enfants et un enseignement de la non-violence aux petits et aux grands ?

Une autorité non violente qui ne s'appuie pas sur la force et ne comporte aucun privilège ?

Une justice non violente, une justice exempte de châtimens ou des châtimens exempts de violences ?

Une agriculture et un élevage non violents ?

Une médecine non violente ?

Une psychiatrie non violente ?

Un régime alimentaire non violent ?

Et d'abord, toute violence — même verbale, même mentale, même dissimulée et déguisée — est-elle éliminée de notre vie religieuse ?

4. La cause profonde de la guerre

La cause profonde de la guerre tient sous trois titres : Possession, Puissance, Justice.

Mais attendu que la possession est un « droit » sur les choses et la puissance un « droit » sur les hommes, et que toute activité de l'animal raisonnable se traduit en termes juridiques, on peut tout réduire au titre de justice.

Cause de la guerre et de toutes les guerres et d'un côté comme de l'autre : l'esprit de Justice : « Nous avons droit ! Nous avons raison ! On nous a fait tort ! » Voilà, — à tort ou à raison — la raison de la guerre.

La justice, ou mieux, l'impureté de la justice des hommes, justice combinée à la convoitise et à l'orgueil qui sont l'essence du péché.

Les droits qu'on revendique n'étant ni de l'ordre de la nature ni de l'ordre de l'absolu, étant fiction et convention et restant contestables et contestés, on peut toujours jongler avec leurs sacrées formules et c'est ici que le diable entre dans le jeu.

Ce qui explique que la guerre est toujours juste : doublement juste : juste des deux côtés. Et plus elle est juste plus elle justifie d'atrocités.

La non-violence a pour tâche de libérer l'homme des chaînes de la violence légitime et de sa logique infernale.

DEUXIÈME PARTIE

Tactique de l'action non violente
Les campagnes

1. Contre la torture

APPEL A LA CONSCIENCE ET JEUNE

Mars 1957

Appel à la conscience des Français

La France est encore aimée dans le monde comme la plus libre et la plus humaine des nations.

Si nous n'avons pas la liberté de crier l'horreur qui nous emplit, si notre cri ne réveille pas un sursaut dans la conscience française, alors il n'y a plus de France.

On verse de l'eau dans l'entonnoir, l'entonnoir est mis dans la gorge de l'homme. L'estomac de l'homme s'enfle à éclater.

Les enterrés vivants, sauf la tête.

Le pal électrique, le sel sur les plaies.

Le courant branché sur le sexe ou sur l'oreille.

Les dents, les ongles, les yeux arrachés...

Telles sont quelques-unes des méthodes de pacification en Algérie.

On y soumet les suspects : ceux qu'on soupçonne de savoir quelque chose. S'ils ne parlent pas, parce qu'ils ne savent rien, ou bien parce qu'ils sont assez fiers pour ne pas vendre leurs camarades, le supplice continue au besoin jusqu'à la mort.

Les Oradours se multiplient. Les chenilles des chars passent sur les habitations, parfois sur les habitants, les enfants et les mères.

Interrogez vous-même ceux qui rentrent. Tous ne parlent pas, ni volontiers, mais nul n'en ignore.

Les atrocités de la Gestapo et des S.S. que nous avons subies, nous commençons à les faire subir à d'autres quinze ans après.

Leurs crimes de guerre ont valu la pendaison aux chefs qui les ont commandés, le poteau aux exécuteurs. Ils ont suscité notre indignation et celle du monde entier.

On dira : nos ennemis aussi torturent et mutilent. Nous le savons. Nous le savons d'autant mieux qu'ils ont assassiné un des nôtres, que nous pleurons. Nous répondons tout de suite :

Les torts d'autrui ne nous justifient pas.

Nous n'approuvons pas plus leurs crimes que les nôtres, mais nous répétons :

Les torts d'autrui ne nous justifient pas.

D'ailleurs, l'atrocité ne châtie pas l'atrocité et n'y met pas un terme : elle la provoque et la fait redoubler.

Vous qui aimez la France et ne voulez pas la voir déchoir et s'enfermer, osez dénoncer ces abominations, écrivez aux députés, aux ministres, aux préfets, exigez que, de notre côté au moins, cela cesse immédiatement.

On dira encore : étaler de telles choses c'est souiller le drapeau, c'est déshonorer notre pays. Je réponds : *Ce qui souille et déshonore, c'est de les faire, non de les dire. Et maintenant quiconque se tait devient complice dans le crime.*

Mais nous, qui sommes-nous et où voulons-nous en venir ? De quel parti faisons-nous le jeu ? Qui nous pousse, nous soutient ou nous paye ? Nous sommes des hommes libres de toute attache, nous obéissons à notre propre cœur.

Nous sommes des hommes à qui ces horreurs ont ôté le goût du pain.

Nous n'accusons personne, nous sentons profondément que ces fautes qui se commettent en notre nom sont notre faute.

Pour notre faute, pour la faute de nos ennemis, nous prenons vingt jours de jeûne complet, à l'eau, jusqu'à Pâques et nous demeurerons dans Paris exposés au public pendant tout ce temps-là.

C'est un cri muet, une prière muette, une offrande de vie.

Nous implorons tous les passants, tous les Chrétiens, tous les honnêtes gens de France, qu'ils réfléchissent, qu'ils se reprennent et puis qu'ils fassent, selon la conscience.

Lanza del Vasto,
Bernard Gaschard, paysan,
Pierre Parodi, médecin.

Au revers du même appel :

APPEL AUX CHEFS RELIGIEUX DE L'ISLAM
ET AUX CHEFS DU « FRONT DE LIBÉRATION NATIONALE »
D'ALGÉRIE

Vous n'ignorez pas qu'il y a des Chrétiens en France qui réclament justice pour l'Algérie. Je suis l'un d'eux. Je suis en outre un disciple de ce Gandhi qui fut toujours un ami de l'Islam et ce fut pour avoir obtenu la paix avec le Pakistan qu'il mourut comme un martyr.

Les cruautés, les tortures, les représailles collectives, les crimes que les nôtres ajoutent aux malheurs de la guerre m'ont empli d'horreur et de honte.

Je me trouve donc poussé par l'Esprit à prendre, avec deux de mes Compagnons, 20 jours et 20 nuits de jeûne, en un lieu exposé au public, suppliant Dieu qu'il nous pardonne, demandant aux Français de France de protester contre ces abominations et d'exiger qu'on y mette fin. A dire vrai, le plus grand nombre ignore

ces choses ou ne peut y croire : je ne doute pas que, dès qu'ils les sauront, tous les chrétiens et tous les honnêtes gens s'en indigneront comme moi.

Vous savez d'autre part que les vôtres, aussi, souvent, torturent, mutilent, tuent des innocents, des femmes et des enfants, ce qui est aussi contraire à votre Loi qu'à la nôtre.

N'allez pas croire que je vous propose un pacte et un marché : je ne vous dis pas : « Si les vôtres cessent, les nôtres cesseront » ; ne me dites pas : « Quand les vôtres auront cessé, nous exhorterons les nôtres à en faire autant. »

Le premier qui cessera pourra de nouveau lever les yeux vers le ciel.

Que Dieu mette la paix en nous et entre nous.

Lanza del Vasto

31 mars 1957.

AUX AMIS

Notre cause est dans les mains de Dieu. Nous n'avons qu'à souffrir et attendre. Nous avons choisi la meilleure part. Pourquoi nous inquiéter ? Ils ne peuvent rien contre nous. S'ils nous laissent c'est un scandale, s'ils nous arrêtent c'est un plus grand scandale. Comme dit l'Abbé Pierre : « Ce sont des lions et nous sommes une puce. C'est pourquoi nous sommes plus forts qu'eux : car une puce peut mordre un lion, mais un lion ne peut mordre une puce ». Nous serons la puce à l'oreille de la conscience.

Que plusieurs cœurs soient touchés, qu'un pan du sordide rideau de l'indifférence soit soulevé pour un peu, que quelques malheureux soient arrachés des mains de leurs bourreaux, qu'un pas soit fait vers l'apaisement, que la « force de la vérité » donne une nouvelle preuve de ce qu'elle peut, voilà ce que nous demandons à Dieu.

Je mets fortement les Amis en garde contre l'argument commun : que l'ennemi commet aussi des atrocités et plus. J'y réponds dans mes deux appels, mais il faut y revenir sans cesse, car il est tenace : c'est une démangeaison du jugement.

Le plus ou le moins ne font rien à l'affaire : un crime suffit pour faire un criminel, un vol pour faire un voleur ! Un Oradour suffit pour faire d'un régiment une bande de nazis. Or si l'on croit une des seules voix qui ait su se faire entendre du côté musulman, il y aurait à mettre à notre compte la dévastation de « régions entières, six cent mille femmes, enfants et vieillards massacrés, des centaines de villages bombardés au phosphore et arrosés au napalm¹ ». Nous ne pouvons contrôler ces chiffres, personne ne le peut en ce moment. Nous voulons espérer qu'ils sont des centaines de fois, six cent mille fois trop grands !

Quoi que fassent nos Amis, nous les supplions d'oublier pour le moment au moins, leurs opinions et leurs passions politiques qui n'ont aucune place ici, car s'ils les mettent en avant, aussitôt, la cohésion qui pourrait se faire entre tous ceux qui veulent participer au Satyagraha sera rompue, tandis que chacun, qu'il soit blanc, rouge, ou gris, peut se sentir la gorge serrée du

1. *Appel du Peuple Algérien* publié dans *L'Essor*, Mars, Genève. Il est bien entendu que la presse française a toute liberté pour parler des crimes des terroristes, quand elle dénonce ceux de la police et de l'armée elle le fait à ses risques et périls.

même nœud quand il s'agit d'atrocités : suffit qu'il soit homme ! Tous peuvent demander à Dieu pardon pour leurs frères engagés de gré ou de force, en ce moment même, dans cette basse et infâme besogne ! Ils peuvent leur crier de cesser !

Est-ce là une opinion ?

Nous-mêmes nous pouvons avoir comme tout le monde une opinion : nous pouvons avoir notre manière de répondre à la question de la légitimité ou non de toute guerre en général et de celle-ci en particulier,

du droit de posséder ou non des colonies,

de la vérité ou non de l'assimilation de l'Algérie à une province française,

de l'opportunité ou non d'appeler ce qu'on y fait « pacification » et de traiter l'ennemi comme une bande de malfaiteurs,

de l'existence ou non d'une nation algérienne,

de la nécessité de traiter, ou bien d'attendre un nouveau Dien-Bien-Fu, ou une nouvelle menace atomique de la Russie, ou de nouvelles remontrances de l'Amérique, ou une nouvelle condamnation des Nations-Unies,

ou bien d'écraser simplement la révolte dans le sang.

Sur toutes ces questions qui sont « complexes » comme on dit couramment, dont nous voulons bien croire que nous ne tenons pas toutes les données, et qu'en outre nous n'avons pas le devoir ni le pouvoir de trancher, nous espérons avoir le courage de garder pour nous notre inutile opinion.

Mais si, pendant ces vingt jours, on nous donnait la bonne nouvelle d'une trêve, suspendrions-nous notre pénitence ?

— Non.

D'un cessez-le-feu ? — Non.

Car nous ne jeûnons pas *pour obtenir quelque chose*,

fût-ce une chose aussi désirable que la paix, nous jeûnons pour expier.

Tout au plus renoncerions-nous à continuer notre jeûne en public et descendrions de notre pilori pour nous cacher à la maison.

Plusieurs de nos Amis les plus chers se sont effrayés de la longueur du jeûne, ne voulant pas nous voir souffrir et craignant pour notre vie. Quelques-uns se sont même livrés à un affectueux marchandage tendant à réduire la peine à quinze jours.

D'autres craignent que l'excessive épreuve passe aux yeux des gens pour un tour de force et une exhibition de fakirs. Nous avons pleine conscience de ces dangers, surtout du second. Mais nous avons obéi à une inspiration intérieure qui nous a dicté la chose avec les mesures de la chose.

Mais quand nous comparons ces mesures avec la marée de mal à laquelle nous essayons de faire face, alors elles nous paraissent bien petites.

Et même si notre vie allait être emportée, la mesure resterait trop petite.

Mais notre espérance vient de ce qu'en cette fin de carême nous unissons nos souffrances à celles du Seigneur et qu'une part de ses mérites infinis donnera valeur à notre sacrifice.

LES VINGT JOURS

Avril 1957

Le journal ultracocardier qui présenta la suite des événements qui ont ému l'opinion et préparé ou accom-

pagné notre Satyagraha comme « une campagne de presse savamment orchestrée », « un complot », une série de coups de théâtre amenés par les puissances occultes de la Politique et de la Finance, eut au moins pour soi le soutien de la vraisemblance, en ceci, que les faits présentent un sens et un ordre.

Voici en bref la série de ces événements, imprévus le jour où nous primes la décision du jeûne, au début de mars.

Vers le 12 mars, parut le livre de Pierre-Henri Simon *Contre la torture* et quelques jours plus tard *Le Monde*, journal objectif et modéré, en parlait en première page.

Sur ce, eut lieu dans une prison d'Alger, le prétendu suicide de l'avocat Ali Boumendjel, détenu indûment par les parachutistes et « interrogé » par eux et selon leur manière depuis plus d'un mois.

Et aussitôt la protestation de René Capitant, qui suspend son cours de Droit à la Faculté.

Cependant *l'Express* publie le récit de Servan-Schreiber, *Lieutenant en Algérie*. Le Ministre de la Défense Nationale annonce des punitions pour ceux qui dénigrent l'armée en parlant des atrocités. Et tout de suite s'attaque à *l'Express* à cause d'une photographie qui n'est pas un document authentique (mais ce qu'il eût fallu démontrer c'était que le texte n'était pas un témoignage digne de foi). Or ce texte porte des affirmations comme celles-ci : que dans certaines régions « un douar sur deux est éventré », que « l'armée pourrit par la tête et que les généraux y arrivent par la politique », que « l'armée devient par endroits un élément actif du contre-terrorisme », que « la rébellion récupère sur l'armée française trois fois plus d'armes qu'elle n'a pu en recevoir du dehors », que « ces rappelés, ces appelés, ces maintenus, nous en faisons des assassins racistes, des incapables, et quelquefois des monstres... » C'est à ces choses-là qu'il faudrait pouvoir opposer un

démenti précis et probant au lieu de se rabattre sur une photographie.

Sur ce, paraît la déclaration d'une « Commission d'Enquête » qui a siégé en Oranie pendant cinquante jours, interrogeant les prisonniers sur les traitements qu'ils ont subis (prisonniers tous français, semble-t-il, et exposés aux vengeances de ceux qu'ils dénonceraient). Les enquêteurs concluent à l'impossibilité de prouver que ceux qu'on a bien voulu leur faire voir aient été torturés, mais leur déclaration est d'un style embrouillé et s'achève par une apologie des « mesures d'exception » (autrement dit des arrestations illicites et de l'extorsion des aveux par n'importe quel moyen); en outre l'un des enquêteurs refuse de signer. Le bon sens tire de tout cela la preuve de ce qu'il ne fallait pas démontrer.

Paraît la Déclaration des Cardinaux et Archevêques avec de claires allusions aux atrocités (c'est nous et nos amis qui avons fourni à leur Assemblée les documents qui avaient entraîné notre propre conviction, comme nous les avons présentés au Président de la République).

Le Conseil de la Fédération Protestante réuni le 12 mars avait aussi pris position et dénoncé les faits de façon plus précise : « Les témoignages reçus sont trop nombreux et de trop sûre qualité, les sévices exercés trop attestés, et trop graves, l'émotion de beaucoup de soldats et d'officiers trop douloureuse pour que nous ne fassions pas appel à la conscience publique »... « nous sommes certains que défendre l'honneur consiste à réprimer les abus, non à blâmer ceux qui dénoncent ces abus ».

Témoignage Chrétien, l'Express, France-Observateur, le Monde, parlent maintenant ouvertement des tortures et des atrocités. La brochure *Des Rappelés Témoignent* paraît à trente mille exemplaires, publiée par notre Comité de Résistance Spirituelle et sous la caution

d'une soixantaine de signatures qui couvrent les témoins que nous tenons à l'abri des punitions éventuelles. C'est un document effrayant et irréfutable. Il échappe à la saisie policière, est envoyé à tous les hommes en place, répandu à Paris et en province. Il est bu comme l'eau par le sable.

Les étudiants socialistes protestent, les universitaires protestent. Le Garde des Sceaux lui-même demande des explications. Le Parti Radical demande au Ministre de la Défense de s'expliquer. Il se défend toujours de la même façon, en attaquant ceux qui accusent et en couvrant ceux qui torturent. Il a le front de déclarer que les témoins sont tous en faute, non parce qu'ils dénoncent les crimes, mais parce qu'ils ne les ont pas dénoncés à temps, c'est-à-dire à leurs supérieurs quand ils étaient sous les drapeaux, car il est bien entendu que le haut Commandement les ignore, les réprouve, et quand il vient à les connaître, les punit.

Mais de cela, pour son malheur, il reçoit un éclatant et public démenti : le général Paris de Bollardière, héros de la Résistance, demande à être relevé de son commandement, montrant par là que les ordres barbares viennent de plus haut que lui. Il écrit aussitôt à Servan-Schreiber, inculpé de démoralisation de l'Armée, pour le féliciter de son récit et pour en confirmer le caractère véridique (c'est Bollardière qui y est désigné sous le nom du colonel Galland et c'est son drame de conscience qui y est décrit). Cet acte d'indiscipline lui vaut deux mois de forteresse. Shantidas lui écrit : « Toute la gloire et les décorations récoltées sur tant de champs de bataille ne valent pas, à nos yeux, le courage d'avoir su refuser obéissance à des ordres imbéciles et impies. »

Or, si tant d'hommes de cœur, Catholiques et Protestants, juristes ou militaires, politiques ou religieux, professeurs, journalistes ou spirituels se sont levés, ensemble, sans s'être concertés, c'est qu'il y a là le

doigt de Dieu. Cette conviction nous a fait entrer en lice nous aussi. Certes, ce n'est pas le premier scandale en France depuis que l'Arche existe, pourquoi tout à coup êtes-vous entrés en action ? demandent certains. La réponse est : Parce que nous attendions un signe et maintenant nous l'avons eu.

Jusqu'au dernier moment, nous avons hésité sur le lieu du sacrifice. Nous avons d'abord songé à quelque vieille barque, à un ponton goudronné, amarré au quai de Seine. Le pittoresque de l'habitat, les quolibets des badauds et les chansons n'étaient pas pour nous effrayer : c'était un très plaisant pilori. Mais il se fût trouvé sur le parcours de la Reine d'Angleterre dont on attendait la visite. Mettre une tache de pénitence au milieu de la fête eût été peu galant et une fête d'amitié entre deux peuples n'est pas de celles que nous aimons à troubler. Nous pensâmes au cloître de Saint-Séverin, dont les grilles nous auraient séparés de la rue sans nous dérober aux regards et dont les arcades nous abriteraient de la pluie et de la nuit. Mais nous craignîmes d'attirer des ennuis à cette paroisse amie, sise en un quartier tumultueux. Restait à demander refuge à l'abbé Pierre puisque nous étions sans abri. Mais l'abbé Pierre était occupé au Maroc avec la plus grande entreprise de sa vie. Shantidas ne le vit que la veille du jeûne et se réjouit de n'avoir rien à lui demander, tant il le trouva fatigué et chargé d'autres soucis. Il aima mieux l'entendre parler de son thème préféré : le plus souffrant, premier servi ; et d'un commentaire du *Notre Père* qu'il allait devoir débiter devant une mécanique. « mais c'est un bon exercice et un vrai repos d'en parler devant un vivant, les yeux dans les yeux »...

Le 1^{er} avril au matin les trois jeûneurs allèrent prendre leur poste à Clichy. Ils apprirent aussitôt, de trois Africains leurs voisins, que le premier jour de leur

jeûne était le premier du Ramadan. Ils y virent un signe.

14 ter, rue du Landy. Nous n'avions pas choisi ce lieu. Nous y avons été invités l'avant-veille par quelqu'un qui se trouvait là. Nous savions seulement que la maison était très pauvre et cela nous avait déterminés. Mais nous nous sommes vite aperçus qu'il y avait des raisons de choisir ce lieu entre mille, et là aussi nous vîmes des signes.

Au Grand Siècle, Clichy était un village. Et saint Vincent de Paul était le Curé de ce village. On montre à deux pas d'ici, dans la cour près de l'église, l'arbre sous lequel le Père des Pauvres allait lire son bréviaire.

Dans le quartier sordide où ne subsiste aucun semblant de ce qui fut, où une multitude de petites usines ronflent et grincent, où les camions tournent, où des plumes de suie pleuvent, piquant les vitres, noircissant les façades, où les bâtisses efflanquées, barrées de réclames surgissent de guingois et gesticulent dans l'absurde, la présence du saint reste sensible et ses traces se prolongent.

En face est née la Jeunesse Ouvrière Catholique.

Aussi, l'Œuvre des Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Plus loin dans la rue, le « Nid », maison d'accueil pour les filles arrachées au trottoir.

De l'autre côté de l'église, le Service Civil International a son siège.

Enfin une équipe de jeunes hommes qui se dévouent à la conversion des ivrognes, des proxénètes et des invertis. Apostolat périlleux et plein d'extravagantes aventures. Ils ont sauvé déjà trois mille buveurs et par conséquent trois mille familles. Pour confirmer l'homme sauvé dans sa nouvelle voie, ils l'associent à la mission d'en sauver d'autres...

La petite maison où nous sommes est un relais pour jeunes ouvriers sans logis et le fondateur du relais,

un jeune ouvrier, est l'ami qui nous a invités. Trente-deux personnes habitent ses murs croulants (outre les hôtes du relais), dont plusieurs foyers d'anciens buveurs, des Marocains, un Nègre.

Le soir même, il y a réunion de famille du quartier, présentation et causerie.

« Derrière une maisonnette sans étage, lépreuse et comme rampante, une porte entrebâillée sur une cour pittoresque, misérable mais non sordide : fleurs aux fenêtres, vacarmes d'enfants, lessives au vent. A droite sous le vaste hangar ouvert, un cercle de bancs et de chaises boiteuses autour d'un feu qui fume doucement entre trois pavés »... (*Combat*, 17 avril).

Nos 20 jours se passèrent là sans faiblesses ni vertiges, sans accident ni douleur excessive. Nous pûmes jusqu'au bout nous lever, nous doucher à l'eau froide, laver notre linge, répondre aux journalistes, réunir nos amis, soutenir des discussions et des conférences.

Le soir on avivait la flamme, des ouvriers des environs et parmi eux des Africains se joignaient aux Compagnons et aux Amis, debout en cercle autour du feu, pour la prière ouverte et pour le baiser de paix.

Les journaux n'accordèrent à ce fait divers que des entrefilets pendant la première semaine. Vers la fin de la seconde semaine paraît un article dans *Témoignage Chrétien* (12 avril). On replaçait le jeûne dans la tradition biblique, chrétienne et gandhienne et citait l'abbé Pierre qui avait parlé de nous dans son éditorial *Faim et Soif* et dans ses discours publics. L'article, intéressant en soi, avait en outre l'intérêt d'être signé par Maurice Vaussard, président de Pax Christi, étroitement associé à l'Archevêché. Puis dans *Combat* (17 avril) avec le titre de *Gandhi Vivant*, dans *Libération* (17 avril), *l'Express* (19 avril)¹.

1. Voir cet article en Appendice.

Aucun journal français n'osa publier intégralement les deux Appels et aucune radio française ou de langue française n'en parla. Ils parurent cependant au Maroc (*Istiqlal*, 13 avril) et furent lancés en arabe et en français à la radio marocaine. Ainsi atteignirent-ils leurs destinataires musulmans.

Dans l'ensemble la presse fut remarquablement discrète et favorable. Les injures et les plaisanteries restèrent assez rares. Ce qu'on pouvait craindre : qu'une bruyante et grossière publicité ne dénaturât l'action, n'en fit dévier l'effet, ne la rendît ridicule, fut évité par le silence des journalistes où il faut voir une forme de respect. En vérité, la chose est si nouvelle en Occident qu'on ne savait qu'en dire et qu'en penser. « Présence d'une force étrange... » murmuraient certains.

Tel de nos amis nous avait accusés de « faire maintenant de la politique » ou du moins de « faire le jeu de certains partis », mais nul homme politique, nul parti ne s'y trompa. « Lanza del Vasto, sans être l'ennemi des Communistes (ni de personne), leur tourne exactement le dos » remarque Hélène Tuzet. Le « Mouvement de la Paix », d'Extrême Gauche, fit le 12 sa manifestation de rue contre les tortures ; il n'y eut aucune confusion, collusion ou rencontre avec nous, et aucune allusion dans leur presse à notre geste. Il semble d'ailleurs impossible que l'Arche se confonde ou même s'accorde avec quelque parti, mouvement ou groupement que ce soit, même quand elle fait occasionnellement cause commune avec eux ; on ne vient pas à l'Arche en corps, on ne s'y rend pas parce qu'on appartient à telle classe, à telle nation, à telle profession, à telle école, mais souvent, au contraire, parce qu'on est en conflit avec son groupe. Même ce « Comité de Résistance Spirituelle » dont Shantidas est membre et dont Roland Morin, notre compagnon, gère encore le secrétariat, limita sa « résistance » à la publication

Des Rappelés témoignent et déclina la responsabilité de ce Jeûne qui n'engageait que l'Arche.

Voilà comment (veuille ou non, et si c'est un bien ou un mal, je ne sais) nous fûmes réduits à nos propres moyens. Il s'agissait de toucher, par notre double appel, le plus de monde possible. Nous en fîmes tirer 150 mille et nous nous mîmes en devoir de les répandre par nos compagnons, nos amis, nos groupes.

Des équipes de jeunes gens et de jeunes filles se formèrent. Des fidèles vinrent de Province les rejoindre ainsi que des jeunes du Relais et des passants rencontrés dans la rue. Les gens en place reçurent la feuille par la poste. On distribua sur les boulevards, dans les métros, dans les bistros, à la sortie des usines, au porche des églises. Il y eut des accrochages, des bousculades. La police ramassait nos garçons au quatre coins de la ville, qui, sitôt relâchés, recommençaient.

Nombre de Chrétiens furent touchés par notre message, s'unirent à nous, nous saluèrent et nous soutinrent. Je dis Chrétiens, car Catholiques et Protestants nous furent proches dans la même mesure, et dans la prière comme dans l'action. La voilà l'unité des Eglises, sans artifices et sans arrière-pensée, sans controverse et sans compromis, sans précautions et sans efforts ; n'aurions-nous obtenu que ce résultat (si conforme à la vocation de l'Arche) il valait déjà la peine. Cela commença par les quatre Vicaires et le bon Curé de notre paroisse (le successeur de Monsieur Vincent) qui nous rendaient visite et nous conduisaient des amis plusieurs fois par jour, qui demandèrent à leurs paroissiens de s'unir à nous dans le jeûne, au moins le Vendredi-saint. Il en fut de même à Saint-Sulpice et en diverses églises de Paris, de Lyon et de Dijon. Le *Bulletin Paroissial de la Boucle de la Seine* porta audacieusement notre appel et *Cité Nouvelle* aussi, feuille protestante, le publia. Le Pasteur Trocmé vint jeûner un jour avec nous. Les Pères Journet et Régamey nous rendirent

plusieurs visites. Louis Massignon vint plusieurs fois prier dans nos chambres et l'Abbé Pierre vint nous embrasser aux derniers jours.

Tous les matins arrivaient des liasses de lettres d'amis, d'hommes célèbres, et surtout d'inconnus : soldats que notre appel avait touchés au cœur car ils avaient vu de leurs yeux les atrocités que nous dénoncions (un libéré affirmait n'avoir rien vu de tel pendant ses mois de campagne, mais, contrairement à ce qu'affirme le Gouvernement, c'était là « le cas isolé » et la rare exception), enfants des écoles qui promettaient de se priver de chocolat pendant tout le carême... et aussi quelques lettres d'injures, au moins trois par courrier (comment se fait-il que ceux qui nous insultent ont tous les mêmes arguments, le même style et la même écriture ?)

Quant aux Chefs Algériens, nous sûmes par un prêtre qui avait rapport avec certains d'entre eux, que notre appel avait été reçu et entendu. Ils en avaient tout de suite saisi le caractère sacré. Outre que la vie des Compagnons de l'Arche en dehors des affaires, des intrigues et des ambitions, ajoutait « à leur geste le poids de la vérité ». Il est assez remarquable d'ailleurs qu'aujourd'hui les Musulmans n'ont espoir et confiance qu'en les Chrétiens. Cela grâce aux courageuses interventions de l'Archevêque d'Alger, à la ferme modération de prêtres aujourd'hui écroués, des petits frères de Foucauld et des moines blancs restés dans la montagne et dans les douars tandis que la guerre fait rage à l'entour, aussi du présent mouvement d'opinion dans la Métropole qui est au premier chef une prise de conscience chrétienne¹. Nous n'eûmes cependant aucune

1. Les Communistes qui ont pris fait et cause pour eux les rebutent par leurs théories matérialistes et leur refus des traditions ; outre que les patriotes comprennent mal qu'on prenne les armes contre son propre pays, même pour combattre à leurs côtés.

réponse directe ; et aucun Algérien ne vint jeûner avec nous pour expier les crimes des siens, comme nous l'aurions désiré.

Les nuits se passent bien, de sommeil léger ou de sereine insomnie. Je songe à MM. Guy Mollet, Bourguès-Maunoury et Lacoste, et à nous trois, ici sur notre planche. Ah, les pauvres ! Ah, que nous sommes mieux à notre place qu'à la leur !

Je regarde le matin les cinq belles tulipes que nous a portées notre voisine. Coupées de leur tige comme nous et vivant d'eau claire et d'amour depuis plus de deux semaines. L'aube descend de la lucarne pour rejaillir dans leur fraîche flamme et ma prière et ma méditation c'est de perdre mon regard dans leur couleur de vie. La leçon qu'elles m'enseignent c'est que la vie est bonne en soi et non heureuse en raison des plaisirs, qu'elle est pure joie au-delà du plaisir et de la peine ; joie parfaite parce que don de Dieu, don que Dieu fait de soi-même puisque Dieu dit : Je suis la Vie. Les objets du désir, il faut les traverser, il faut regarder au travers sans y arrêter le regard, sans y déposer le cœur, sans y attacher et disperser des morceaux de soi-même. Il faut faire de la source du désir le seul objet du désir et ainsi fermer le cercle, car la source du désir c'est la vie que nous avons en nous-mêmes. Le plaisir qu'on croit puiser aux objets est un voile qui nous cache la vie, il faut l'écarter pour découvrir que la vie est toute joie. De même la douleur est un voile qui nous cache la mort et il faut l'écarter pour découvrir que la mort est délivrance et paix. C'est le jeûne qui m'enseigne cette certitude et me la fait toucher. Ce n'est pas parce qu'elle est douloureuse que nous craignons la mort, mais c'est parce que nous la craignons qu'elle devient douloureuse. Nous la craignons parce que nous nous accrochons à notre enveloppe que nous appelons nous et qui est notre limite, que nous prenons pour soutien et qui est le poids qui nous entraîne,

parce que nous croyons seule vie le peu de vie que notre enveloppe contient et la défendons désespérément contre la mort que nous voyons comme un noir néant alors que c'est l'embrassement de l'infini qui vient nous prendre, la marée de la vie éternelle. Le jeûneur voit d'heure en heure la mort monter, sans crainte, sans regret, sans tragique emphase, sans funèbre pensée, sans fantômes. Il s'étonne de ne pas trouver cette souffrance au devant de laquelle il allait à cœur découvert.

Le dernier jour arrive ce télégramme des Indes :

Dieu bénisse votre Satyagraha. J'espère y aider en fondant mon cœur avec amour.

VINÔBA.

2. Contre la Bombe

L'ATTAQUE DE MARCOULE

Avril 1958

Le premier Camp ouvert à Sénos par les Compagnons de l'Arche pour l'étude de la non-violence réussit heureusement puisqu'il finit par une campagne, et une campagne vaut mieux qu'un camp.

Comme on sait, il n'était pas réservé aux seuls Amis de l'Arche ; toutes sortes d'associations y étaient invitées et y vinrent : deux prêtres, un dominicain, le Père Journet, le Pasteur Trocmé du Mouvement International de la Réconciliation, Robert Barrat, Alfred Nahon, des membres du Service Civil International, de la Fraternité Séculière de Foucauld, Camille Drevet des Amis de Gandhi, la tolstoïenne Olga Birioukoff, des Objecteurs de Conscience, des Quakers, des volontaires d'Emmaüs... Il y eut de belles causeries et d'émouvants témoignages. Mais le discours le plus applaudi fut sans doute le plus bref, celui de Shantidas qui proposait de mettre fin aux discours et de conclure par une incursion à la voisine usine de Marcoule où, malgré les démentis officiels, chacun sait qu'on prépare la première bombe atomique française.

Chacun sait aussi que si la France a sa bombe, dix autres nations auront bientôt la leur.

L'explication dont on nous berne, c'est qu'on fait la bombe pour ne pas en user, car ce serait trop terrible et trop fou, mais chacun sait qu'à la dernière guerre on en a déjà usé, et que rien n'est trop terrible ni trop fou pour ceux qui font la guerre.

La bombe, dit-on, doit faire peur à l'ennemi qui n'en demandera pas davantage. Mais l'ennemi n'en aura peur que s'il pense qu'on en usera. On ne peut à la fois lui faire peur et nous rassurer. La peur ne peut qu'inciter l'ennemi à fabriquer sa bombe et à nous l'envoyer le premier. Chacun sait que c'est la peur (bien plus que la haine ou toute autre raison) qui fait éclater les guerres.

Mais il n'est pas du tout besoin que la guerre éclate pour que la bombe soit effroyable. Einstein, Schweitzer, Oppenheimer, Joliot-Curie et quelques centaines d'autres savants ont prouvé et proclamé que les essais suffisent pour obscurcir le soleil, effriter la terre, atteindre hommes et animaux dans leurs organes et leur semence, frapper les uns d'impuissance et de stérilité, condamner d'autres à engendrer des monstres, blanchir le sang, attaquer les chairs d'une lèpre sournoise. Air, eau, aliments, mer, pluie et vents, tout peut se faire porteur de mort pour tous les hommes.

Mais les gens continuent, pour un petit salaire, à fabriquer tranquillement leur mort.

Je leur crie parfois : « Est-il possible que vous ayez si peu d'imagination ? Et faut-il vraiment qu'on vous tue pour que vous commenciez à comprendre ce que vous faites ? »

En Amérique, nos amis du Catholic Worker n'ont cessé, depuis le crime de Hiroshima, de multiplier les jeûnes, protestations publiques et publications, leur dernière entreprise étant de se faire jeter en prison pour avoir tenté de franchir les barrages du service d'ordre pendant les expériences au Nevada.

D'autres résistants à la guerre refusèrent de se mettre à l'abri pendant les exercices obligatoires de défense aérienne.

Quatre Américains (des Noirs semble-t-il) vont se rendre en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, aborder les Gouvernements et alarmer le public.

L'écrivain William Bross Lloyd, le Dr Linus Pauling, prix Nobel de Chimie, le socialiste Norman Thomas et d'autres citoyens américains ont introduit le 4 avril une plainte en justice contre M. Neil H. McElroy, ministre de la Défense, M. Lewis L. Strauss, président de la Commission de l'énergie atomique et plusieurs membres de cette formation.

Cette plainte tend à ce que la justice enjoigne aux accusés d'interrompre toute participation à des expériences d'armement atomique jusqu'à ce qu'ils aient démontré, au cours de leur procès, que ces expériences ne sont pas contraires aux garanties constitutionnelles et aux lois américaines.

En Suisse, depuis plusieurs années, Alfred Nahon lance ses cris d'alarme appuyés de jeûnes durant jusqu'à dix-neuf jours, et cherche à instituer des chaînes de jeûnes : jeûnes de courte durée pour chacun, mais où l'on se relaye continuellement.

Mais le Satyagraha le plus héroïque et le plus émouvant a été offert par le quaker Albert Smith-Bigelow et par ses trois compagnons, tous hommes d'âge mûr et pères de famille. Ils ont gréé un bateau « Golden Rule » (Règle d'Or) et quittant Honolulu le jeudi 24 avril, malgré les avertissements des autorités, mettent le cap sur la zone interdite où doit être lancé un engin cinquante fois plus destructeur que celui de Hiroshima, et « presque propre » comme, la bouche en cœur, nous l'annoncent les experts. Le capitaine du « Golden Rule » au commandant du port qui lui dit : « Vous allez à une mort certaine », répond : « Nous voulons dire à tous les hommes : Soyez honnêtes avec vous-mêmes. »

En Angleterre, l'accident radio-actif qui a gâté le lait de toute une région, et qu'on n'a pas pu cacher, a suscité quelques réveils du bon sens populaire, et tel évêque a eu beau déclarer que la fabrication de la bombe était conforme à l'Évangile, tel chef d'État qu'elle était conforme à la prudence et nécessaire au bien de tous, ils n'ont pas persuadé tout le monde.

Les fêtes pascales furent marquées par une « marche » qui fit du bruit. Quatre mille personnes se rendirent à pied par les routes devant les grilles d'Aldermaston où l'on prépare la bombe H. Saluées par la population, harcelées par la propagande adverse qui hurlait des slogans par camionnette-réclame et par avion. Une campagne de presse tentait en vain de jeter le ridicule sur cette démonstration, remarquable au contraire par son allure digne et même religieuse. Elle avait d'ailleurs été préparée et animée par le philosophe octogénaire Bertrand Russell, le commandant King-Hall, le chanoine Collins et d'autres personnages célèbres pour leur passé scientifique, politique ou même militaire.

On n'a pas oublié, l'année dernière, l'éclat des dix-huit savants démissionnaires de l'Allemagne Occidentale.

Notre expédition s'improvisa. Le projet à peine énoncé fut adopté sans discussion, et, dès le lendemain, exécuté.

Sur les cent vingt personnes qui assistaient au « Camp d'Information », quatre-vingt-deux s'engagèrent dans l'aventure sans réserves, appliquant spontanément la discipline non-violente.

Nous pensâmes laisser à la maison notre compagne Denise qui était enceinte de huit mois. Elle retenait ses pleurs, mais au moment du départ Nicodème, son mari, vint les lèvres tremblantes dire à Shantidas que si on écartait du témoignage les Compagnons sous prétexte qu'il leur naît des enfants, tant eût valu les empêcher

de se marier. Il eut gain de cause. La Souricette, qui a douze ans, fut aussi de la partie, et se comporta fort bravement à son heure.

Le vendredi 11 avril, vers quatre heures de l'après-midi, par une journée de mistral claire et glacée, notre petite troupe pénétrait sur le terrain interdit.

Entourée d'une ceinture de grillages comme les camps de concentration, la monstrueuse usine aux bâtiments peints se présente avec une allure pimpante et balnéaire au milieu d'un cirque de riantes collines, pays condamné.

Les ordres étaient les suivants :

S'approcher de l'édicule vitré du corps de garde comme un groupe de curieux qui s'égare.

Puis, tandis que les trois parlementaires s'expliquent avec les gardes et les occupent autant que faire se peut, brusquement se plier en deux et passer sous la barrière semblable à celle des passages à niveau.

Dès lors s'élançer sur la route aussi vite que les jambes le permettent, sans courir cependant, sans tourner la tête ni à droite ni à gauche, sans répondre à personne, sans cri ni mot.

Entourer les chefs en rangs serrés, s'interposer entre eux et le service d'ordre afin de leur laisser la voie libre.

Si l'on est frappé, ne pas se défendre ; si un autre l'est ou tombe, ne pas s'arrêter pour le soutenir ; si on est pris, ne pas se débattre, mais dès que le garde essaie de vous entraîner, s'asseoir par terre et ne plus bouger. Si toutefois il vous lâche pour en saisir un autre, se relever et regagner le rang.

Si les gardes braquent leurs armes et menacent de tirer, s'immobiliser debout et attendre les ordres des chefs.

Se tenir détendu et recueilli, attentif et disponible.

Notre plus grande arme fut la surprise qui eut pour

effet de pétrifier les gardes. Quand ils commencèrent à s'agiter, nous avons pris de l'avance...

Nous franchîmes donc sans encombre et comme en volant les deux cents mètres qui nous séparaient des bâtiments administratifs que nous entendions envahir, mais trouvant les portes fermées, nous nous regroupâmes devant les façades vitrées.

Là, d'autres gardes nous cernèrent, au nombre d'une vingtaine, le revolver à la ceinture.

A l'ingénieur qui avait été dépêché à parlement, nous déclarâmes que nous étions là pour protester et que nous n'en partirions que par la force.

Nous demandâmes à voir le Directeur et remîmes une lettre à son adresse. Le Directeur étant absent, nous demandâmes à voir le Sous-Directeur. Mais le Sous-Directeur, un militaire, refusa de nous recevoir dans ces conditions. Bientôt après cependant il descendit lui-même nous voir. Et les questions et les réponses se croisaient.

Le ton en était haut d'abord : « Je n'admets pas que... J'estime, Monsieur, que... Je ne comprends pas que... »

— Non-violents, dites-vous, mais en attendant vous violez la propriété privée, et vous commencez par vous mettre dans votre tort...

— Privée ? Voire. Dans sa propriété privée chacun fait ce qui ne regarde que lui, mais ce qu'on fait à Marcoule regarde la France entière et tout le monde.

— Mais si j'envahissais votre cuisine et refusais d'en sortir, que feriez-vous ? demanda le plus indigné.

— Nous vous donnerions la soupe.

Et le plus indigné se dérida.

Un autre entra en scène avec un renfort de colère fraîche.

— Est-ce que vous vous rendez compte que vous êtes en pleine illégalité, et que nous sommes en droit de vous jeter dehors *manu militari* ?

— Oui.

— Et alors ?

— Alors, faites-le.

D'autres vinrent nous raisonner, nous démontrant la parfaite inutilité de tout cela.

Le temps passait, le froid se faisait pénétrant. Nous nous assîmes par terre et nous nous tassâmes les uns près des autres.

— Vous voulez rester ici toute la nuit ? Vous voulez y rester trois jours ? A votre aise, moi je n'y vois pas d'inconvénients ! Ah, vous voulez nous avoir par l'usure ? Mais vous serez usés les premiers. Vous êtes battus d'avance, sans qu'on ait à vous toucher.

Il est bien dommage que ce ne fût qu'une menace en l'air. On ne pouvait mieux offrir les conditions d'un Satyagraha.

Le soir tombait, le froid nous gagnait ; nous nous mîmes à chanter l'*Alle Psallite* en tapant des mains. Puis on se tut.

— Enfin, s'écria le chef des gardes, que voulez-vous qu'on vous fasse ? » Le Pasteur Trocmé prit la parole :

— Vous avez un fils ?

— Oui.

— De quel âge ?

— Cinq ans.

— Faites-nous ce que vous lui feriez.

Et l'autre, avec son bon sens et son bon accent du terroir :

— Eh dites, vous me voyez vous donnant la fessée ? Je me rendrais ridicule et vous aussi.

L'un de nous, passant à l'attaque, posa à son tour une question :

— Faire la bombe, n'est-ce pas un cas de conscience ?...

Les ingénieurs se réfugièrent derrière les arguments habituels, mais un bonhomme de lampiste murmura entre ses dents :

— Un cas de conscience, hé, je comprends que c'en est un !

— Vous croyez que nous la voulons plus que vous, la bombe ? s'écria un employé.

— Alors faites comme nous, refusez de la faire.

Un surveillant, troublé, s'approcha des nôtres :

— Ecoutez, d'homme à homme, expliquez-moi, je cherche à comprendre...

Je crois que si l'on nous avait laissés là trois jours, nous n'aurions pas perdu notre temps.

Mais voici qu'entraient en fonction trois brigades de la Police d'Etat venues de Nîmes, dont le chef vint nous sommer de déguerpir, et, sur notre refus, nous promit que « ça allait chauffer ».

Mais la promesse fut lente à venir à terme, et, l'échauffement difficile ne dura pas jusqu'au terme de l'opération.

Les premiers argousins qui mirent la main sur un Compagnon pour le traîner par les épaules ou par les pieds, s'entourèrent d'un brouillard de paroles grossières pour se donner du cœur. Les premiers traînés reçurent des gifles et des coups de pied, se firent prendre par les cheveux et par la barbe. Il y eut une épaule démise et une soutane déchirée, mais à mesure que la besogne avançait, la rudesse de l'adversaire commençait à fondre.

Quand vint mon tour, je constatai avec plus de précision ce qui m'était apparu dès l'entrée dans le jeu : J'étais un acteur qui joue un rôle tout écrit, j'étais un spectateur qui s'amuse de la comédie qu'on lui donne et attend la suite avec curiosité, et j'étais celui qui se tient à l'écart, en prière, pendant le combat et répète : « Que Tes serviteurs Te servent et que Ta volonté soit faite. »

On nous a dit : « A quoi tout cela servira-t-il ? »

C'est vrai : cela ne sert à rien, si nous restons seuls.

Voilà pourquoi maintenant les Compagnons vont de porte en porte essayant d'alarmer le voisinage et appelant les gens à la résistance.

Il ne faut pas le dire pour ne pas décourager ceux qui voudront nous suivre, mais c'est vrai : cela ne sert à rien.

Du moins cela ne peut servir à empêcher la bombe. La bombe éclatera parce que nous l'avons trop méritée.

Elle éclatera parce qu'on récolte ce qu'on a semé. Elle éclatera, et rien ne peut l'empêcher parce que le mal est déjà fait.

Le pire mal est celui de l'avoir inventée. La suprême subversion, le blasphème infernal, c'est d'avoir désintégré l'atome.

A l'Acte créateur de Dieu, l'homme ne pouvait trouver de contraire plus exact.

Le contraire de toute sagesse, le contraire de toute bonté, le contraire de toute vie spirituelle ou naturelle. « Dieu dit : Puisque tu as fait cela, certainement tu mourras. » (Gen. II). Dieu ne condamne pas avec colère, il constate avec tristesse que le voleur du fruit de la Connaissance s'est condamné à mort.

Pour échapper à son destin, ce n'est pas à la bombe seule qu'il doit renoncer, mais à tout le système dont la bombe est le produit nécessaire parce qu'elle en est l'expression la plus parfaite.

Mais qui se rend à cette évidence ?

Celui-là prépare l'Arche tandis que tous les autres concourent à fabriquer la bombe.

Vous croyez que nous la voulons la bombe ? disent ceux qui la fabriquent.

Il ne suffit pas de ne pas la vouloir, il faut vouloir ne pas la faire.

Il faut vouloir ne pas la laisser faire.

Il faut vouloir ne pas profiter de toutes les choses qui font que la bombe est.

Il faut savoir que si nous ne renonçons pas à ces choses, elles nous seront enlevées tout de même, car c'est notre acharnement à les garder qui les détruira.

Mais la bombe doit éclater parce que personne ne veut savoir.

On a donc bien fait de nous dire : « A quoi cela servira-t-il ? »

Cela ne servira à rien, même si nous ne restons pas seuls.

Alors pourquoi ?

L'ecclésiaste dit : « Ce que ton bras trouve à faire, fais-le avec force : c'est là ta part. »

LE JEUNE DE MARCOULE ET DE GENEVE OU LES QUINZE JOURS

L'eau a passé sous les ponts depuis les événements du début de l'été 1958, ce n'est pas sans effort que nous y revenons. Mais nous en devons le récit à nos amis, dont plusieurs n'ont eu de notre action que des échos incomplets par la presse.

Peut-être aussi est-il bon de considérer un acte tout à fait détaché de nous comme un objet.

On se souvient que depuis notre intrusion à l'usine de Marcoule, après le Camp de Pâques, nous préparions une marche populaire et nous efforcions d'éveiller la région à la conscience de l'immédiat danger du centre nucléaire déjà capable de nous empoisonner le vent et la pluie dès à présent, sans attendre la bombe ni les essais de la bombe.

J'aimerais à ce sujet ouvrir une parenthèse et répondre à deux objections qui nous ont été faites plusieurs fois.

On nous dit : Pourquoi manifestez-vous contre la bombe atomique plutôt que contre n'importe quelle autre espèce de bombe ? Toute arme, jusqu'à la massue de Caïn, mérite la même réprobation.

Un tel argument n'a aucune valeur contre un non-violent. Que nous manifestations contre la bombe ne signifie pas que nous approuvions les autres armes. Nous n'avons pas le pouvoir de manifester contre tout ce que nous désapprouvons, cela ne veut pas dire que nous approuvions tout ce contre quoi nous ne manifestons pas.

D'autres disent : Pourquoi vous cabrez-vous contre la bombe atomique alors que les emplois pacifiques de la Désintégration sont à peine moins destructifs et dangereux... ?

C'est ce que nous n'avons cessé d'affirmer et de démontrer.

Mais les démonstrations de cet ordre ne peuvent toucher que ceux qui nous lisent, nous écoutent, se trouvent en état de raisonner et ont la volonté de comprendre et non de s'aveugler. Elles sont inaccessibles au grand nombre (et combien de trop intelligents s'agrégent à ce grand nombre et lui servent de porte-voix).

Pourquoi, dans des manifestations publiques qui ont pour but de toucher la conscience d'un grand nombre, concentrons-nous l'attention sur la Bombe ?

Parce que la Bombe c'est la tête du Monstre et qu'il faut viser à la tête.

Cette tête crachant le feu, le venin et la mort, tout le monde voit que c'est la tête d'un monstre. Le reste du corps n'est pas moins monstrueux mais les hommes sont trop légers et trop sots pour s'en apercevoir. Ils admirent les écailles de la queue parce qu'elles brillent, et les articulations parce qu'elles sont très fortes...

Il faut pour une action publique non-violente, un motif simple et qui tombe sous le sens.

La Bombe en est un.

La Bombe n'est pas un phénomène isolé. Elle a ses racines, ses ramifications, ses implications qui finissent par envelopper notre civilisation tout entière dont c'est un des fruits les plus caractéristiques et des plus accomplis, par conséquent inévitables. Il n'est pas nécessaire que tous ceux que nous incitons à résister à la fabrication de la Bombe saisissent tous les détails de ce réseau de causes.

Pendant tout l'avril, le mai, le juin, les Compagnons et les Compagnes allèrent donc chaque soir par petites équipes visiter les paysans, les commerçants, les prêtres, les maires ainsi que les ouvriers et ingénieurs de Marcoule. Tandis que Shantidas allait parler dans les maires des environs jusqu'à Orange, Carpentras et Avignon.

Dans le département du Gard, le Préfet, sous la forte pression des Directeurs de l'usine, interdit toute réunion et manifestation de l'Arche.

Notre projet était de conduire le 29 juin une marche populaire qui serait partie de Pont-Saint-Esprit (limite du département) et se serait portée jusqu'aux grilles de Marcoule.

Les interdictions préfectorales ne furent pas ce qui nous fit renoncer à la Marche, car nous ne sommes pas si courts d'invention que nous ne puissions trouver quelque façon de tourner l'interdit, ni si timides pour ne pas le braver, quitte à nous faire enfermer ou battre, si cela eût convenu.

Mais les événements d'Alger et l'arrivée au pouvoir du Général de Gaulle avaient détourné les esprits. Nous sentîmes que nous ne pouvions réunir assez de monde pour une poussée de quelque envergure.

Nous nous contentâmes donc de réunir à Sénos ceux

des voisins qui nous montraient du dévouement, et de consacrer la journée à une étude de la non-violence en style plus populaire que de coutume.

Pendant ce temps deux cents policiers et leurs cars patrouillaient sur toutes les routes de Pont-Saint-Esprit à Marcoule, faisant à notre place la manifestation interdite.

Restait le côté de l'action qui ne dépendait que de nous : le jeûne.

Nous publiâmes la feuille suivante :

Nous sommes DIX-HUIT à prendre publiquement le jeûne complet pour 15 jours à partir du 30 juin, les uns campés aux abords

du PALAIS DES NATIONS A GENEVE

les autres aux abords de

L'USINE ATOMIQUE DE MARCOULE

EN FRANCE.

Au Palais des Nations, on attend une conférence d'experts pour étudier les moyens de contrôle des explosions nucléaires en vue d'une entente sur la suspension des essais.

Pendant ce temps à l'Usine de Marcoule, on précipite les préparatifs de la première bombe française au plutonium, qu'on se promet d'essayer au Sahara bientôt.

Que pouvons-nous faire de moins que d'offrir ces 15 journées de souffrance et d'attente afin d'inviter chacun à réfléchir sur cette affaire de vie et de mort pour tout le monde ? Nous sommes sans pouvoir et sans autorité, néanmoins exigeants au nom de la vie, voilà pourquoi nous nous trouvons obligés de jeûner.

Notre jeûne est l'attente et la souffrance de tout le monde devant ces bâtiments où ici l'on discute de la vie et de la mort de tous, où là on prémédite et prépare la mort de tout le monde.

La prochaine conflagration nucléaire : des centaines

de millions de victimes dont les uns seront anéantis en un instant, d'autres se verront consumés à petit feu pendant des dizaines d'années ; quant à savoir quels seront les peuples les plus atteints, « cela, disent les experts, dépendra de la direction des vents ».

Quant aux essais, ils ne constituent pas un « danger », ils sont une calamité par eux-mêmes. Ils soulèvent des tonnes de poussières mortelles qui mettront des années à redescendre et retomberont sur les générations prochaines.

Les essais atomiques c'est la guerre que nous faisons à nos enfants nés et à naître.

Voilà la vérité toute simple et qui ne prête à aucune discussion.

Devant cette vérité, il est indifférent d'avoir raison ou tort, d'être fort ou faible, vainqueur ou vaincu.

La seule chose qui importe c'est d'ouvrir les yeux sur cette évidence :

Que devant nous, à deux pas, se trouve l'Abîme.

Et dès le dimanche soir, l'équipe destinée à Genève et qui avait Shantidas à sa tête partit.

L'autre équipe, qui avait pour capitaine Pierre le Chamois, s'apprêta le lendemain matin à prendre position sur le terrain.

Arrivée au Pont de Codolet elle envoya une estafette qui revint avec de mauvaises nouvelles : la route était barrée par des cars de police, les hommes qui pendant la nuit étaient allés mettre le camp et enclore le terrain privé, prêté en due forme, avaient été enlevés un à un (ils s'étaient fait traîner selon la manière qui nous est maintenant coutumière) par les gendarmes qui avaient arraché les tentes et brisé les clôtures, ce qui était, soit dit en passant, tout à fait illégal.

Les jeûneurs, déconcertés, reprirent le chemin de Sénos afin d'aviser. Il fut décidé qu'ils iraient à leur

tour occuper le terrain avec l'intention délibérée de se faire arrêter aussi.

Vers midi, l'équipe de nuit revint, qui avait été relâchée par les gendarmes.

Les jeûneurs partirent, relevèrent les clôtures, placèrent à l'entrée un écriteau : Propriété Privée. Puis ils s'assirent, attendant les événements. Vers six heures du soir la Police vint en force, brisa les nouvelles clôtures et emmena les hommes, tandis que les cars de Marcoule passaient sur la route, pleins d'ouvriers qui se mirent aux vitres pour saluer les manifestants qu'ils reconnurent.

Pendant ce temps, les Compagnons restés libres aménageaient un camp à Lamotte, de l'autre côté du Rhône, sur le territoire de notre département où la police du Gard ne pouvait les inquiéter. Il y avait là un grand pré, une petite église ancienne, un bureau de poste et un calvaire, bref tout ce qu'il leur fallait. Ils s'y établirent aussitôt relâchés et y passèrent leurs quinze journées.

Le Curé de Lapalud vint leur dire les offices et les voûtes de l'église résonnèrent de ces mêmes chants qui les avaient emplies lorsqu'elles étaient neuves. La voix des chanteurs faiblissait à mesure qu'avançaient les jours.

Chaque matin et chaque soir à six heures, les jeûneurs se mettaient en rang sur le talus en face de la route, tandis que défilaient les fourgons qui mènent les ouvriers à l'usine. Les chauffeurs cornaient et les ouvriers faisaient, en passant, des signes d'amitié.

A Genève, l'accueil fut très chaleureux. Un Pasteur mit à notre disposition un coin de son parc avec une ouverture sur la route, non loin du Palais. Les journalistes et cinéastes de tous pays vinrent photographier et interroger les campeurs tandis que les Amis du Groupe les entouraient de sollicitude.

Les journalistes posaient d'abord les questions qui intéressaient leur journal et ils faisaient leur papier. Et puis, assis sur l'herbe, ils commençaient à poser des questions pour eux, en hommes. L'un d'eux, par conscience professionnelle et sans doute aussi pour sa propre édification, demanda à jeûner avec nous une journée. D'autres revenaient le lendemain avec leur femme et parfois leur enfant. Puis les voisins de rue et les passants et tous ceux que la presse avait mis en curiosité dans la ville prirent l'habitude de nous rendre visite.

Le soir nous allumions un grand feu pour la prière ouverte et le cercle s'élargit tous les jours jusqu'au dernier.

Le premier dimanche nous convoquâmes par voie de presse et de radio les fidèles des diverses confessions (Genève est à cet égard un carrefour, et presque toutes celles du monde furent représentées) à quelques causeries sur l'unité religieuse et sur les moyens de s'en approcher. Les derniers jours furent marqués par un rassemblement des groupes de l'Arche proches de la frontière, jusqu'à Lyon et Grenoble.

A mesure que le temps passait notre campement augmentait. Quelques amis vinrent jeûner les huit derniers jours, d'autres les trois derniers, et de nouveaux amis se découvraient.

Grande pelouse, beaux arbres rafraîchis par les averse d'été, nous étions au paradis.

A part des malaises qui forcèrent l'un ou l'autre à s'allonger, tous supportèrent bien l'épreuve et en sortirent même fortifiés, sauf Chanterelle qui était de l'équipe de Marcoule et qui, clouée au sol dès le sixième jour, souffrit outre mesure.

Les résultats. Chacun sait que les détenteurs de la Bombe ont décidé d'un commun accord de suspendre les essais pour un an¹. Nous ne prétendons pas que ce

1. Du moins ce fut dit, non fait. Mais c'est déjà bon signe.

soit l'effet de notre jeûne, mais il est certain que la pression de l'opinion publique de part et d'autre du rideau de fer n'y est pas pour rien. L'opinion publique française s'est montrée à cet égard particulièrement molle et inconsistante, tant que les Allemands (oui les Allemands !) se demandent « si la France est tout à fait endormie et inconsciente ».

Quelles qu'en aient été les conséquences pratiques et même s'il est prouvé qu'elles sont nulles, notre geste s'est avéré, ne fût-ce que pour l'honneur du pays, nécessaire.

LE PROBLEME DE LA BOMBE OU DESINTEGRATION LOGIQUE

La Physique enseigne que la désintégration nucléaire est un travail de réactions en chaîne.

Le problème atomique, de même, provoque des réactions en chaîne dans l'intégrité de la raison et de la volonté humaines et produit chez les nations une maladie mentale qui s'attaque au noyau même des facultés propres à le résoudre.

Chaque pièce de la bombe est une merveille de logique, de savoir, de sagacité, de prévoyance, d'invention, d'adresse constructive : le tout aboutit à une explosion insensée et désastreuse.

De même, chacun des mobiles qui ont amené à sa construction se montre irrésistible, chacun des arguments qui défendent sa nécessité, irréfutable ; l'absurdité n'éclate que dans la conclusion.

Il est vain de crier que l'accumulation de ces engins est un danger mortel et un crime stupide, si l'on ne reconnaît pas l'enchaînement impeccable de réactions normales, de raisons traditionnelles, de soucis de prudence, qui poussent les hommes à cette extrémité.

C'est un traquenard logique, c'est un tour du Diable. Les plus « malins » courent s'y faire prendre.

Il est sans doute imprudent de ne pouvoir opposer aux puissances voisines qu'un armement inférieur. C'est même probablement plus imprudent que de n'être pas armé du tout.

Quoi de plus raisonnable que d'essayer de rattraper le retard, si par malheur on s'est laissé devancer ?

Mais ceux que nous aurons rattrapés ne voudront pas perdre leur avance, ceux que nous avons devancés voudront nous rattraper, quoi de plus raisonnable ?

Quoi de plus raisonnable que de se dire : si je possède l'arme absolue, le voisin frappé de terreur réfléchira et je serai à l'abri de son attaque ou débarrassé de sa résistance ?

Il réfléchira, certes, mais à quoi, sinon aux moyens de se la procurer aussi pour les mêmes raisons.

Oui, mais quoi de plus raisonnable que de se pourvoir de part et d'autre d'« armes de dissuasion », comme disent dans leur langage excessivement suave nos stratèges et nos politiques ? Ils parlent aussi d'équilibre de la terreur et fondent là-dessus notre sécurité.

Ainsi donc nos économes si précis et stricts à la dépense, nos financiers si attentifs au gain, nos techniciens si férus de rendement, nos hommes d'état toujours tremblants de trouver le budget en déficit, ne mettent dans cette entreprise tant de millions et de milliards qu'à seule fin de la rendre inutile ? Quoi de plus raisonnable, n'est-ce pas ?

C'est l'« équilibre de la terreur » qui nous fournit la dernière chance de la paix, n'est-ce pas ? Mais parler

d'équilibre de la terreur, c'est comme évoquer la rondeur du carré ou la blancheur du noir.

Il est écrit que « la crainte est le commencement de la sagesse », c'est vrai, oui, la crainte de se tromper par exemple, ou la crainte d'offenser le prochain, la crainte de Dieu, oui. Mais la terreur est la racine des plus obscures folies.

Vu qu'à cette arme sans défense, il n'est d'autre parade que d'opposer la peur de sa pareille, chacun pense se protéger en se faisant menaçant, et plus il menace, plus il est menacé. C'est un cercle vicieux, un tourbillon aspirant qui ne laisse d'autre issue que la mort.

Chaque puissance qui entre dans le tourbillon entraîne une chaîne d'autres à y entrer, à commencer par celle qu'il lui répugne le plus de voir faire irruption dans son orbite : sa pire ennemie. Et plus augmente le nombre des nations nanties du privilège de faire éclater la terre, plus se multiplient les risques.

Que sur une fausse nouvelle, sur un malentendu, la panique s'empare du peuple voisin ou d'un chef d'état un peu nerveux, qu'il s'imagine fortement qu'avant minuit nous allons l'attaquer par surprise, ne tentera-t-il pas de nous frapper le premier, et de nous anéantir d'un coup ?

Mais si les belligérants résistent à la tentation du premier moment, résisteront-ils à celle du dernier ? Est-il impossible que celui des deux qui se voit perdu jette dans un accès de rage désespérée son suprême atout ? Peut-on douter un moment que Hitler, à l'heure où dans son souterrain il se tirait à la tempe et se livrait aux flammes, se fût privé de la sombre joie d'entraîner le monde entier dans sa chute ?

Naguère un ministre britannique de la Défense Nationale déclarait sans ambages qu'à une attaque nucléaire il n'y a pas de défense possible. La seule assurance qu'il pouvait donner à la nation, c'était qu'un dispositif

automatique rendrait aussitôt à l'adversaire mesure pour mesure. Il concluait cet historique discours en remerciant la population de prendre si bien la chose.

Il y avait de quoi ! car si je devais mourir pulvérisé, je ne sais si cette vengeance posthume sur des millions d'innocents me consolera.

Encore une fois, direz-vous, il ne s'agit pas de vengeance, mais de protection : l'ennemi, sachant qu'il ne peut échapper à la riposte même s'il nous anéantissait, se gardera de nous attaquer et les innocents seront à l'abri de part et d'autre.

Je n'en suis pas si sûr. Si la riposte dépend d'un mécanisme délicat et de déclenchement immédiat et facile, cet appareil doit être sans cesse sous la surveillance de quelques techniciens. Admettons que notre ennemi ait soudoyé l'un d'eux pour couper les fils de transmission, le voilà sûr (à tort ou à raison) que la riposte ne viendra pas et toute la malice et l'astuce de notre formidable équipement seront vaines et dérisoires.

Il se peut aussi que le déclenchement se fasse sans malice, sans astuce et sans trahison, par simple incident technique. Il se peut encore qu'un léger dérèglement de la mécanique nous fasse taper sur un voisin paisible, sur notre allié ou sur nous-mêmes.

Gribouille est cet idiot de village qui, pour se protéger de la pluie, se mettait dans la mare aux canards. Gribouille était un précurseur. C'est le maître à penser de nos stratèges, de nos politiques, de nos vaillants défenseurs, de nos dirigeants avancés.

Mais quoi qu'on puisse attendre et craindre de la terreur le jour où elle tombera sur les peuples, et des folles gesticulations qu'elle provoquera, rien n'est plus alarmant aujourd'hui que le manque total de peur, l'indifférence et l'insensibilité générales.

« De même, aux jours de Noé, dit Jésus, les gens

trafiquaient, se mariaient et se donnaient des fêtes, et le filet des grandes eaux vint sur eux qui les emporta tous. »

« Prophète, ne prophétise pas, crient-ils comme à Isaïe, voyant, ne vois pas : dis-nous plutôt des choses agréables ! »

On regarde en bâillant les images de Hiroshima, car le Japon est si loin ! Les suppliants appels d'Einstein et de Schweitzer font hausser les épaules : qu'y faire ?

Le mieux à faire, c'est de n'y pas penser, allons nous amuser bien vite !

Entre autres amusements, applaudissons, bouche ouverte et nez en l'air, aux fusées contre le ciel, admirons la sagesse de ceux qui rêvent d'habiter la lune après avoir rendu la terre inhabitable. Espérons de la science et de la technique qu'elles nous fabriqueront d'excellents légumes, prévoyant l'heure où elles auront empoisonné tout ce que la terre produit de si grossière et primitive façon.

Écoutons le politique avisé qui nous enseigne que plus on aura de bombes en réserve, plus on aura de paix.

Écoutons avec confiance le savant de service dont la fonction consiste à démontrer que « toutes précautions ont été prises pour préserver les populations » ; et surtout le théologien qui explique que tout cela est orthodoxe, qu'on ne trouve dans saint Thomas aucun argument qui s'oppose à l'armement nucléaire et qu'il serait imprudent d'avancer des objections à la doctrine de la « guerre juste ».

En fait, elle est tellement juste, la guerre, qu'elle l'est doublement : elle l'est des deux côtés !

Et dans le doute, abstiens-toi, soldat, abstiens-toi de penser et tape !

Alors une nation se lèvera contre l'autre... Et ce sera le commencement des douleurs...

Matth. XXIV : 7-8.

Lorsque l'éclatement se fit à Hiroshima, ce fut une éblouissante clarté et tout le centre de la ville fut soufflé en un éclair.

Il se leva de la ville un vent si violent qu'il déshabilla les survivants. Les femmes qui portaient des kimonos se retrouvèrent nues avec les dessins de l'étoffe imprimés sur leur chair décorée de brûlures. Le vent mitrailla les corps de piqûres de feu. Des centaines de milliers furent engloutis en un instant, d'autres mirent des dizaines d'années à se consumer. Pour échapper au sol chauffé comme la plaque d'un four, quelques-uns se jetèrent dans le fleuve, mais l'eau du fleuve bouillait.

Et les hommes sécheront de terreur à cause du bruit de la mer et des flots...

Luc, XXI : 2-5.

Les 500 000 tonnes d'acide nitrique que produit une bombe H, les deux millions de tonnes de poussières qu'elle soulève, interceptent la lumière du soleil. Un millier d'entre elles le cacherait pour toujours et ferait de la terre un astre mort.

Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles... et les vertus des cieux seront ébranlées...

Luc, XXI : 25 et 27.

Et il y aura en ces jours des tribulations telles que depuis le commencement de la création que Dieu fonda, jusqu'à présent, il n'y en eut jamais d'aussi grandes...

Marc, XIII : 19.

« Après tout, disent certains, c'est peut-être la volonté de Dieu que le monde périsse », et ils parlent avec une souriante sérénité qui serait vraiment sublime, si elle venait d'un détachement de toutes choses.

Mais les gens qui prennent avec tant de grandeur d'âme la fin de tout dans le Déluge du Feu, s'épouvantent à l'idée de perdre leur place ou de déplaire à

leur entourage ou de passer pour mauvais citoyen (en protestant contre la bombe, par exemple).

Leur imagination et leur bon sens sont si faibles qu'ils sont incapables même de peur animale. Ils vont où on les pousse, comme le bétail qu'on mène à l'abattoir, avec cette différence qu'ils y vont tout en philosopant, avec cette différence encore que nulle bête ne bâtit l'abattoir, et ne forge le couteau avec lequel elle se fait égorger.

Afin qu'ils aient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre...

Et Dieu endurecît le cœur de Pharaon...

Virgile dit : « Ceux que Jupiter veut perdre, il les rend fous : *Quos vult perdere Jupiter dementat.* »

Jusqu'à ce qu'un étourdi parmi tant de millions d'étourdis fasse tout sauter, par mégarde.

PRESTIGE, HONNEUR ET BOMBE

« Il est vrai, nous dira-t-on, que la première bombe atomique a détruit d'un coup trois cent mille personnes, mais bien plus de trois cent mille furent détruites sans scandale par des bombes non atomiques en plusieurs coups. Le nombre ne fait rien à l'affaire.

» Si l'on renonce à la bombe, il faut aussi renoncer au canon, au fusil, à l'épée. Mais alors il restera toujours assez de cailloux pour assommer le prochain. »

Et les uns nous diront cela pour nous démontrer combien l'entreprise de désarmer les hommes, ou peu

ou prou, est impossible et ridicule, vu que la guerre est inéluctable donc nécessaire, voire même salutaire et glorieuse, les autres parce qu'ils regardent la guerre comme un crime et trouvent impossible et ridicule de ne pas réclamer le désarmement total et immédiat.

A ces derniers nous répondrons que le désarmement total et immédiat ne peut pas être imposé et encore ceci que, si par hasard il pouvait être imposé, il resterait inopérant, puisque non seulement on peut tuer et se tuer avec la pierre, l'eau, le feu, le couteau à pain, l'encensoir, mais encore avec la langue, avec la haine et le mépris, avec l'indifférence.

Si l'on renonce à toute arme, il faut avant tout renoncer à la volonté de tuer.

Le désarmement ne peut donc être le premier pas. C'est le second. Le premier pas, c'est l'entente (je ne dis pas l'accord, je ne dis pas l'amour, pour m'en tenir à la moindre exigence, en deçà de laquelle il n'y a rien à faire).

Le désarmement total serait un tel désaveu de nos habitudes et de nos attitudes millénaires qu'on ne peut songer à l'accomplir en une fois : il y faut procéder peu à peu. C'est déjà beaucoup d'espérer un premier pas.

Le premier pas est de toute évidence celui dont tout être raisonnable doit reconnaître la nécessité, et sur lequel il ne peut refuser de sentir l'urgence de l'entente, sous peine de mort.

Voilà pourquoi nous insistons sur la Bombe, ce qui n'implique pas du tout l'approbation des autres armes.

Celui qui annonça : « Qui use de l'épée périra par l'épée » n'a pas attendu l'invention de la Bombe pour condamner la guerre et montrer qu'elle porte son propre châtiment.

A ceux qui justifient la guerre, nous ne contesterons pas la force de leur principal argument qui est celui de la « défense légitime ». Nous ne traiterons pas

d'assassin l'homme attaqué de nuit par surprise qui tue son agresseur, s'il ne trouve pas de meilleur moyen de sauver sa vie. Nous ne contesterons pas que le fou furieux qui tire sur tous les passants doive être abattu, si c'est la seule façon de l'empêcher de nuire. Mais ce que nous affirmons avec force, c'est que ce sont des cas accidentels, des cas d'exception, des cas limites, et il faut se garder d'en faire des exemples et d'en tirer des lois générales, et surtout des théories de la légitimité.

La plupart des conflits humains se présentent tout autrement, font place à des solutions légales ou morales, bref, humaines, tandis que rendre coup pour coup jusqu'à ce que le plus fort ait raison de l'autre est de l'ordre du réflexe animal et n'a que faire de droit et de raison.

En cas de guerre, qui est l'agresseur ? Chacun dit que c'est l'autre. A telles enseignes qu'on appelle aujourd'hui le Ministère de la Guerre « Ministère de la Défense Nationale ». « Si tout le monde se défend, d'où vient l'attaque ? » demande Tolstoï. Si nous commençons à justifier la défense, il nous faudra poursuivre en justifiant l'attaque comme défense préventive, ou comme riposte à la provocation, ou comme révolte contre l'oppresseur, ou comme reprise d'un bien qui nous fut arraché,

Ou pour arracher au voisin un bien qui nous est nécessaire, ou dont il n'a que faire, ou qu'il a mal acquis,

Ou pour défendre notre honneur, remplir nos obligations, soutenir notre prestige.

Ou pour faire diversion aux scandales du régime, résoudre la question du chômage, détourner contre l'étranger nos ennemis de l'intérieur,

Pour fonder la paix sur la justice et la justice sur la force...

Et tandis que la chaîne des fureurs et des horreurs

s'allonge, celle des justifications la double et renforce.

A quoi il n'y a rien à redire, sinon que les raisons sont trop bonnes. Tellement qu'il n'est aucune cause qui ne soit justifiée, aucune atrocité qui ne le soit en raison de la justice de la cause. Et cette masse de justifications si bien liées qu'on n'en peut récuser aucune couvre tout à fait le Cinquième Commandement de Dieu :

TU NE TUERAS PAS

qui fut donné sur une table de pierre et sans marges, pour qu'on n'y pût pas accrocher de commentaires.

Aussi leur commentaire, ils ne l'on pas mis à côté ni en dessous, mais au-dessus, et, à la place du commandement, il y a maintenant tous les enseignements et recommandations du contraire.

En conséquence de quoi la guerre vient comme un fléau.

Et c'est un fléau fait de main d'homme.

Et tout le monde sait que c'est le châtement de Dieu.

A quoi reconnaît-on le châtement de Dieu ? A ceci que le coupable se l'applique avec zèle, avec acharnement, et l'ajuste lui-même à son cas.

A l'enchaînement des violences légitimes, celles qui trouvent leur justification dans les torts de l'adversaire, il y a deux issues et il n'y en a que deux :

Ou bien *la guerre perpétuelle*, comme l'Histoire le prouve ; et maintenant, avec l'avènement de la guerre totale et de l'arme absolue, *la destruction totale*.

Ou bien *la rupture de la chaîne*, ou *libération*, ou *conversion*, ou encore *Non-Violence*.

Celle que l'Évangile prêche et, cinq siècles plus tôt, Bouddha, et dix siècles avant Bouddha, Joseph, fils de Jacob Israël ; celle dont une tradition continue de saints, de sages, de prophètes a fixé les conditions spirituelles, les dispositions intérieures.

Tandis qu'en notre siècle en extrême péril Gandhi en a montré les applications pratiques.

Montré que cette résistance par la Force de l'Esprit (car c'est bien de puissance et de lutte qu'il s'agit, non de résignation et d'acquiescement) est capable de repousser un envahisseur, fût-il mille fois mieux armé, fût-il installé dans le pays depuis plus d'un siècle.

Capable de relever une classe d'opprimés, comme le prouve la libération des parias.

Capable en quelques jours de mettre fin à une guerre, puisque les massacres des Hindous et des Pakistanais furent arrêtés net.

La Justice exige que nous combattons pour elle jusqu'à la mort, mais ces exemples historiques ouvrent la voie à d'autres formes de combat et enseignent que le recours à la guerre, douteux en tous temps, aujourd'hui désastreux, est désormais *inutile*.

Cela dit, et le fond de ma pensée avoué en deux mots, je retourne au premier point, je veux dire à la bombe, et rencontre ceux qui ne voulant me suivre jusqu'au bout, s'en tiennent à l'argument raisonnable et traditionnel que les armes sont justifiées par la nécessité de la guerre et la guerre par la nécessité de la défense.

Cela fût-il vrai — et on pouvait bien le croire au temps de Mac Mahon et même de Joffre et de Foch —, reste encore que les armes nucléaires sont spécifiquement différentes de toutes les autres. La quantité des victimes et des dégâts n'entre pas seule en ligne de compte. Il est des points critiques, des passages à la limite où la différence quantitative affecte la qualité même des choses et la nature des problèmes.

Si la guerre est acceptable jusqu'à un certain point comme défense, comme moindre mal, comme avantage du bien supérieur qu'on en espère, sur le mal immédiat et certain qu'elle fait, l'armement de même, n'est

acceptable que dans un équilibre entre les armes offensives et les défensives.

Le Moyen Age, temps dit barbare, mais temps de légende et d'épopée, a pour caractère une remarquable supériorité des armes défensives.

Les armes offensives y sont presque aussi rudimentaires (leur forme et décoration mises à part) que celles du temps des cavernes : frondes, arcs et flèches, masses, haches, épées, lances, c'est à peu près tout.

Mais quelles merveilles techniques et quel génie inventif dans la défense ! Cotte de mailles, cuirasse complète de l'homme et du cheval, heaume à visière, gantelets articulés, écu : carapace mobile sur la carapace ; et puis, murailles, doubles et triples courtines, fossés, plessis, pont-levis, grilles à clous, portes plaquées de métal, échauguettes, tours, créneaux, chicanes, barbicanes, mâchicoulis, et le donjon et les galeries souterraines.

Le chevalier est presque invulnérable, l'escalade des remparts souvent impossible. Il faut réduire citadelles et châteaux par la famine ou les prendre à trahison. Telle bataille historique s'est soldée par quelques dizaines de morts. L'ennemi renversé était fait prisonnier, relâché moyennant rançon, et souvent libéré sur parole. La guerre gardait une allure de tournoi, jeu parfois mortel, mais par accident, épreuve de vaillance et de maîtrise de soi.

Avec le canon et le mousquet, la prédominance des armes offensives s'accuse (et aussitôt les vertus chevaleresques tombent en désuétude et discrédit). La cuirasse se défonce, les murailles croulent. L'homme finit par se présenter à la mitraille la poitrine découverte, n'ayant pour défense que la chance de passer entre les balles et les boulets, pour bouclier que le rang de ceux qui le précèdent.

La Première Guerre mondiale marque l'extrême limite du renoncement à toute défense, sinon la plus élémen-

taire, qui est de se terrer, de se jeter à plat ventre dans les trous et replis du terrain.

Les vagues d'assaut s'avancent, faisant rempart et rampe de centaines de milliers de cadavres.

A la fin, on voit reparaître un casque précaire pour garder des balles perdues, des éclats retombants et des cailloux, et, dans les derniers mois, des chars d'assaut pour forcer les tranchées.

Entre deux guerres tout un équipement défensif surgit, fondé sur de faux calculs, sur des théories stratégiques périmées. La Ligne Maginot s'élève, ou plutôt s'enfonce sous terre. Mais dès la première poussée, cette nouvelle Muraille de Chine fond, château de sable à la marée ; l'attaque aérienne avec ses troupes parachutées l'enjambe en se jouant et la prend à revers.

Il en fut de même à leur temps des blockhaus du Mur de l'Atlantique et de la Ligne Siegfried.

Bien plus, le front des armées tout entier ne constitue qu'une protection très imparfaite de l'arrière-pays, sujet aux incursions aériennes et aux tirs à longue portée.

On pouvait y opposer la défense dite « passive », qui est de s'enfermer dans les caves, de tirer sur les avions ou de leur donner la chasse.

Contre les fusées, rien de tel n'aura d'efficace, et même les abris souterrains ne nous protégeront pas du bombardement atomique, s'il empoisonne durablement les surfaces où il faudra puiser l'air et la subsistance.

L'épée, arme noble.

Elle est offensive par la seule pointe, et par tout le reste défensive.

La Bombe est l'arme ignoble et défendue par définition, puisque sans parade.

Si la légitimité de la lutte, c'est la défense, l'Arme Absolue qui est sans parade est toute offense et absolument mauvaise.

Ce qui est absolument mauvais est aussi absurde.

On conçoit qu'un homme se sacrifie pour sa terre et pour son foyer, mais s'il sacrifie en même temps ce pour quoi il se sacrifie, il n'y a plus sacrifice, mais suicide et crime sans pardon.

Mourir dans la guerre nucléaire, c'est mourir trois fois : mourir soi-même, mourir en ses enfants, mourir avec la nature entière.

Ah, mes amis ! levez les yeux, levez vite les yeux vers le ciel pendant qu'il est encore bleu.

Touchez la terre avant qu'elle s'effrite.

Courez boire à la source avant qu'on l'empoisonne, vous baigner dans la mer avant qu'elle soit infestée.

Mais surtout regardez vos enfants jouer avant qu'ils tombent en langueur, avant que leur sang tourne, avant qu'ils brûlent à petit feu.

Vous avez peur qu'ils se mouillent les pieds, pauvres petits ! Vous avez peur qu'ils prennent froid. Vous avez peur qu'ils manquent leur examen, pauvres enfants !

Mais des plaies savantes que leur préparent les chipoteurs d'atomes, vous n'avez nul souci, n'est-ce pas ?

Nous nous trouvons à un tournant de l'histoire où la France aurait pu jouer son rôle.

Nous ne croyons pas à la « vocation nucléaire de la France », nous croyons à sa vocation chevaleresque.

Les « moyens de destruction massive » sont la négation de toute vertu chevaleresque.

Exterminer l'ennemi mécaniquement, de loin et sans même l'avoir vu, hommes, femmes, vieillards indistinctement, c'est le contraire de toute justice, de tout honneur et de toute gloire.

Il s'agit bien de prestige ! Préparer à froid ce crime énorme est la marque de la plus grande couardise et bassesse ! Ruse inspirée par la terreur — et d'ailleurs ruse aveugle et qui se prend à son propre piège !

Heureux les peuples qui n'ont pas cette tentation, et plus ceux qui savent y résister par grandeur d'âme ou simplement par bon sens !

Ceux qui n'ont pas la bombe sont aussi ceux qui ont le plus de chance d'en être préservés, quoi qu'on en dise.

Car si un conflit éclate entre une puissance munie et une démunie d'armes nucléaires, il est probable que la puissance munie s'en tiendra aux armes classiques, comme ce fut le cas dans la guerre de Corée, quoiqu'une victoire décisive n'ait pu être obtenue.

C'est d'autant plus probable que l'adversaire sera plus faiblement armé.

Le plus ambitieux et inhumain des conquérants ne peut trouver le moindre intérêt à régner sur des peuples désintégrés, à annexer des déserts radioactifs.

Parler de conquête comme de défense à coups d'engins atomiques, c'est faire preuve de tournures d'esprit désuètes, c'est se croire au bon vieux temps de Déroutède.

L'avenir est aux peuples sans Bombe. Ils représentent d'ailleurs la majorité, le fond, la réserve.

Auront-ils la lucidité de s'apercevoir que c'est un honneur, un avantage, et une assurance ? Sauront-ils faire front aux Désintégrateurs et les dissuader ?

Qui peut parler en leur nom, les défendre, les unir, se couvrir à leurs yeux de la gloire d'un sauveur, sinon celui qui pourrait posséder l'arme absolue, mais la refuse ? Celui qui la possède et y renonce.

Voilà le rôle de premier plan que la France pourrait tenir.

Va-t-elle continuer de se ruiner à soutenir sa place de dernière parmi les Grands, pot de terre entre deux pots de fer, susciter les défiances et les haines de toutes parts, se précipiter dans les travaux, les déboires et les

dangers, à seule fin de revendiquer le droit d'avoir sa part à la Grande Destruction ?

Ou bien va-t-elle se montrer assez intelligente, assez libre, assez courageuse pour assumer cette mission qui la ferait louer et bénir par le monde entier et les générations futures ?

3. Contre les camps de concentration

L'EXPÉDITION DU LARZAC

Juin 1959.

L'affaire commença par une conférence au Vigan de Jo Pyronnet, professeur de philosophie, à la fin de laquelle il demanda à son auditoire de conclure par un acte charitable, par exemple un secours pour le voisin Camp du Larzac, récemment ouvert et dont il savait que certains détenus étaient à peu près dénués de tout.

De l'acte de charité comme mesure d'urgence, il passa à l'action non-violente, c'est-à-dire à la considération du fond du problème et à se demander d'abord ce que ce camp était, qui en étaient les détenus, pourquoi et comment, et enfin si l'on ne pouvait les secourir en ce qui constituait leur privation la plus grave : celle de la liberté.

Il ne tarda pas à découvrir qu'il s'agit, sous le titre de « Camps d'Assignation à Résidence Surveillée », d'une institution dont nous avons fait ample connaissance sous l'occupation allemande : *des Camps de Concentration*. Ceux d'Allemagne commencèrent ainsi, on y enferma des ennemis du régime, ou supposés tels, pour les empêcher de nuire, et cela finit par les chambres à gaz et les fours crématoires. On objectera que

la France est connue pour son humanité et que certaines choses y sont impossibles, argument qui serait bien plus rassurant si les atrocités sans nombre et sans nom commises par la police et par l'armée françaises en Indochine, à Madagascar, au Maroc, en Tunisie, en Algérie et en France même pouvaient encore être ignorées.

Il y a aujourd'hui quatre camps de concentration en France, qui se peuplent de plus en plus d'Algériens ramassés dans des rasles, ou sortant de prison. Demain ils pourront recevoir des Français d'un bord ou de l'autre selon la couleur du gouvernement de l'époque.

Le 28 juin, à la fin du rassemblement de la Saint-Jean à la communauté de l'Arche, soixante personnes se portèrent au plateau du Larzac. La journée commença par la messe. Le cortège se forma à la porte de l'église de la Cavalerie et défila devant les barbelés du camp, tandis que la police d'Etat, l'arme au poing, lui faisait une haie d'honneur.

Cette marche n'ayant pas provoqué de réaction de la force publique, sept volontaires se détachèrent pour se présenter à l'entrée du camp et réclamer leur internement : « Nous aussi nous sommes « Français à part entière » et nous aussi avons tous les droits au titre de « suspect », puisque le suspect est celui contre lequel on ne peut retenir aucune accusation précise. »

Mais ici les non-violents rencontrèrent un obstacle inattendu : ils rencontrèrent la non-violence de la police et de la direction du camp. On leur fit remarquer que l'internement n'était possible que sur ordre du Ministère. On les somma courtoisement de se retirer, puis on les pria et finalement on les supplia de ne pas prolonger un débat pénible et inutile. Il leur parut donc plus galant et décent de céder et ils allèrent rejoindre à Millau le gros de la troupe, qui déployait dans la ville dominicale ses banderoles et s'avancait vers la sous-

préfecture. On ne tarda pas à leur enlever leurs pancartes et à leur barrer les rues. Alors les manifestants s'assirent sur le pavé. Parmi eux se trouvaient trois habitants de la ville (et même quatre en comptant un novice de l'Arche), dont un personnage connu, qui n'en eut que plus de mérite à siéger sur le trottoir parmi nous, sous les yeux étonnés de ses concitoyens.

Ici aussi s'engagea avec la police un dialogue où l'on fit assaut de courtoisie. Les gendarmes finirent par déclarer qu'ils ne feraient usage de la force en aucun cas et resteraient sur pied aussi longtemps qu'il le faudrait, mais ils priaient que, par charité, on abrégât la manifestation. Ici encore les non-violents, qui eussent résisté aux mauvais traitements, furent vaincus avec leurs propres armes.

Cette journée porta ses fruits. Nombreux ceux qui découvrirent la Non-violence, sa force et sa beauté, ce jour-là, parmi les manifestants nouveaux et qui s'étaient laissé entraîner à l'action, dans le public, et surtout dans la police. Un commissaire chargé d'enquêter avoua n'avoir pas dormi pendant deux nuits à cause de la crise de conscience que cette rencontre unique dans sa vie avait provoquée en lui.

Bien entendu, nous ne pouvons nous retirer satisfaits après cette partie nulle (pour ce qui est des résultats extérieurs). L'action continue, et probablement nous tiendra sur pied de guerre toute l'année.

D'abord, Jo et Daniel, accompagnés de notre compagne Piera, et d'un groupe d'amis, se livreront à un jeûne de neuf journées à la fin de juillet, face au camp, sur le plateau ; tandis que la lettre suivante a été envoyée au Ministre de l'Intérieur (pour adopter la procédure légale que le chef du camp lui-même avait indiquée quand il donnait ses raisons de refuser l'entrée aux volontaires) :

Castelnau-le-Lez, le 9 juillet 1959.

Lettre ouverte à Monsieur le Ministre de l'Intérieur

Les signataires

*à Monsieur le Ministre de l'Intérieur
s. c. de Monsieur le Sous-Préfet de Millau
s. c. de Monsieur le Préfet de Rodez*

Monsieur le Ministre,

La création et le développement en France des camps d'assignation à résidence nous a profondément touchés dans notre conscience, notre honneur et notre dignité d'hommes et de Français. Le fait que des milliers de simples suspects soient enfermés dans ces camps par mesure « administrative » enlève toute saveur et toute signification à notre liberté. C'est pourquoi, pour prendre notre part de l'injustice qui est faite à nos frères Algériens et comme suite à la journée de protestation du 28 juin 1959 devant le camp du Larzac, nous nous sentons obligés de solliciter de votre haute bienveillance notre internement volontaire dans ce camp ou dans tout autre camp ou prison qu'il vous plaira de désigner. Nous voulons bien être considérés, en effet, nous aussi comme des suspects dignes de figurer sur une liste noire et nous nous mettons à votre disposition pour remplir les places encore vides dans les camps, à l'heure et au jour qui vous agréent. Il nous importe peu d'être d'un côté ou de l'autre des barbelés, si notre liberté est au prix de celle de nos frères.

Croyez bien, Monsieur le Ministre, qu'agissant ainsi, nous obéissons uniquement à une pression de conscience et non à une consigne ou à une manœuvre d'ordre politique.

Veillez recevoir, Monsieur le Ministre, l'assurance de notre profond respect.

*Daniel WINTREBERT
Jo PYRONNET*

*tous deux domiciliés à Castelnau-le-Lez
(Hérault)*

La liste des volontaires est ouverte !

Il s'agit maintenant d'obtenir deux choses : qu'un nombre suffisant de citoyens français prouvent leur amour de la liberté du pays pour se porter volontaires et réclamer la détention ; ensuite, si l'on n'obtempère pas à leur demande écrite, il s'agit de faire le nécessaire pour faire valoir ce « droit à la prison », c'est-à-dire d'entrer dans la *Désobéissance Civile* proprement dite, jusqu'à l'abolition du décret inique¹.

LES TRENTE DEVANT THOL

Les Amis de l'Arche auront suivi le Satyagraha de ce printemps 1960 au hasard des journaux, car plus que nos entreprises précédentes, celle-ci a fait du bruit. Par elle le mot de non-violence a pris place dans les gros titres avec photographies à l'appui, dans les rapports de gendarmerie, dans la caricature et à l'actualité du cinéma, a suscité des polémiques passionnées, a fourni à de fort bons esprits l'occasion d'énoncer

1. « Assignation à résidence surveillée. »

quelques remarquables sottises et au *Canard Enchaîné* de leur administrer la réponse avec le sérieux qui convient, a provoqué chez plusieurs une inquiète curiosité, chez quelques-uns la conversion.

Mais de toutes les relations et discussions publiées, je ne sais s'il se dégage une image assez vive de l'aventure, une idée assez nette de son sens. C'est ce que nous essayerons de mettre dans ce récit.

Cela commença par le Camp de non-violence ouvert cette année à Grézieux, près de Lyon. Jours clairs et frisquets dans le pré sous les pommiers fleuris. Cent cinquante amis environ. Jo Pyronnet parla de la vérité et de la vie, Hegnauer de la non-violence et de la peur, Jean Goss de ses appels à la non-violence sous les plafonds du Vatican comme sur la Place Rouge de Moscou, Shantidas de la Vraie Guerre Sainte qui est la défense de la Justice avec les armes de la Justice.

Les trente Volontaires étaient là, dont vingt-cinq de l'Arche (19 amis et alliés, 5 Compagnons et un novice). C'était leur base de départ et leur veillée d'armes.

Leur réunion de conseil autour d'une longue table était belle à voir, car il eût été difficile d'inventer une diversité pareille de classes, de races, de religions, de caractères et d'allures. Et pourtant la non-violence aura tôt fait de leur donner « un air de famille » comme on dit.

Rien ne manquait à la préparation de la journée du 10 avril, pas même la visite des Gendarmes pour nous communiquer que toute manifestation dans la région de Thol était interdite. Cela entraînait dans nos plans. En effet, quand une manifestation est permise par ceux contre qui elle est dirigée, c'est qu'elle leur paraît insignifiante et sans portée. D'ailleurs, qu'on s'en souvienne, les non-violents ne s'étaient pas contentés de réclamer la suppression des camps d'assignation, mais se proposaient, pour donner corps à leur demande, de s'y faire eux-mêmes enfermer, et, s'il le fallait, « de sortir de la

légalité » afin d'obtenir satisfaction. Or il n'est pas toujours facile de violer la loi sans léser et offenser personne. En quoi les décrets arbitraires et les actes de force de l'adversaire sont d'un grand secours.

Le soleil se leva clair sur ce Dimanche des Rameaux. C'était à Pont-d'Ain, bourg voisin du Camp de Thol, à la sortie de la messe, que les Amis de Grenoble et d'Annecy devaient faire leur jonction avec ceux de Grézieux et de Lyon.

« Certes il est beau de commémorer la passion du Christ par la lecture et par la messe, avait dit, en chaire, un prêtre de Grenoble, mais plus d'y participer en se faisant persécuter pour la justice comme vont le faire tout à l'heure ceux qui se présenteront devant le Camp de Thol ». Et il y alla avec trois autres prêtres et quelques paroissiens.

Les manifestants, au nombre de deux cents, défilèrent sur la place et sortirent du village, en silence, banderoles déployées. Mais dépassées les dernières maisons, ils se heurtèrent à un barrage de police. On les somma de se disperser et on leur enleva leurs pancartes. Tous s'assirent. C'était midi, le soleil du dimanche flambait, les gendarmes s'interrogeaient du regard, les ordres s'entrecroisaient, les motards partaient en trombe chercher du renfort et des directions. Les non-violents attendaient dans le calme. Ils sentaient que la force était de leur côté. Pour la plupart, c'était leur première sortie. Quelques-uns étaient venus « pour voir ». Il n'en fallait pas plus : dès cet instant, ils voyaient et ils touchaient du doigt quelque chose. Cela valait mieux que dix ans de lectures et de réflexions sur la non-violence.

On mit deux heures pour les porter dans les fourgons. Mais déjà avec les gendarmes et le public le dialogue était engagé :

— Ils y sont bien nourris et bien traités, dans les camps, ces Algériens ! Ils y sont mieux que chez eux !

— Alors pourquoi ces barbelés, ces mitrailleuses, ces miradors et ces chiens policiers ? Laissez les portes ouvertes : ils y viendront d'eux-mêmes.

— Que leur reprochez-vous tant, à ces camps ?

— C'est qu'on y jette des gens sans les juger.

— Ils sont dangereux, il y a des tueurs parmi eux.

— Alors qu'on le prouve et qu'on les juge.

— Et vous croyez, parce qu'on leur aurait fait leur procès, que ce serait plus juste ?

— C'est vous qui dites ça ? Si c'est vous qui le dites et si c'est ainsi que vous jugez la justice que vous servez, nous n'avons rien à répondre.

Enfin les voitures partirent, et six kilomètres plus loin nous déchargèrent dans un pré de pâquerettes.

Le cortège se reforma, contourna les policiers qui gardaient la route en la longeant sans sortir des prés, se dirigea vers Pont d'Ain, tandis que les Trente, le devançant d'un pas rapide, dépassaient le bourg et s'engageaient sur la route de Thol. Mais les gendarmes les refoulèrent sur la Place, au point de départ, comme s'ils avaient voulu donner le plus d'éclat possible à la manifestation qu'ils empêchaient.

Les spectateurs endimanchés ne manquaient pas, d'ailleurs divisés d'opinion et discutant. Le Maire au premier rang écumant de rage et criant : « Jetez-les à la rivière ! Tapez dessus, supprimez-les ! Je ne veux pas de ça chez moi ! » Et il était comme le chien qui aboie en démenant la queue tant il est content de produire une si grande colère et si honnête.

Mais Jo Pyronnet, le chef des Trente, ayant accordé à ses hommes un moment de détente sur le parvis de l'église, leur rappela en termes brefs le but à atteindre, et qu'ils avaient à garder leur calme et à obéir aux ordres. Il conclut : « En avant ! » et fonça. Mais le Brigadier pour qui « les ordres » ne pouvaient être que ceux des défenseurs de l'ordre ouvrit les bras et dit : « Arrêtez-vous, je vous l'ordonne. » Il fut outré

de voir la non-violence passer outre, et une échauffourée s'ensuivit.

Il ne s'agissait plus, comme le matin, de s'asseoir par terre mais, cette fois, de marcher sur le Camp de Thol ; cependant à force de crocs-en-jambe et de coups d'épaules on se retrouva par terre tout de même. Puis on se vit jeté dans les fourgons. Mais ceux qui avaient roulé sur le pavé, se relevaient, et ceux qu'on avait enfourgonnés sautaient par les portières, alors les coups commencèrent à pleuvoir.

« Celui-là c'est le Chef ! Prenez-le ! Tenez bon ! » Ce fut fait, mais un autre dressait la tête et criait « C'est moi le Chef ! » Et il avait ses compagnons derrière lui et les gendarmes sur le dos. Chacun fut chef à son tour, le temps de choir.

Roger qui avait reçu quelques bons coups à droite, regarda son gendarme et dit : « Eh bien ! c'est tout ? » Et il reçut son reste à gauche, comme de règle.

Le grand Joseph, les côtes bourrées de horions, faillit éclater, se contint, puis éclata : il leva les deux poings vers le ciel en criant « Je... je... vous aime ! »

« Bougre de salaud ! hurlait une trogne tordue par la fureur, on finira par t'avoir, toi ! » Et il balançait pour la troisième fois le chef de la bande dans la voiture et l'y cognait comme pour l'y tasser une fois pour toutes. Mais l'autre, aussitôt les mains libres, se baisse, lui tend un objet et « Je crois que vous perdez quelque chose », dit-il. Le gendarme reconnaît sa montre, tombée dans la bagarre, la prend, se retourne, ôte sa casquette pour s'éponger.

Le gros des manifestants arriva sur ces entrefaites, à temps pour voir emporter les derniers. Quand on eut emmené les Volontaires, il ne restait aux Amis qu'à regagner leurs voitures et à rentrer.

L'homme propose, Dieu dispose, comme on dit. Ceux qui s'apprétaient à subir la prison se virent infliger la

liberté la plus totale. On les répandit dans la campagne ouverte au milieu de la nuit.

Le lendemain, il pleuvait, la semaine sainte était commencée, c'était le soir, ils étaient à pied, et seuls. Il n'y avait pas, comme la veille, d'amis pour les accompagner, pour les soutenir, ni de spectateurs qui, fussent-ils indifférents, obligent à la bravoure d'allure. Cette fois ils abordèrent le Camp par un autre côté. Ils avaient échappé aux patrouilles routières, non par leur adresse à la manœuvre, mais par erreur et parce qu'ils s'étaient perdus en chemin. Et maintenant qu'allaient-ils trouver ? Les matraques ? les mitraillettes ? les chiens lâchés sautant à la gorge, et à la place des bons gendarmes de Pont d'Ain, les cerbères de la Police d'Etat ¹ ?

Oui, eux en effet, devant les premiers baraquements. La chose fut vite enlevée, bien plus vite et plus doucement que la veille, à dire vrai. Et ils se retrouvèrent dans la cour de la Gendarmerie de Pont d'Ain, bref, en pays de connaissance.

Les Gendarmes se souvinrent qu'ils étaient fonctionnaires et se vouèrent à leur fonction qui est de multiplier les formalités inutiles. Ils alignèrent les délinquants le long du mur, comme s'ils allaient les fusiller, annoncèrent du moins une fouille, en ébauchèrent du moins le simulacre ; puis s'attablant, relevèrent par écrit l'identité de chacun qui n'avait guère changé depuis la veille et enregistrèrent la déclaration des non-violents qui n'avait pas changé non plus : Qu'ils se reconnaissaient coupables d'avoir enfreint sciemment et avec préméditation les décrets préfectoraux, d'avoir par deux fois troublé l'ordre public par des manifestations interdites, désobéi à la police, etc. Ils affirmaient en outre leur volonté délibérée de récidive. En conclusion de quoi

1. Dits C. R. S., célèbres et redoutés.

ils réclamaient que leur soient appliquées les sanctions prévues par la Loi...

Mais le comportement de la Loi ne se laisse pas si facilement prévoir, et la logique n'est à cet effet d'aucun secours. On les fit coucher dans le garage tant on voulait éviter tout semblant d'internement et de sanction légale.

Le lendemain on leur montra la porte ouverte et leur permit d'aller aux provisions, mais ils protestèrent : on devait les nourrir puisqu'on les avait arrêtés. Mais une fois de plus la logique se trompait et ils durent se distribuer les restes du casse-croûte d'hier, à raison d'un pouce de pain et d'un pouce de fromage par personne.

Après quoi ils emplirent cette cour de gendarmerie par leur chant :

*Etions réunis trente,
Trente voleurs ensemble,
Tous habillés de blanc...¹*

Les femmes des gendarmes s'étaient mises en fenêtre, les enfants bientôt les entourèrent et les hommes s'approchèrent aussi, ceux qui les avaient trainés et frappés l'avant-veille, pour causer, pour prendre part aux jeux, aux entretiens et demander les pourquoi.

Le soir venu on les fit monter dans des camions et ils pensèrent qu'on allait enfin les conduire à des prisons lointaines, à des maisons de force adaptées à leur cas. Mais le paysage s'élargit, l'air fraîchissait, c'était la haute montagne. On les sema dans la nuit du côté de Saint-Claude et dans les cols du Jura, d'où ils regagnèrent Lyon comme ils purent.

Le jeudi on tint conseil et l'avis qui prévalut fut d'observer la trêve de Pâques, de prendre le jeûne pendant les deux jours suivants, de tenir la veillée des

1. Chanson populaire vendéenne du XVII^e siècle.

Ténèbres, puisque la part la plus évidemment bonne et certainement efficace de l'action, c'était l'effort accompli sur soi-même devant Dieu.

Le lendemain, sur l'insistance d'un journaliste ami qui s'était procuré une salle, on subit, entre autres pénitences, une conférence de presse. Il s'agissait de se tenir debout, à jeun, dans l'air confiné, derrière le porte-parole qui répondait aux questions et aux objections des adversaires, des amis, de ceux qui essayent de comprendre. L'acte non-violent étant un témoignage de vérité, l'explication de l'acte est, elle-même, un acte et un devoir à remplir.

Cela fait, on s'aperçut que le chapitre était clos, qu'il n'y avait plus, les Jours Saints passés, qu'à se tourner vers Paris, y frapper un plus grand coup, y subir une plus grande épreuve à laquelle on se sentait maintenant préparé.

LES TRENTE A PARIS

Pâques 1960

Les Trente abordèrent donc Paris pendant la semaine de Pâques, *non sans quelque appréhension*, car tout ce qui touche la Capitale, fût-ce le bâton blanc du Flic, s'entoure de prestige.

Certes, puisqu'ils y allaient réclamer leur part des traitements qu'on réserve aux suspects, ils pensaient bien avoir, cette fois, « satisfaction » (pour reprendre le terme de leur lettre au Ministre), mais l'excès en tout a quelque chose de redoutable, même l'excès de satisfaction.

Pourtant la rencontre fut moins dure qu'ils n'attendaient : ils se virent repoussés constamment, mais sans graves sévices, et parfois avec quelques égards, ce qui fit durer la tentative, et cette durée leur fut plus dure que les brutalités et la prison.

D'abord ils n'avaient plus, comme à Lyon, « le logis », lieu de ralliement ouvert à toute heure, dortoir, réfectoire, buanderie et quartier général, ni les attentions de Christiane, femme du Chef et mère de toute la bande. Ils se voyaient dispersés aux quatre coins de l'énorme métropole chez des amis parfois chargés d'enfants, sur un canapé de salon, dans un couloir, où il était difficile de trouver à la dérobade quelques heures de sommeil matinal après les péripéties de la nuit. Et puis il leur fallait des heures de trajet pour se regrouper, peu avant l'assaut, au troisième étage au fond de la troisième cour du 253 de la sordide rue Saint-Denis où se tenait le complot ouvert, le complot sans secrets.

Là Jo le Chef consultait les siens en cercle sur la marche à suivre, sur les dangers et les bévues à éviter, jusqu'à ce qu'en résultât cette décision unanime et spontanée qui n'était autre que celle qu'il avait appointée la veille par devers soi...

Non que cet homme à la carrure de légionnaire romain, à la parole rocailleuse, les eût tournés à sa guise par manœuvres, chevilles et malengin, mais parce qu'il est chef et c'est la magie du chef (non-violent ou non) de transmuier et consommer dans la sienne les volontés des uns et des autres sans rien laisser perdre de la vigueur de leur liberté.

Les Trente parvinrent sans encombre jusqu'aux entrées du Camp de Tri de Vincennes, ce qu'ils n'avaient jamais pu faire à Thol.

Ils demandèrent le Chef du Camp, lequel ne se rendit pas à l'invite, mais envoya les voitures à sa place

et les Trente se retrouvèrent bientôt au Poste — ou plutôt les vingt-neuf, car l'un d'eux manquait : Hamdani, l'Algérien.

Quand le jeune Hamdani (qui avait passé toute l'année à Sénos dans l'Arche) s'était proposé de s'engager au Satyagraha, les autres s'efforcèrent de l'en dissuader, craignant de le voir s'exposer à des peines bien plus fortes que les leurs. Puis, sa résolution persistant, ils durent reconnaître son droit d'Algérien d'assumer sa part de tribulation pour ses frères des deux bords. Et tous sentirent la valeur symbolique de sa présence dans leurs rangs. Ils l'encadraient donc et veillaient sur lui. Ils se réjouirent de voir que, dans les premières rencontres, il avait passé dans leur masse, traité comme les autres. Et voici, ce qu'on avait craint arrivait : on l'avait séparé d'eux discrètement à la faveur de la mêlée du ramassage.

Il y avait plus : cette fois ils se présentaient sans papiers, afin d'avoir un titre de plus à l'arrestation.

Ils l'avaient déclaré dès le début de la cérémonie de « vérification des identités ». Qu'à cela ne tienne ! L'agent s'appêtait, carnet en main, à les croire sur parole, procédé, d'ailleurs, tout à fait illégal.

« Votre nom ? » demanda-t-il au premier. Mais l'interrogé se tut.

« Et vous ? » cria-t-il menaçant et marchant contre un autre qui était d'aspect plus timide, mais dont il n'obtint rien de plus.

Alors Jo le Chef s'avança et dit : « Ecrivez ! Nous nous appelons tous Hamdani. »

Hein ? Quoi ? Expliquez-vous !

Ce fut le garçon timide qui expliqua : Hamdani est notre frère Algérien que vous avez mis à part.

Le Chef reprit : « Allez rapporter à vos supérieurs que nous sommes tous Hamdani. »

Et le timide commenta : « Vous n'aurez d'autre

réponse de nous tant que vous ne nous l'aurez pas rendu. »

On ne leur rendit pas Hamdani, mais on les conduisit tous dans la salle où on l'avait séquestré. Ce qui revenait au même, sauf le point d'honneur de la Force Publique. Et maintenant, donnant donnant, ils lui donnèrent, tout joyeux, leurs nom, prénom, adresse et le reste, de quoi se régaler à noircir tout son carnet.

Le lendemain, ils revinrent par détachements de trois, de quatre, pour varier la manœuvre, pour allonger l'opération, pour ne pas se faire avaler en une lippée, surtout pour tremper le courage de chacun, mieux que lorsqu'on avance à l'abri du nombre et coude à coude...

Cette fois la cérémonie de vérification revêtit plus d'éclat, car le Ministère avait dépêché à cet effet une équipe d'entraîneurs. Assis, à des tables en file jusqu'au fond de la salle, l'enquêteur à un bout, son volontaire à l'autre :

- Votre nom ?
- Courtois.
- Prénom ?
- Christian.
- Profession ?
- Etudiant.
- Profession du père ?
- Officier colonial.
- Ah ? Oh ! Quoi vous ?...

A l'autre table :

- Votre nom ?
- Lanvin.
- Prénom ?
- Jean-Pierre.
- Profession ?
- Représentant de la maison Lanvin.
- Profession du père ?

— Industriel.

— Quoi ? Le patron peut-être de la maison Lanvin ?
Alors vous...

Mais Jean-Pierre n'écoutait plus. Toute son attention était occupée par la voix qui venait de la table voisine : « Toi, comment t'appelles-tu ? Allons, dépêche ! Ne fais pas le malin et tâche de ne pas mentir, sans quoi... » Jean-Pierre allait dire à son enquêteur : « Je vous prie, Monsieur, de me tutoyer, puisque votre collègue... » mais les mots s'arrêtèrent au bord de ses lèvres, car Hamdani venait de se lever, faisait le tour de la table et d'un ton enjoué, tapant familièrement sur le dos du policier, lui disait : « Tiens ! Je vais te montrer comment ça s'écrit, je vais l'écrire pour toi, puisque tu ne sais pas, puisque tu ne comprends pas, ne comprends pas... »

L'autre avait compris : « Non, merci, ce n'est pas la peine, asseyez-vous. Bon. Donc vous dites Hamdani avec un H. Profession ? Domicile ?... » Tout était rentré dans l'ordre.

Le jour suivant, ils laissèrent le service de sûreté les attendre pour rien. Ils avaient mieux à faire. A faire une visite projetée dès le premier jour.

Dès la journée du Larzac et chaque fois qu'ils se heurtaient à la Force, l'invitation se répétait : « Adressez-vous au Ministère ! Nous, nous n'y pouvons rien. »

Ils se rendirent donc Place Beauvau.

Le Portier leur demanda : « Vous avez rendez-vous avec M. le Ministre ? » — « Comment donc ! répondirent-ils, voilà longtemps que nous sommes attendus ! » Le Portier n'en demandait pas tant. M. le Ministre ne se précipita pas au-devant de ses hôtes dans l'escalier de marbre, mais, à défaut, d'autres représentants de la République les entourèrent avec empressement.

Et la scène habituelle se déroula dans un décor où elle ne l'était point.

La cage du VIII^e arrondissement différait de toutes celles qu'ils avaient fréquentées. Elle était de grand luxe, peinte et vitrée. Ils l'appelaient l' Aquarium, et elle leur devint si familière qu'ils s'y sentirent bientôt à l'aise comme poissons dans l'eau.

Cette nuit-là, on les relâcha plus tard que de coutume, les refoula jusqu'au Mont-Valérien. Peu après, ils rencontrèrent un peloton de gendarmes.

— Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ?

— Demandez plutôt à la Police qui nous y a conduits.

— Très louche votre affaire, suivez-nous.

— Bien volontiers, MM. les Gendarmes !

Mais, jugeant qu'on se moquait d'eux, ils commençaient à se fâcher, puis, recevant des réponses de plus en plus graves et polies, déconcertés, ils demandèrent :

— Mais enfin, qui êtes-vous ?

— Nous ? les non-violents.

— Ah ? C'est vous ! ça, c'est trop fort ! Eh bien alors rompez ! décampez ! filez ! déguerpissez ! disparaïssez ! et plus vite que ça !

— Vous avez raison, MM. les Gendarmes : notre journée est faite et la vôtre aussi, allons nous coucher.

Mais leur nuit n'était pas faite, il y fallait ajouter vingt kilomètres à pied par les banlieues désertes jusqu'au premier autobus du matin.

Le lendemain, afin de démentir cette définition qui devient un peu trop populaire : que la non-violence *c'est de s'asseoir sur l'asphalte*, ils choisirent de se tenir debout le plus longtemps possible, remplaçant la solidité de la base par la mobilité.

Et, puisqu'on leur enjoignait de « circuler ! », ils circulèrent.

Ce fut ce que nous appelâmes la Corrida. La Place Beauvau est ronde et passante et s'y prête.

Il en résulta certain désordre sur la chaussée, quelque embouteillage aux passages cloutés, une affluence

de badauds amusés, et, non sans raison, une subite ébullition d'humeur chez nos braves agents. D'où une poche arrachée, un œil poché, quelques dégâts vestimentaires, et quelques déchirures à ces « vêtements de peau » dont la nature enveloppe tous les fils d'Adam.

Un vieillard bien vêtu, la boutonnière fleurie d'une haute décoration, resta le dernier et conclut : « Ils sont trente aujourd'hui, demain peut-être trente mille. Quand ils seront trois cent mille aucune police, aucune armée ne leur résistera et ce sera comme Gandhi aux Indes ! »

Le lendemain, nous n'étions pas trente mille sur le terre-plein devant le Château de Vincennes, mais nous étions déjà plus d'un millier.

Je trouvais au rendez-vous de vieux amis, certains que je n'avais revus de quinze ans : Madaule, Marrou, le Père Régamey, le Pasteur Roser, Massignon, Barrat, Domenach, Tresmontant, Théodore Monod, et bien d'autres... Nous passions en ces temps-là des soirées à discuter de philosophie, de la non-violence entre autres sujets, et j'étais bien loin d'imaginer et d'espérer que nous nous retrouverions un jour côte à côte sur le terrain.

Quand le groupe des Personnalités (comme on dit) déboucha sur la place, l'action était déjà engagée. Autour du grand carré de terre battue occupé par les manifestants assis, la police s'affairait à ôter les banderoles et les photographes et cinéastes à mettre en joue.

Les grands camions manœuvraient et le ramassage commença. Nous nous assimes avec les autres dans la poussière.

« Allons ! dit un policier à un grand moine au visage de marbre, aux yeux perdus au loin, allons, mon Père ! ne faites pas l'enfant ! »

Comme un agent allait se saisir des jambes d'un vieillard, son camarade le modéra : « Vas-y doucement, mon vieux, c'est un membre de l'Institut ! »

Sur ce, l'illustre professeur vola les quatre fers en l'air, suivi du moine blanc-et-noir comme un grand oiseau. La photographie de la scène, le lendemain, dans un journal, portait ce titre : « On n'avait jamais vu ça à Paris ! »

Au plus beau du corps-à-corps, un quidam sortit de la bouche du métro, tout frais, pour aller à ses affaires.

Mais la Force Publique estimant, comme de juste, la plaisanterie déplacée, lui barra la route et l'apostropha.

Il rétorqua qu'il ne voulait rien avoir à faire avec ces histoires ridicules. Mauvais vouloir dont il se vit justement puni par une rossée.

N'étant pas non-violent, il se débattit, ce qui lui valut, en toute justice, double ration de coups de botte.

Enfin, pour venir à bout de son encombrante et malencontreuse neutralité, on l'empoigna, l'estrapa, le tabassa, l'enfourgonna.

Il arriva parmi les derniers dans les caves du Commissariat du III^e, pour interrompre par ses vociférations forcenées les entretiens, les présentations, les échanges de cartes de visite, les cris de surprise des bons amis qui se revoient ou des ennemis anciens qui s'embrassent.

Un agent lui dit d'une voix sage : « Voyons, Monsieur, vous savez bien que la violence ne mène jamais à rien ! »

Quant à moi, pendant ce temps, je roulais, je m'en flatte, dans le fourgon de police le plus académique que la terre ait porté.

— Que pensez-vous, cher ami, de l'*Évangile et le Labarum* qui vient de paraître et qui est la thèse de Doctorat d'un théologien suisse ?

— C'est un bon ouvrage d'érudition, mais la thèse n'a rien de neuf : tout le monde sait l'horreur de l'Église pour le sang versé, pour les armes et les armées, avant l'édit de Constantin (raison sans doute pour

laquelle Constantin ne reçut le baptême qu'à son lit de mort). Mais bien plus intéressant, me paraît-il, serait de démontrer que cette attitude a pu se maintenir en bien des points jusqu'au milieu du X^e siècle, et c'est de vous, Marrou-Davenson, fit-il en se tournant vers lui, que je l'appris, voilà dix ans, au Congrès de... C'est à un historien de votre classe qu'il appartient maintenant de donner une suite à cet ouvrage d'ailleurs riche de documents et fort bien fait...

La voiture roulait en même temps que les discours. Nous franchissions des grilles qui ne semblaient pas des grilles de prison.

C'étaient celles du Cimetière de Bagnolet. On nous fit descendre et nous conduisit en cortège devant la tombe d'un jeune agent récemment assassiné par un Algérien.

Un policier en civil prit la parole et nous dit : « Messieurs, puisque vous vous dites non-violents, nous vous invitons à méditer sur cette victime de la violence, et du devoir. »

Cet attrape-nigaud funèbre, que plusieurs journaux commentèrent comme « une bonne leçon aux non-violents », avait pour auteur M. Papon, Préfet de Police de la Seine. Aussi grand philosophe que grand argousin, sachant à quelle compagnie il avait affaire, il se piquait, comme on le voit, de battre les beaux esprits sur leur terrain.

Nous ne jouâmes pas au plus fort, et gardâmes quelques minutes de silence devant le tertre de ce malheureux garçon.

Quant à réfléchir sur le thème, nous n'avions pas attendu cette heure, ni l'ordre du Préfet de Police, ni sa direction de conscience.

Nous avons, depuis longtemps, conclu à l'égalité de la mort.

Et qu'il convient de ne marquer aucune prédilection pour un cadavre ou pour un autre,

aucune pour un meurtre qui s'appelle attentat ou pour un autre qui se dit répression, ou guerre, ou justice, ou pacification.

(Je dois avouer pourtant un certain faible pour un meurtre qui s'appelle meurtre.)

Le Pasteur Roser, après une brève allocution à ce propos, remonta vers la grille et demanda au Commissaire ce qu'on entendait faire de nous. « Vous êtes libres, Messieurs », dit celui-ci en saluant à son tour. Et il ajouta : « Je suis de cœur avec vous. »

Et encore, les yeux brillants de sincérité : « Ah, je souhaite que vous réussissiez ! Qu'on les supprime, ces camps et le reste, et qu'on nous laisse redevenir ce que nous sommes : des « gardiens de la paix ! »

« Ah, policiers, mes amis, s'écrie Arnaud le novice, que nous avons du mal à vous aimer ! Quinze fois de suite nous vous avons attaqués et provoqués et pas un de vous ne s'est encore converti ! »

Convertis, non, mais tous, au moins, apprivoisés, presque tous troublés et intrigués.

Il n'en faut pour preuve que l'irrésistible besoin qui les poussait à entrer dans la cage et à discuter avec les volontaires, à démontrer que les non-violents ont « absolument tort ».

D'autre fois, c'était pour causer vraiment, et même pour écouter, et quelquefois pour apporter des canettes de bière. Enfin un gradé invita un volontaire à déjeuner chez lui le lendemain. Tout lecteur qui connaît tant soit peu les mœurs policières ne manquera pas de se dire que ce fut moins pour régaler l'ami que pour le « cuisiner ». Mais il se tromperait. Car ce fut le policier qui déballa bien des secrets, tandis qu'il n'essaya même pas d'en tirer un seul du volontaire, sachant fort bien que nous n'en avons pas.

Cependant, la lutte se faisait plus serrée. Finies pour

les non-violents les séances commodes sur le trottoir et les piétinements en rond : ils se servaient maintenant de la « tour ». C'est une machine de guerre qui consiste à se mettre en trois cercles de dix, tous les hommes tournés vers le dehors, enchaînés par les coudes bras-dessus bras-dessous et les mains serrées en clef sur l'estomac.

A leur arrivée au bloc, ils recevaient parfois de l'adversaire des félicitations bourruës.

Mais, un jour, ils se présentèrent si découverts et si démunis qu'on les aurait pris pour des passants, ne les eût-on si bien connus.

Leur Chef dit : « Nous avons appris l'attentat d'hier où l'un des vôtres a trouvé la mort. Par égard pour votre deuil nous monterons de nous-mêmes aujourd'hui dans les voitures. »

Après un temps il ajouta : « Commençons par faire ensemble une minute de silence. »

Une dernière sortie pour achever le cycle. Ce fut la plus belle, pourtant presque aucun journal n'en parla.

Autour de l'Obélisque de la Concorde (du haut duquel, à défaut de journalistes, « quarante siècles » contemplèrent leur geste) se trouve une petite grille peinte en vert et garnie de piques.

La grille a son portillon, dont ils crochetèrent le cadenas et qu'ils bouclèrent derrière eux.

Sous l'inscription de la base, où l'on déchiffre ces mots :

AUX APPLAUDISSEMENTS D'UN PEUPLE IMMENSE

ils accrochèrent leur banderole :

ASSIGNEZ-NOUS A RÉSIDENCE

Et, sur les quatre côtés de la base ils se tinrent le dos au mur, droits et graves comme ceux qui montent la garde.

La belle journée de printemps déclinait et dorait les parages. La circulation est intense à cette heure. Elle ralentit d'abord, puis, les voitures faisant trois fois le tour, elle tripla.

Puis elle s'embrouilla tout à fait. Les passants des trottoirs lointains accoururent. Enfin apparurent les képis bien connus.

Il ne restait plus aux volontaires qu'à passer en vol plané par-dessus la pointe des grilles.

Puis ce fut la journée des Champs-Élysées, pour laquelle ils avaient appelé une foule à les suivre devant le Ministère.

Mais, en vertu d'un procédé tactique de la police qui s'explique mal, on nous tint massés dans le lieu le plus fréquenté.

M. le Préfet de Police, vint diriger en personne les opérations. Bien des gens se moquent de nous et ne daignent pas nous prendre au sérieux, ce n'est pas le cas de M. Papon, qui ne badinait pas du tout. Le déploiement des forces était d'ailleurs bien plus considérable qu'à Vincennes, et les spectateurs aussi étaient plus nombreux, mais moins favorables, car nous n'avons pas bonne presse dans les beaux quartiers. Le badaud distingué se distingue par la mauvaise grâce. Mais aussi parmi les gens qui s'étaient assis avec nous on sentait percer une certaine rancune partisane, plus vive que le souci de l'humain. C'étaient les Deux Frances qui s'affrontaient. Et comme pour confirmer ce sentiment, une seconde manifestation surgit, tumultueuse et pourtant timide. Une bande de petits jeunes gens nous assaillit au cri de « Au cabanon les fous ! Algérie Française ! »

M. Papon n'en fit qu'une bouchée. Il nous mit tous dans le même panier, nous secoua dans le même panier à salade et nous rassembla au même poste, nous calmes, à l'aise comme chez nous, eux outrés, gesticulant, implo-

rant : « Mais nous sommes contre eux. MM. les Agents, nous sommes avec vous ! Il y a erreur ! »

Bref, pitoyables !

Le succès même de cette manifestation fit comprendre à Jo Pyronnet qu'il n'en fallait pas mener d'autres avant longtemps.

Personne, sauf les volontaires, ne pensait aux camps et à la souffrance de nos semblables, tant l'influx politique et polémique l'emportait sur le motif de conscience.

D'ailleurs les volontaires piétinaient dans une impasse et ils se trouvaient, avouons-le, à bout de souffle. De toute évidence, ils ne réussiraient pas à se faire enfermer, quoi qu'ils fissent. N'importe qui en eût fait le dixième serait sous les verrous. La preuve était là que la prison, comme les autres malheurs, est pour ceux qui la fuient, mais parfois ceux qui l'affrontent en sont quittes.

UN ÉVÊQUE SE PRONONCE

Monseigneur Ancel publie, dans la *Semaine Religieuse de Lyon* des réflexions au sujet de la Non-Violence :

« Non seulement on n'a pas le droit de critiquer un laïc qui s'engage dans cette action, mais il faut dire que le but de cette action est louable, puisqu'il s'agit de faire disparaître une injustice, et il faut dire aussi que le moyen employé non seulement est permis, mais, de tous les moyens employés contre l'injustice, c'est certainement le plus conforme à l'Évangile. »

JEUNE ET VEILLE AU BIDONVILLE

Été 1960

L'entreprise contre les Camps, nous l'avons vu, en était arrivée à un point mort. Ce n'était pas un échec, puisque la petite troupe des non-violents avait beaucoup gagné en expérience, en fermeté et en prestige, mais ce n'était pas un aboutissement. Quand un lutteur attrape son adversaire par un pan de son habit et que le morceau lui reste entre les mains, il est vain qu'il s'acharne sur le chiffon. Il fallait retourner à l'attaque par un autre côté. Les Algériens enfermés dans les camps ne sont pas les seules victimes de l'arbitraire, ni les plus malheureuses. Ceux qui sont en liberté, travailleurs ou chômeurs, vivent dans la perpétuelle attente de l'arrestation, de la rafle, de la fouille, de la vérification des papiers. Les papiers, c'est la carte d'identité et la feuille de paye. Le chômeur n'a pas de feuille de paye, et de ce fait a droit au camp ; le travailleur qu'on retient dans les salles de police ne peut aller au travail et perd sa place et sa paye qui entretient sa famille et souvent plusieurs chômeurs. Puisqu'on s'obstinait à refuser aux Volontaires l'arrestation aux portes des Camps et du Ministère, ils n'avaient qu'à s'installer au milieu des Algériens et, chaque fois qu'on en poursuit ou arrête un, se précipiter pour se mettre à sa place s'il fuit et à son côté si on le prend. Cette nouvelle action aurait, sur la précédente, l'avantage de leur faire connaître de près ceux qu'ils défendaient, sans avoir jamais vu leur visage, de leur faire partager le sort de ceux-ci autrement qu'en intention.

Ils choisirent le bidonville de Nanterre, un des plus misérables de la région parisienne, où déjà les Amis de l'Arche avaient commencé quelque travail social.

Il est traversé de trois routes bitumées parallèles, dont l'espace intermédiaire est bourré de baraques de planches, de tôle, de toile de bâche, de papier goudronné. Le vent et la pluie y font de grands dégâts, et les rondes nocturnes de la Police qui, simplement pour signaler sa présence, abat la porte branlante d'un coup de botte, arrache un morceau de toit, perce ou déchire le mur d'un coup de pince ou de crochet...

Les volontaires, réduits au nombre de dix-neuf (les autres, leur engagement de deux mois achevé, avaient été rappelés par leur famille et leurs besognes...) établirent leurs quartiers chez les bons Pères du Petit Colombes, qui leur ouvrirent leur salle de patronage. Là, parmi les décors du petit théâtre, la vie communautaire avait pris forme : tours de vaisselle, de balayage, repas commun, lecture à haute voix, causerie, silence, et le soir les feux de la prière comme à l'Arche. Dès les premiers jours, des équipes de prospection et de nettoyage, de réparation des dégâts de la nuit, prenaient langue avec les Africains, et un cours du soir gratuit s'ouvrit. Quelques Africains y vinrent, mais en petit nombre, les enfants s'approchaient, mais les grands regardaient de loin. On les sentait réticents. Ils s'interrogeaient : qui sont-ils ? Des policiers déguisés ? Des missionnaires qui cachent leur jeu ? Des émissaires du Gouvernement ?

Cependant les journaux annonçaient une recrudescence d'attentats du Front de Libération Algérien dans la Métropole. Les volontaires sentirent que le moment était venu de protester contre ces crimes insensés et qu'ils en avaient acquis le droit depuis qu'ils s'étaient mis au service des Algériens et vivant au milieu d'eux. Ils s'apprêtèrent à un jeûne de sept jours et lancèrent leur communiqué : ... « Nous condamnons toutes les

violences. Les attentats desservent la cause algérienne autant que la répression préventive et les internements administratifs desservent la cause du Gouvernement Français. Nous demandons à tous les Algériens de faire réfléchir leurs frères à cette évidence que le sang appelle le sang... Un homme comme Gandhi a su libérer son peuple, plus encore, il a révélé au monde la force de la non-violence »...

Ce jeûne, il fallait le faire au cœur du bidonville, et, pour ce, quitter le trop commode patronage, qui se trouve à un quart d'heure de marche. Ils commencèrent par préparer le terrain, déblayer ce tas d'ordures.

Au milieu de l'opération, ils eurent la visite des policiers (ce n'était pas la première) :

— Où habitez-vous ?

— Ici, firent-ils en montrant le tas d'ordures.

— Sans domicile, hein ? On va vous arrêter pour vagabondage.

— Voilà deux mois que nous réclamons ça.

Les ordres demandés arrivent par radio : « Les non-violents ! Surtout ne les arrêtez pas ! Cassez-leur plutôt la gueule ! »

— Faites donc, dirent les Volontaires sans cesser de piocher.

Les policiers ne frappèrent pas, mais ne se résolvèrent pas à les laisser et, par habitude professionnelle, cherchaient un biais pour les prendre en défaut :

— Que faites-vous ?

— Vous le voyez !

— Vous n'êtes pas chez vous ici, vous n'avez pas le droit...

— Tout le monde a le droit de travailler pour tout le monde.

Cette réponse gagna l'un des interlocuteurs : ça c'est vrai ! Et, avisant aussitôt un Algérien qui les observait, les mains dans les poches : « Hé ! dis donc, toi, tu ne pourrais pas prendre une pelle et venir les aider, fai-

néant ! » — « Et vous ? remarqua l'un des nôtres, vous pouvez aussi prendre une pelle, vous savez ! »

Le premier jour de jeûne sur le terre-plein encore imprégné de l'odeur des pourritures et des charognes qu'on en avait retirées, à quoi s'ajoutaient les fumées d'une proche usine de produits chimiques, se passa clair et calme.

Le ciel au soir se voila et bientôt il se mit à pleuvoir.

Les non-violents n'avaient pas planté de tente, pour ne pas fournir à la police motif de les emmener puisque, chose nouvelle, ils préféraient rester en liberté, du moins jusqu'à la fin du jeûne. A la langueur du jeûne s'ajoutait celle de la veille, et le froid de la pluie. Vers minuit, ils cherchèrent refuge sous les précaires auvents des deux petits cafés et de l'épicerie, jusqu'à l'aigre matin.

Mais une heureuse surprise devait leur réchauffer le cœur : dès que les gens sortirent de leurs gorbis et que les boutiques ouvrirent leurs volets, ils se trouvèrent très entourés : les langues se déliaient, les mains se tendaient, les derniers doutes avaient fondu pendant la nuit.

« Nous savons maintenant que vous êtes nos frères ! »

« Nous, quand nous donnons notre amitié, c'est pour toujours ! », disaient les Algériens.

Le second jour, on planta la tente, et adienne que pourra !

Les journalistes, qui avaient perdu, puis retrouvé la trace des Volontaires, leur rendirent visite.

Les polémiques au sujet de la non-violence continuaient à emplir les colonnes de certains journaux, mais la popularité avait en partie abandonné les Volontaires, maintenant que leur affaire ne se passait plus dans les rues de la Capitale, maintenant qu'ils s'étaient retirés dans cet autre continent qu'est l'Afrique de la

Banlieue. A ce travail silencieux et tout humain, la passion politique trouvait moins d'aliment.

Le soir, un grand vieillard maigre tout enroulé dans sa djellaba et son turban entre dans le cercle autour du feu de la prière et l'abolition des barrières est consacré...

Pour arracher du demi-oubli où ils étaient tombés ceux qui n'intéressaient plus beaucoup ni les gens de Gauche ni ceux de Droite, depuis que, retirés parmi les Algériens, ils se livraient à un jeûne de protestation contre les attentats des Algériens, voici qu'un beau matin le scandale éclata.

Tous les journaux firent passer un communiqué de la Préfecture de Police annonçant l'arrestation d'un lycéen « membre actif de l'Action Civique Non-Violente » porteur d'une valise contenant trente millions destinés au soutien des Rebelles et d'une liste de têtes à abattre. Bref, c'était la non-violence enfin démasquée, les bons apôtres cachant le couteau sanglant et la mitrailleuse qui tire dans le dos ! Le thème était facile et quelques-uns s'y laissèrent aller avec transport. Mais, la plupart, il faut le dire, assortirent la note officielle de notre démenti ou de leur commentaire dubitatif. Les journalistes affluèrent de nouveau et même la Radio Nationale enregistra la déclaration des jeûneurs, qui passa sur la chaîne parisienne à midi.

Les auteurs du morceau ne prirent même pas la peine de faire semblant d'y croire, et une accusation publique aussi précise et aussi grave ne donna pas lieu à la moindre enquête au siège de l'Action Civique.

Les Algériens entourent les jeûneurs. Jo leur parle des grandeurs et des ressources de la non-violence. Hamdani traduit et s'exalte. Dense est le recueillement de l'auditoire.

Les petites filles goûtent beaucoup les chansons et les hymnes de l'Arche, essaient de les apprendre.

L'une d'elles s'approche des jeûneurs en suçant une glace ; sa sœur la tire par le bras : « Non, pas devant eux ! »

L'amitié exige des dons, mais que donner à des jeûneurs ? Un groupe d'hommes a fini par trouver : une caisse d'eau minérale. « Comme on offrirait le thé ! »

Les volontaires ce matin reçoivent une lettre qui les consterne :

« Votre action, bonne au départ, ne fait maintenant que nous discréditer auprès du peuple français. Donc cessez toute activité, sans quoi vous allez voir comme la violence bien employée peut être bonne conseillère. »

signée : (illisible)

Chef de la Villaya n° 1

Cachet vert.

Jo se rend au café, avise un de ceux qui, au juger, pourrait bien avoir ses entrées dans ce monde-là. Il lui montre la feuille. On se la fait passer autour de la table, on l'examine avec soin. « Non, ça ne doit pas être vrai. Il y manque quelque chose. » La signature et le cachet pourtant laissent un doute. On va vérifier.

Il s'avère que c'est un faux. Mais si bien fait qu'il ne peut venir que de services spéciaux bien équipés, en possession d'originaux nombreux. On imagine sans peine d'où cela vient.

Un car de police s'arrête deux ou trois fois par jour aux abords de la tente. Parfois un brigadier en descend, entre dans le groupe, discute, non sans une certaine cordialité.

Le sixième jour, l'attaque eut lieu, ou plutôt la sixième nuit, une belle nuit de pleine lune.

La toile s'abattait sur les dormeurs comme un filet. Puis était retirée par ceux qui avaient coupé les cordes de la tente et cherchaient leur proie à tâtons, on percevait leur souffle avant de voir leur visage.

Qui ? Les policiers ? Mais ce n'aurait pas été le pire : ce que les nôtres craignaient jusqu'à l'angoisse était un brusque retournement contre eux des Algériens...

Ils étaient dégagés maintenant et la lune éclairait tout comme en plein jour. Dieu soit loué ! C'étaient des jeunes Français bien vêtus. Même ils les reconnuèrent : ceux qui avaient contre-attaqué leur manifestation aux Champs-Élysées.

Tout se passa très bien sous la lune haute et dans le haut silence, dans la lucidité et le détachement que donne le jeûne.

Ils se sentaient plutôt spectateurs que victimes de la nocturne cérémonie.

Il n'y eut ni coup ni cri de part et d'autre.

On commença par les tirer du sac de couchage et puis de leurs vêtements. On leur lia les mains et les traîna jusque sur la route.

Le pouvoir de la non-violence se révélait dans la distance entre leur propre tranquillité et l'agitation anxieuse de leurs agresseurs.

Pauvres petits jeunes gens, ils se trouvaient visiblement bien déçus, bien attrapés, tout étonnés !

Ils s'étaient amusés d'avance de la bonne grosse farce dans leur imagination de collégiens, et ils pensaient en faire des gorges chaudes le lendemain : on les a déculottés Ha ha ! Hi hi ! Hou hou ! déculottés !

Mais ils n'avaient pas compté avec cette lune-là ! ni avec ces hommes nus devant eux, la bouche close et les yeux ouverts.

Ils n'essayaient même pas de rire, ils essayaient en vain d'échapper à cette maldonne qui les avait changés tout à coup en autant de pantins.

Ils s'en allèrent en hâte en emportant les hardes.

Mais ceux qu'ils avaient laissés couchés nus sur la route se relevèrent et les suivirent.

A un moment, les autres jetèrent un coup d'œil derrière eux, et ce fut comme l'assassin qui se voit poursuivi par le fantôme de sa victime : ils prirent la fuite en étouffant un cri ; et gagnèrent leurs voitures.

Les prêtres de Colombes, avertis on ne sait comment, accoururent aussitôt avec des vêtements de rechange et des couvertures. Puis les quittèrent. Couchés sur la tente abattue aux cordes coupées, ils cherchèrent le sommeil jusqu'à l'aube, qui était celle du septième jour.

Le soir du septième jour. Ce fut la fête de la rupture du jeûne.

Marie la Compagne, les Amis de l'Arche de Paris, arrivent avec des paniers et des paquets, dressent sur le terre-plein les tables décorées de feuillages, chargées de fruits, de laitages, de gâteaux. Les Algériens du quartier apportent bananes, beignets, lait caillé, orangeade. Les prêtres et les paroissiens de Colombes arrivent. Tous debout autour de la table regardent, tandis que les Volontaires, assis, mangent. L'abondance est telle qu'on procède aux distributions à la ronde.

Ils retournent cantonner à Colombes, dans leur patronage. Maintenant trois équipes se relayent pour assurer une présence perpétuelle dans le bidonville.

Il s'agit d'être là quand les voitures de police s'arrêtent et de suivre ces Messieurs dans leur ronde, d'assister aux crochetages, aux perquisitions, d'être là debout sans un mot, sans un geste, tandis qu'ils renversent le lit, répandent par terre le contenu du tiroir, sous les yeux terrorisés des enfants, malmènent le père, l'entraînent, alignent les hommes pour la fouille : alors les Volontaires s'alignent aussi les bras levés, afin de

subir la fouille et l'arrestation... Monter dans les fourgons, s'asseoir sur leurs bancs à côté des Algériens, n'en descendre que par force.

Ils sont plusieurs commissariats et gendarmeries à faire leurs descentes jour et nuit. Ils semblent s'ignorer entre eux. Quiconque se plaindrait des traitements subis hier s'entendrait répondre que cela ne regarde pas ceux qu'il a devant lui. Ce sont toujours les autres qui ont fait le dommage. D'ailleurs personne ne se plaint.

« Mais enfin, celui-là, c'est la troisième fois que vous l'arrêtez pour vérifier son identité, vous devez commencer à savoir qui il est, non ? »

La réponse du brave argousin est : « Il faut cela pour les tenir en main. »

— « Et vous trouvez peut-être que vous avez réussi ? »

Une nouvelle patrouille de policiers rencontre celle des volontaires :

— Que faites-vous ici ?

— Nous surveillons.

— Qui surveillez-vous ?

— La police.

— Assez plaisanté, rompez, circulez !

Ils circulèrent dans le même sens que les policiers.

Les patrouilles des veilles de la nuit furent celles qui assistèrent au plus grand nombre de scènes révoltantes, et par leur seule présence purent sans doute en limiter les excès. Car les forces de l'ordre, comme on les appelle, ont coutume de s'exercer de nuit sans frein ni contrôle. Irruption, mitraillettes braquées, dans le café tranquille, et branle-bas dans les bouteilles, ou, dans le taudis des familles endormies, bris de vaisselle, saccage et rafle sous prétexte d'armes cachées, recherche qui ne pouvait finir puisqu'on n'en trouvait pas. Et le

constat muet des non-violents, parfois leur intervention pour s'offrir aux coups, était, on le conçoit, insupportable aux nocturnes.

Un des volontaires passa une nuit dans un gourbi de deux mètres sur deux, invité par son habitant qui ne pouvait se coucher vu qu'il pleuvait. Quand il pleut, une rigole tombe à la tête du lit, dont il faut rouler le matelas, et quand il pleut plus fort il s'en fait une autre au pied du lit, qu'il faut relever de même. Un troisième ruisseau, un ruisseau de boue, entre par la planche du seuil ; la valise sur quatre pilotis demeure seule au sec et c'est le plus important, car elle contient la chemise propre et les habits de travail secs dont on aura besoin demain matin pour aller à l'usine.

Eluder les invitations, éluder les cadeaux sans peiner personne, demande beaucoup de vigilance et parfois de la ruse. Mais la ruse est parfois de l'autre côté. Jacques, assis au coin d'une baraque, chante ; un paquet de cigarettes lui tombe sur les genoux, tandis que celui qui a fait le coup s'enfuit comme un voleur.

Les cours du soir continuent, de plus en plus fréquentés.

Ce travail d'éducation, de nettoyage, de protection, de rapprochement, les Volontaires s'aperçoivent chaque jour davantage combien il était nécessaire et s'étonnent de n'y avoir pas pensé plus tôt, ni plus. Comme il serait désirable de le voir s'étendre dans le temps et dans l'espace jusqu'à devenir permanent dans toutes les agglomérations de misère et de révolte. Là serait le meilleur terrain de manœuvre de l'Armée non-violente.

Et pourtant, le mois tirant à sa fin, il va nous falloir abandonner, pour la simple raison que nous n'avons ni la force ni les ressources de soutenir plus longtemps notre effort.

Abandonner, non, mais suspendre. Suspendre pour aviser à la manière de l'amplifier en y associant une autre catégorie de victimes de la guerre d'Algérie.

De fait, le peuple algérien n'est pas seul à en éprouver l'horreur. Tout de suite après lui, dans l'ordre de la dégradation, vient la jeunesse française. Les jeunes gens qui, au sortir de l'école ou du séminaire, se voient forcés d'y entrer et en demeurent à jamais marqués par les choses vues et les choses faites ; ceux surtout qui, en nombre tous les jours croissant, refusent fermement d'y prendre part.

Les Volontaires non-violents, Jo Pyronnet en tête, s'appêtent à soutenir leur cause et à partager leur sort.

4. Pour l'objection de conscience et le service civil

LES SEPT BOISGONTIERS ET LE PERIGOURDIN

Septembre 1960.

Au début de septembre eut lieu la rencontre des Responsables de l'Action Civique et d'autres associations amies, pour la mise au point des textes et des plans.

S'exposent aux coups de la Loi, trois catégories de personnes :

1. Les Jeunes ;
2. Les Signataires ou Garants ;
3. Les Volontaires.

1. Les Jeunes sont ou des militaires qui déposeront leur uniforme en annonçant à leurs supérieurs qu'on les trouvera sur tel chantier, ou des étudiants qui résilient leur sursis, ou des appelés du contingent qui attendent leur feuille de route.

Les Jeunes ont rédigé de leur côté une lettre au Président, demandant un service civil en Algérie.

Il s'agissait d'éviter deux écueils : d'abord de se trouver serrés entre l'Armée et les Rebelles, ce qui rend le travail et la vie même impossibles à qui se refuse à servir les uns contre les autres.

Et puis, malgré leur intention de travailler au milieu des populations pour le seul bien de ces populations, l'écueil de servir d'argument de propagande coloniale et d'arme psychologique. (Vu les immenses difficultés de l'aventure, le plus probable reste aussi le plus désirable : que le Gouvernement repousse leur proposition et les mette sous les verrous.)

Les Jeunes se chargèrent eux-mêmes de faire connaître le projet parmi les jeunes et de chercher des adhérents. Ils étaient, au départ, cinq.

2. Les Signataires sont des personnes d'âge mûr en général, sans obligations militaires, qui se portent corresponsables des jeunes. Pour ce, elles signent la lettre de Jo Pyronnet au Président de la République, appuyant la demande des jeunes et l'expliquant... Elles signent aussi l'Appel aux Jeunes que nous aurions voulu répandre par voie de presse. Mais les journaux n'ont pas pris le risque de le publier et il a été distribué par la poste et de la main à la main. Tout signataire peut se voir inculpé d'incitation à la désobéissance de militaires et encourir des peines graves : là est la valeur de sa signature. Nous eûmes, au départ, plus de cent signatures (plus il y en a, bien entendu, et moindres sont les risques) dont plusieurs prêtres et pasteurs.

3. Les Volontaires se donnent à temps plein à la campagne de service civil, encadrant les jeunes. Au moment de l'arrestation de ceux-ci, ils leur feront barrière de leurs corps, non pour empêcher l'arrestation, mais pour se faire arrêter avec eux. Ils sont une dizaine, la plupart du groupe des Trente de la dernière campagne.

Cette assemblée de septembre à Pasquier fut loin d'avoir la tenue, l'harmonie, l'aménité des camps de non-violence et des rassemblements de l'Arche. L'af-

frontement des « non-violents absolus » et des « non-violents tactiques » donna lieu à des frictions pénibles. Ça et là sourdait la hargne politique. Certains (parmi les plus généreux et les plus dévoués) se croyaient obligés d'emprunter un langage incorrect et ordurier par souci de popularité. Je me demande parfois lesquels seront plus difficiles à aimer : nos ennemis ou nos amis !

Ces grincements n'étaient que les signes avant-coueurs d'un conflit plus grave parce que plus intime et qui faillit infirmer l'entreprise dans l'œuf.

Un des deux jeunes qui avaient appelé Jo à l'aide, Alain, l'étudiant, demanda une réunion de volontaires pour qu'on se mit « d'accord sur ce qu'on répondrait à la police quand on serait interrogé ». Jo répondit : « La vérité, tout simplement. » Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi. Il se montrait enclin aux habiletés. On dut reconnaître qu'il n'était pas à sa place au cœur d'un Satyagraha. Après des jours et des nuits de discussion on résolut de se séparer. Il entraîna un autre jeune et draina de son côté une partie de nos appuis dans le monde de la presse et du Parlement. Il prit la place qu'avaient préparée les Trente au Bidonville de Nanterre.

Les Volontaires se rendirent à Terrasson, commune rurale dévastée par le débordement de la Dordogne, avec les trois jeunes qui restaient : Pierre Boisgontier, qui avait quitté sa caserne en laissant son adresse ; Jack Muir, en possession de sa feuille de route et Jean-Pierre Hémon, en instance d'appel, premier des enfants élevés dans l'Arche qui ait atteint l'âge militaire.

Le Maire les installa à l'Auberge de Jeunesse. Jojo, le gros cuisinier, leur fit des soupes et des tartes. Les paysans dont ils sauvèrent les maïs les accueillirent

avec reconnaissance et avec étonnement « car il est rare qu'on pense à ceux de la campagne ».

Quand le gendarme vint chercher Boisgontier Pierre, il en trouva trois qui disaient : « Pierre Boisgontier, c'est moi ».

— Allez-vous dire, oui ou non, lequel des trois ?

— On vous le dit, répéta chacun, c'est moi.

— Si vous continuez à vous moquer, ça va se gâter !

Cela se gâta : quatre autres vinrent qui dirent à leur tour : « c'est moi ».

— Montrez vos papiers, cria le gendarme.

— Nous n'avons rien à montrer.

Il menaça : Je vous emmène tous ! Les sept dirent : Emmenez !

Le pauvre homme ne savait s'il devait se fâcher ou rire : histoire de fous. Il rit : On vous embarque, vous vous débrouillerez avec le capitaine !

En chemin les paysans l'interpellaient : Pour une fois qu'on avait des braves gens pour nous aider, voilà que vous nous les enlevez ! Vous ne direz tout de même pas que c'est des malfaiteurs ! Vous n'allez pas leur faire du mal, hein ?

— Rien de grave : vérification d'identité, ça s'arrangera.

La matinée n'y suffit pas. Le Capitaine devant ce cas sans précédents s'essouffait à répéter un interrogatoire qui aboutissait à la même impasse. Puis il se plongea dans l'étude du code et du règlement, consulta le tribunal, revint enfin au téléphone pour demander la caserne.

« Allô, allô ! nous avons arrêté Boisgontier, Pierre... oui mon Colonel... très bien mon Colonel... Mais l'embêtant c'est qu'il y en a sept... oui sept : trois plus quatre... Mais on n'en sait rien... Oui... oui... Mais non...

Ah ? vous envoyez quelqu'un pour le reconnaître ? Bien mon Colonel. Terminé. »

Midi avait sonné. Les gendarmes revenaient de leur tournée et se trouvaient en nombre. Ce fut le moment que Jo choisit pour généraliser le débat : il se leva, parla de la non-violence, de l'action de Thol, de Vincennes, de Nanterre... parla de la guerre d'Algérie, de la jeunesse, de la signification de la présence des Volontaires en ce lieu...

Jamais il n'avait parlé devant un auditoire plus attentif. Les gendarmes, debout, tendaient l'oreille, hochaient la tête, roulaient les yeux...

On fit venir Jojo avec ses plats. Le Capitaine sauta sur l'occasion de l'interroger. Il devait avoir inscrit ses hôtes sur ses registres car c'est obligatoire. Mais les Volontaires n'étaient pas ses hôtes, c'étaient les hôtes de la Commune : il n'avait rien à leur demander. De tous ces Boisgontiers il ne savait quel était le bon... Jojo faisait l'idiot avec beaucoup de finesse, quoique les Volontaires ne l'eussent pas mis dans leur jeu.

Un gendarme insista pour qu'on dressât la table avec une nappe.

Il était tard et il n'avait pas mangé à cause de tout ce mouvement inhabituel : « Bah ! fit-il, ça ne m'aura pas fait de mal de jeûner un peu, moi aussi ! »

Le dénouement eut lieu à la fin de l'après-midi.

Le vrai Boisgontier, le Capitaine l'avait découvert depuis longtemps, mais il n'en avait pas la preuve légale, le moyen légal de se la procurer. Quand voici ! la formule exacte lui vint à l'esprit :

« Au fait ! vous refusez de montrer vos papiers : outrage à la maréchaussée : et d'un !

Au fait : six d'entre vous au moins déclinent une fausse identité : donc délit ! et de deux !

Au fait ! Vous tentez de tromper les autorités dans leur enquête : donc délit ! donc arrestation et fouille ! »

Cette fois on les sépara de force et bientôt les six innocents étaient relâchés de force.

Ils rentrèrent à l'Auberge et ils se consultèrent.

On allait probablement ramener Boisgontier à Mourmelon par le train ; il fallait donc le retrouver à la gare.

Ils allèrent en vain à celle de Terrasson assister au départ du dernier train.

Restait un mince espoir de le rattraper au train de nuit en gare de Brive.

Ils s'y rendirent et couchèrent à la salle d'attente tandis que Cécile et Jean faisaient le guet.

Vers minuit ils furent réveillés : « Il est là : quai numéro 3 ! »

Ils demeurèrent cachés dans le passage souterrain jusqu'à l'arrivée du train de Paris. Jean, inconnu des gendarmes, se tenait en vue au sommet de l'escalier.

Sur un signe convenu, ils se précipitèrent sur le quai, encerclant le prisonnier et ses gendarmes.

Suffoqués de surprise, criant, gesticulant, les gendarmes appelaient des militaires à la rescousse en s'indignant de leur manque de zèle, et des civils qui s'empresèrent de s'éloigner.

Se retournant sur leur prisonnier, ils essayaient de le pousser vers le wagon, mais Jean-Pierre rampant à quatre pattes entre leurs jambes, le serra dans ses bras par les genoux.

Cloué au sol il s'écroula, et les Volontaires sur lui comme en une mêlée de rugby. Les gendarmes tapaient dans le tas à coups de poings, à coups de pied.

Le train partit sans plus attendre. Des renforts de police accoururent tout débordants de rage nouvelle.

Tandis qu'on mettait les menottes à Boisgontier, Jo Pyronnet d'un geste prompt tendit le bras et la seconde boucle se referma sur son poignet.

Les deux amis se donnèrent un long regard, liés par la chaîne.

Ils retrouvèrent leur gendarme, mais le retrouvèrent hors de lui.

« Ah ! criait-il, me faire ça à moi ! Et dire que je les ai fait manger sur une nappe. Ils m'ont eu les salauds, ils m'ont eu au sentiment ! Foi de Périgourdin, on ne m'y prendra plus ! »

On les déféra le lendemain au juge d'instruction.

Inculpés d'outrage aux agents de la force publique, de coups et blessures, de tentative de soustraire un déserteur à la Justice...

Ils firent remarquer, bien que l'habitude du non-violent soit de plaider coupable,

qu'ils n'entendaient pas soustraire Boisgontier à la justice, mais au contraire : subir la même justice ;

que Boisgontier n'était pas déserteur puisqu'il avait toujours informé ses supérieurs de son départ et des raisons de son départ et laissé son adresse ;

que les coups et blessures, c'est eux qui les avaient reçus ; que...

Oui, oui, convint le Juge, les Gendarmes eux-mêmes sont témoins de tout cela : on en reparlera au procès...

— Et ce procès, quand faut-il s'attendre à... ?

— Oh ! plus tard, plus tard, et peut-être jamais...

Ils se retrouvaient libres, sauf Boisgontier : libres de continuer puisqu'on jugeait qu'ils n'avaient pas assez fait pour mériter la prison.

LE PROCÈS

Novembre 1961.

Si j'avais entrepris d'écrire une pièce à thèse intitulée *l'Affaire Pyronnet* en vue d'exposer la doctrine

de la non-violence de la façon la plus populaire et la plus émouvante, usant de toutes les ressources de l'art dramatique, ménageant les effets, les surprises, les retours, inventant pour illustrer chaque aspect du problème un caractère original et son histoire, je n'aurais certainement rien pu trouver d'aussi bien composé que le grand spectacle qui se donna tout seul au Tribunal de Carpentras le 22 novembre 1961.

Je me trouvais ce jour-là en Terre de Feu, à l'autre extrémité de l'autre hémisphère. J'imaginai le juge de province aux prises avec ce cas sans précédents et non prévu par la Loi Française. Je lui prêtai quelques remarques et répliques dans le genre burlesque, d'ailleurs sans gaieté, et qui ne s'accordaient guère avec le tragique et grandiose décor du ciel antarctique, et moins encore avec l'anxiété de me sentir si loin des miens au jour de leur épreuve. Je reconnais une fois de plus, humblement, que les choses et les faits ont montré plus d'imagination que moi.

La salle d'audience, qui n'est pas très grande, était bondée et débordait dans les couloirs. Les sièges y sont ainsi disposés que l'assistance serre de près le Tribunal. Le public, par sa densité, par l'intensité de son attention, joua sans doute un rôle important, quoique muet, dans le débat.

Le Président passe pour être un juge expéditif. Il s'appliqua dès le début à ne point faire mentir sa réputation. Il procéda à l'interrogatoire des accusés, qui fut en partie escamoté, à la lecture des rapports de police et chefs d'accusation en grande hâte, non par négligence, mais par souci d'aller droit au but ; non par manque de considération pour les accusés, bien au contraire : « Vous êtes des non-violents, donc des hommes véridiques et courageux, on n'a pas à s'attendre avec vous à des détours et des chicanes, vous reconnaissez donc la matérialité des faits qui vous sont impu-

tés, tout cela simplifie ma tâche. » Il jugeait l'affaire jugée d'avance. Jo tenta plusieurs fois de l'interrompre et de se faire entendre, mais le Président l'interrompait à son tour. Le dialogue se fit serré, haché, puis piétina et commença à tourner en rond :

« Enfin, s'écria le juge, vous reconnaissez les faits !

Jo. — Mais quels faits ?

Le Juge. — Ceux que retient l'acte d'accusation : l'incitation de militaires à la désobéissance !

Jo. — Non, pas du tout !

Le Juge. — Votre appel aux jeunes porte : ... « Si le service civil vous est refusé par les autorités, acceptez d'aller en prison plutôt que de porter les armes... » Si ce n'est pas de l'incitation, de la provocation, qu'est-ce donc ?

Jo. — Un appel à la conscience.

Le Juge. — Les paroles d'un tel appel mettent un doute chez le garçon simple qui ne se posait pas de questions, et chez l'hésitant c'est une poussée dans le sens du refus, c'est donc bien ce que la loi entend par *incitation*.

Jo. — Incitation comporte au moins pression morale, insistance auprès d'un hésitant, mais tout cela est contraire à la non-violence. Je me ferais scrupule de pousser qui que ce soit à quoi que ce soit, et me garderais d'attirer ou même d'accepter un hésitant.

Ici survient un débat autour du mot *incitation*, où chacun accuse l'autre de jouer sur les mots. Au moment où l'on risquait de s'engager dans une impasse, l'avocat intervient pour réclamer, non sans à-propos, qu'on fasse parler les témoins. A eux de dire s'ils s'étaient déterminés librement ou s'ils avaient été subjugués ou séduits.

Aussitôt tout s'éclaira, s'aéra, tout devint simple et humain.

Les premiers à témoigner sont trois des jeunes réfrac-

taires, qu'on a tirés de leur prison et qui ont voyagé avec les menottes aux poings.

Leur témoignage est sobre, ferme, fort, autant que par ses paroles, par ses accents et ses silences, fort parce que c'est la prison qui se présente et parle. Et la prison est un autre monde. Et la prison où l'on est entré de propos délibéré pour l'amour de la justice donne au témoignage une résonance que nulle éloquence n'atteint.

Il y en a onze autres dans leur cas, qu'on n'a pas amenés. Mais ces trois représentent les trois degrés de conscience et de résistance auxquels l'Action Non-Violente a prêté forme et voix.

Le premier a été soldat pendant onze mois. Ce n'était pas le service militaire, ni le port de l'uniforme, qu'il repoussait, mais (sans influence de secte ou de parti) la guerre d'Algérie et ses horreurs.

Voilà comment, un jour de permission, il se rendit au chantier au lieu de rentrer à la caserne.

Le second est un objecteur de conscience qui, le jour de l'appel, était allé au refus comme on part pour la guerre. Il s'était rallié à l'action par correspondance et avait été soutenu et assumé par les non-violents¹, ainsi qu'Henri Cheyrouze, déjà prisonnier et célèbre pour ses jeûnes lorsque notre campagne commença.

Le troisième est un anarchiste et un déserteur qui, dans le cadre de l'action, était revenu de l'étranger².

Tous affirmèrent qu'ils n'avaient pas à choisir entre désobéir et ne pas désobéir, mais entre les formes de désobéissance qui s'offraient :

la désertion, qui n'est pas un témoignage,

le passage à la rébellion, à quoi répugne l'amour du pays, même quand on juge sévèrement le pays,

l'objection de conscience classique, qui est un témoi-

1. Action d'Aix en faveur de René Nazon.

2. André Bernard, qui se fit arrêter à Marseille enchaîné à six volontaires, en mai 1961.

gnage très honnête et très courageux, mais pour lequel on part seul et vaincu d'avance.

ou enfin l'Action Civique Non-Violente, qui est ce même témoignage, mais collectif et ordonné, mais social et constructif, qui répond à l'angoissante question de l'heure et où l'on s'engage avec la certitude d'une prochaine victoire.

Ils déclarèrent n'avoir été ni poussés ni pressés, mais au contraire avertis des dangers et des épreuves auxquels ils s'exposaient, priés de laisser mûrir leur décision et de ne la prendre qu'en toute connaissance de cause.

Jean-Marie Domenach, directeur de la revue *Esprit*, se lève, pâle et la voix étranglée par l'émotion :

« Vous me demandez, Monsieur le Président, de témoigner de la moralité des inculpés. Comment puis-je délivrer, moi, des certificats de moralité à des hommes que je n'ai pas la force spirituelle d'imiter ? Bernanos dit que ce qui sauve une nation de la honte des tyrannies, c'est une certaine proportion d'hommes libres. Je regarde les accusés comme des hommes libres ! »

Puis vient Hamdani, le jeune musulman :

« Je suis Algérien, j'ai 29 ans. Je suis différent de ceux qui se sont présentés ici avec les menottes, réfractaires de l'Armée française. Moi je suis, grâce à l'Arche et à Jo Pyronnet, réfractaire du Front de Libération Nationale, restant pourtant d'accord sur ses buts. Ce qui m'a frappé, convaincu, rallié aux non-violents, c'est de voir pour la première fois des hommes, des Français, dont l'amour de la patrie consiste à vouloir que leur patrie soit sans crimes et sans reproches ; qui chez l'ami comme chez l'ennemi, pour la bonne cause comme pour la mauvaise, refusent les moyens sanglants, les complots, les mensonges de propagande, l'homicide légal autant que l'homicide illégal.

» Quand je les ai vus, pour protester contre les camps

d'assignation où l'on enferme arbitrairement mes compatriotes, réclamer avec insistance d'y être enfermés à leur place ou avec eux, je n'ai pu me retenir de me joindre à leur campagne.

» La présente action en faveur des objecteurs de conscience me regardant moins directement, j'ai demandé à me retirer pour réfléchir, aussi pour me rapprocher de mes anciens amis et prêcher parmi eux la non-violence, dont je sais qu'elle pourrait délivrer mon malheureux pays comme elle a délivré les Indes sous la conduite de Gandhi.

» Je n'ai pas su me faire entendre par les miens, ni trouver le chemin de leur cœur.

» Et maintenant je demande à rejoindre les rangs des non-violents, où je suis sûr de servir l'un et l'autre pays et de préparer la paix et la réconciliation. En attendant, j'apprends à me délivrer moi-même. »

Claude Voron a 23 ans, étudiant d'astronomie en sursis, stagiaire au Centre national de la recherche scientifique. Les vifs mouvements de sa tête d'oiseau, sa claire voix teintée d'un joyeux accent marseillais, dissipent quelque peu la gravité des messages précédents :

« Je participe à l'action depuis plus de huit mois, de chantier en chantier. Je suis réfractaire au service militaire et volontaire pour le service civil. J'ai résilié mon sursis et renvoyé ma feuille de route, je me trouve à la disposition de la Loi », déclare-t-il.

Et le Juge. — Vous avez l'air tout satisfait de cet arrangement, mais je ne suis pas sûr que la Loi en soit satisfaite ; et maintenant, jeune homme, si vous êtes un insoumis, comment se fait-il que vous soyez libre ?

Claude Voron. — Je me le demande aussi : le 28 octobre, je me suis présenté à la gendarmerie. On m'a répondu : « Puisque vous êtes non-violent, attendez donc qu'on aille vous chercher ; ayez de la patience ! » Et on m'a mis à la porte ! (Rire dans l'assistance.)

Le Juge. — Est-ce à l'Action Civique que vous devez l'inspiration de votre refus ?

Le témoin. — J'avais trouvé ça tout seul, mais ils m'ont inspiré la bonne façon. D'autres disaient : « Fais deux ans de service plutôt que cinq de prison », et d'autres : « Passe à l'étranger plutôt que de subir deux ans de service et peut-être de guerre. » Chacun se défile comme il peut devant la Loi. Les non-violents seuls m'ont dit : « Prends la responsabilité de ton acte : va aux gendarmes, nous t'accompagnerons. »

Maintenant le Pasteur Trocmé dresse sa corpulence majestueuse, sa tête noble et pensive. Une profonde conviction donne à sa voix un ébranlement particulier :

« On peut s'étonner qu'un Pasteur protestant témoigne pour Marie Faugeron et pour Jo Pyronnet, qui sont l'un et l'autre des catholiques fervents. Je ne suis pas le seul : les Pasteurs Vernier et Lerch les approuvent, les Pasteurs Lasserre et Blanchet sont, comme moi, signataires de l'Appel. Je me demande même pourquoi, si ceux-ci sont accusés, nous ne le sommes pas ! Je suis témoin que l'acte dont ils sont accusés par la justice des hommes a pour seul motif la fidélité à Christ, qui est leur Maître et le mien. C'est pour suivre son « commandement nouveau » qu'ils ont quitté leur famille, leur métier, leurs commodités, se sont mis au service des plus pauvres, ont invité les jeunes hommes à faire de même au lieu d'aller répandre le sang.

» S'ils sont coupables de réclamer le droit de ne pas tuer, et un service civil à la place du service militaire, nous le sommes aussi, nous les avons même précédés de plusieurs décades !

» Ce service civil, il est déjà institué en Hollande, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Suède, en Norvège, au Danemark, au Canada, en Allemagne.

» En France, le Chef de l'Etat nous l'a déjà promis.

» Dans quelques mois, Dieu le veuille, la paix sera

peut-être revenue, et le statut des objecteurs enfin accordé. Alors les accusés d'aujourd'hui seront regardés comme des précurseurs et des prophètes.

» Nous demandons l'honneur de leur être associés. Nous demandons que, pour eux et pour nous, justice soit faite, au sens le plus élevé du terme. »

La séance du soir s'ouvrit sur la déposition du Père Cortade, Dominicain :

« Oui, je jure de dire toute la vérité, car, prêtre, je me trouve voué à elle, à la servir de façon très concrète auprès des hommes que je rencontre.

» Mon ministère m'a fait, comme tant d'autres prêtres, le témoin du drame de la conscience des jeunes devant la guerre d'Algérie. Témoin de leur refus de cette guerre, non par crainte de combattre et de se voir exposés, mais par crainte de servir la mauvaise cause et de se trouver contraints à commettre par ordre des actes abominables. Je suis témoin des déchirements, des déviations auxquels peut conduire un tel refus. Et je suis témoin des dégâts plus graves dans les âmes qu'ont parfois causés l'acceptation à contrecœur et quelques mois de service en Afrique. Je sais à quelles dégradations, à quel désespoir plusieurs ont été conduits. J'en ai vu revenir d'Algérie comme on sort d'une horrible maladie ou d'un égarement de la raison.

» La voie que mes amis les inculpés ont ouverte et où ils se sont engagés courageusement pour soutenir ceux qui s'y engagent, échappe à cette alternative. Je n'essaierai pas de démontrer qu'elle n'est pas contraire à la Loi. Je la pense cependant moralement légitime. J'ai lu quelque part dans les Ecritures qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et mon vieux maître saint Thomas enseigne que la conscience oblige toujours, car Dieu parle par la voix de la conscience et désobéir à sa conscience est péché.

» Incitation à la désobéissance, non, mais accueil

fraternel à des consciences afin de leur faire voir la vérité et de leur donner la force de s'y conformer. »

Passons sur quelques témoignages plus confus, et sur d'autres qui furent beaux mais dont je n'ai eu que des relations trop vagues.

Chaque fois qu'un témoin s'aventurait dans une déclaration comme : « ... vu qu'il me répugnait de participer à une guerre injuste... », le Président lui criait : « Je vous arrête ! Ne sortons pas du sujet. Ce n'est pas de vos opinions que vous avez à témoigner, mais de l'influence des inculpés sur votre décision », ou encore : « de la moralité des inculpés, et rien de plus ».

Enfin vint le tour de Pierre Boisgontier, dont l'affaire, on s'en souvient, marqua le début de cette campagne.

Notre ami a un bec-de-lièvre, ce qui complique son élocution et l'entrecoupe de petits jappements, mais ne l'empêche pas d'avoir la langue bien pendue et de se montrer aussi hardi dans ses propos que dans ses actes. Quand il explique qu'après huit mois de prison on l'avait réformé « pour sinusite », tout le monde éclate de rire.

« Vous voulez peut-être me faire dire que j'ai subi incitation ou pression de la part des inculpés, eh bien moi je vous dis, l'incitation, c'est moi qui l'ai faite ! Et la pression aussi, sur Jo, dès que j'ai pu mettre la main sur lui, et avec quelle insistance, quel acharnement ! Car il n'était pas facile, le gars ! Il n'était pas pressé ! Il avait autre chose à faire, il avait déjà sur les bras l'affaire des camps d'assignation ! Et moi : « Alors, vous n'allez rien faire pour nous ? Vous allez faire comme les autres, qui veulent la paix en Algérie, disent-ils, et qui ne font rien ! Et nous laissent partir, nous les jeunes, pour l'Afrique où ils ne vont pas ! »

» L'idée du service civil en Algérie, pour la réconciliation des deux peuples, c'est moi qui l'ai eue, et comme c'est une très bonne idée, je ne voulais pas la

garder pour moi tout seul, j'en avais fait part à l'Union des Etudiants, aussi à « Jeune Résistance » et aux réseaux clandestins, qui m'ont dit : « Impossible que le Gouvernement accepte : ça te vaudra cinq ans de prison, et ça ne servira à rien. Nous, on ne demande rien à personne, on se tire ! » J'en avais fait part à plusieurs députés et sénateurs, journalistes, qui m'ont dit : « Très belle idée, repassez me voir, ça m'intéresse beaucoup. »

» J'attendais toujours, dans mon dépôt d'intendance, à compter les chaussettes, dégoûté de ne rien faire et d'être à l'abri, et sous l'uniforme de parachutiste pardessus le marché !

» Mais dès que j'ai connu par les journaux les non-violents, et surtout le grand chef, j'ai compris que c'était celui-là qu'il nous fallait pour nous conduire. Aussi je l'ai talonné, tanné, je me suis cramponné à lui, jusqu'à ce qu'un jour il me dise : « Puisque de toutes façons tu pars, puisque le projet d'un service de paix est solide et que j'y crois, eh bien nous allons t'aider ! »

» Et, bientôt après, il ajoutait une idée à la mienne : « Puisque le service civil en Algérie, vous serez empêchés de le faire, au lieu de le réclamer dans le vide, faisons-en une réalité en France dès demain : ouvrons des chantiers, et que nos manifestations soient faites, la pelle, la pioche et la brouette en main... »

Quand il eut achevé son récit, parlé de l'aide qu'il avait reçue des non-violents pendant qu'il était en prison et comme il les avait rejoints aussitôt libéré, il quitta la barre, puis, d'un mouvement brusque, il y revint pour dire :

« J'ai oublié de dire que je suis leur complice ! »

Le Président le reprit : « Pour qu'il y ait complicité, il faut qu'il y ait délit, or il n'est pas établi qu'il y ait délit. »

De toute évidence le vent avait tourné.

Le Juge avait, dès le début, marqué son estime des accusés et, tout le long du débat, son souci d'objectivité. Mais, esprit vif et d'ailleurs lucide, il avait du premier coup, sur l'étude des documents, sur la foi des lettres et télégrammes reçus de tous les coins du monde, prévu l'issue de l'affaire, je veux dire découvert le point exact où ce multiple drame personnel et national dont il n'entendait pas sonder les profondeurs, rencontrait un texte de loi simple et précis qui dégage la conscience du fonctionnaire honnête, coupe court aux scrupules, porte seul la responsabilité du châtement...

Il entendait retenir, des déclarations et dépositions des accusés et des témoins, des éléments concrets pour préciser ses vues, et dès que surgissait un aspect imprévu du problème, il le regardait comme une digression, comme un retard, comme un obstacle qu'il s'efforçait d'abattre. Pour peu que le témoin fût timide, confus dans son langage ou peu convaincu, il le faisait trébucher...

Mais à présent il était visiblement saisi et retourné, il écoutait, il réfléchissait.

Jo put reprendre la parole et dégager les points essentiels du sujet tout à son aise et avec la force de conviction qui lui est propre :

« Je pense suffisamment démontré par cette longue suite de témoignages divers, que nous n'avons incité ni provoqué personne, exercé sur personne pression et moins encore contrainte. Mais ce n'est pas assez : il faut ajouter que j'ai été moi-même contraint à m'occuper du désarroi de la jeunesse française devant la guerre d'Algérie, contraint non pas tant par l'insistance de tel ou tel de ces garçons et leur anxieuse attente que par la logique même de la non-violence.

» Je dis *contraint*, car j'avoue que j'aurais bien mieux aimé pouvoir me persuader que ce n'était pas à faire, ou qu'il n'y avait rien à faire, ou enfin que ce n'était pas mon affaire !...

» Car j'avais mesuré les difficultés et les dangers de l'entreprise, dont le pire était sans doute un excessif succès, une efficacité imprévisible et qu'on n'est plus capable de contenir, le danger de se voir compromis par des alliés qu'on n'a pas choisis, de provoquer des déviations et des chocs en retour, des divisions, des confusions, des désordres, enfin le contraire de ce qu'on aurait voulu.

» Ce risque, il existait et il existe encore, mais nous avons dû le prendre, quitte à y parer de notre mieux au jour le jour, car, ne pas le prendre, c'était courir le risque plus grave encore de ne rien faire, de manquer à notre vocation de non-violents connus pour parler et agir au nom de la conscience, d'avoir à la fin des comptes à rendre à ces jeunes gens soumis à toutes sortes de pressions et d'incitations, à toutes sortes de menaces et de contraintes, qui posent à leurs aînés une question urgente et vitale ; d'avoir à leur rendre des comptes parce que, tenant la réponse, nous aurions refusé de la leur donner, et cette réponse, c'est : « Suivez votre conscience » et c'est de leur fournir les moyens de le faire, et c'est encore de nous compromettre avec eux !

» On parle à leur sujet — et comme de juste à notre sujet — d'insoumission, et l'on semble sous-entendre que tout se réduit à l'acceptation ou au refus de l'habit militaire. Mais, par souci de brièveté, on élude deux choses, sans lesquelles il est impossible d'établir un jugement correct : on élude d'abord le fond du problème, on élude ensuite les conditions concrètes dans lesquelles le problème se pose.

» Car enfin, aujourd'hui, il ne suffit pas, pour obéir, de prendre l'habit militaire, il faut aussi savoir à qui l'on obéit. Vous répondez : « A son supérieur immédiat ». Mais si celui-ci désobéit à ses supérieurs, à qui le militaire obéira-t-il ? (Personne, je pense, ne me reprochera de poser ici une question en l'air !)

» Et maintenant, dites ! si cette guerre que le Chef d'Etat lui-même qualifie de « fratricide » et d' « absurde », si toute l'affaire d'Algérie, dans ses fins comme dans ses moyens, se présentait comme une flagrante infraction aux lois les plus fondamentales du respect de l'homme et du bien des peuples ?... Vous allez m'arrêter ici, comme vous avez arrêté les témoins... Je m'arrête donc... Mais il reste que, militaire ou non, il est impossible aujourd'hui d'obéir tout simplement et sans choisir, et que l'homme ne peut être jugé que sur la valeur de la fidélité qu'il a choisie !

» Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Je me suis efforcé dans cette action de concilier les deux exigences. Je ne considère pas que l'autorité soit nécessairement César ni le Prince de ce monde. Je crois avec saint Paul qu'elle peut être « de Dieu ». Cela se reconnaît à ce signe, qu'elle porte les armes de Dieu, qui sont la justice et l'amour du bien commun. Je crois (encore avec saint Paul) que l'obéissance est une vertu, qu'il faut se soumettre à la loi, « non par crainte du châtement, mais par motif de conscience ». Je crois (quoique l'Écriture n'en dise rien) que la communauté nationale a sa valeur. Nous ne l'avons pas choisie, mais nous ne pouvons choisir qu'elle soit autre, ni faire que nous n'en ayons pas profité, que nous n'ayons envers elle une dette de reconnaissance et d'honneur.

» C'est pourquoi notre Appel insiste sur des mots comme « Ne désertez pas, ne faites rien qui puisse passer pour une trahison », mots qui déplaisaient fort à plusieurs de nos amis et nous valurent leur éloignement. C'est pourquoi nous avons toujours refusé toute alliance avec la résistance clandestine, ou un accord sur des formules telles que « mêmes fins, moyens différents », tant il est essentiel pour le non-violent que fins et moyens soient de même nature.

» Or c'est précisément parce que nous adhérons à

notre patrie et ne voulons pas en être séparés, c'est parce que nous respectons l'autorité légitime et la personne des chefs et ne désirons en aucune façon les abattre et moins encore les remplacer nous-mêmes, c'est pour cela que nous ressentons les erreurs et les crimes qui se commettent au nom de la France comme des maux dont nous sommes responsables : nous les jugeons et dénonçons moins que nous ne les confessons. Notre action se propose d'y résister, mais, plus encore, par les tribulations auxquelles elle nous voue, de les expier !

» Et maintenant, revenons sur les risques de déviation et d'équivoque. Comment y avons-nous paré ? Moins par des efforts d'habileté et de prudence qu'en nous tenant à cette maxime : " ne point sacrifier la moindre parcelle de vérité pour l'efficacité la plus grande ".

» Ainsi, le projet d'ouvrir immédiatement un chantier de travail pour l'aide des populations fut accueilli de tout cœur par nos jeunes, mais on sentait que — parfois inconsciemment — ce qui leur importait, c'était la démonstration plus que le travail effectif. Il s'agissait d'abord d'être nombreux, de manifester, de frapper l'opinion, d'intéresser la presse ; quant au travail, c'était pour eux un argument de polémique, un geste symbolique plutôt qu'une œuvre.

» Notre première sortie a été de nous enterrer à Terrasson, loin de Paris, loin de tout. La plupart de nos manifestations se firent en province. Mais nous avons fait plus de travail que de bruit. Les chantiers que nous avons dû abandonner à cause des arrestations, nous avons eu soin de les faire reprendre et mener à bonne fin par le Service Civil International ou d'autres groupes moins exposés que nous.

» Cette discrétion a beaucoup déçu, plusieurs se sont découragés ou éloignés. Quant à nous, nous ne sommes pas mécontents des résultats de tant d'efforts : d'abord

du travail qui s'est fait dans les âmes de ceux qui ont pris part au travail ; car le chantier a été l'école du non-violent, où il se préparait à la prison et aux autres épreuves, et puis le lien avec les populations fraternellement secourues ; puis des retournements qui se sont opérés chez ceux qui assistèrent aux manifestations ou visitèrent nos baraquements, et tout particulièrement chez ceux qui étaient chargés de se porter contre nous : gendarmes, policiers, inspecteurs, geôliers, magistrats, ministres, sans parler des voisins de cellule dans les prisons.

» Ce qui importe avant tout dans l'action non-violente, c'est qu'elle soit conforme à la vérité et aussi qu'elle soit comprise.

» C'est même la raison de ce procès et de notre défense. Si, contrairement à ce que vous attendiez, Monsieur le Président, nous nous efforçons de contester les termes de l'accusation, si nous plaidons non-coupables, personne ne doit croire que c'est pour éluder nos responsabilités et pour éviter les châtiments.

» C'est pour expliquer la nature particulière de notre action, car nous avons le droit d'être punis pour ce que nous avons fait, non d'être jugés sur des malentendus ou sur des à-peu-près. Or, la nature de l'action non-violente, c'est précisément la responsabilité et même la corresponsabilité volontaire.

» Et voici le moment de rappeler un des chefs d'accusation portés contre moi : le renvoi de mon livret militaire. Je l'ai fait pour protester contre le traitement infligé à l'un des nôtres : contrairement aux exigences du code de justice militaire, il avait été gardé à la caserne et puis transféré en Algérie en habits civils. Or, un insoumis qui fait connaître d'avance et publiquement sa décision doit être remis à la justice militaire, au lieu de quoi on le garde le plus souvent dans l'armée, où il peut se voir soumis à toutes sortes de traitements pour le faire revenir sur sa décision. Un

autre, un des témoins cités, qui n'a pas pu venir, a été à moitié étranglé dans sa cellule par un officier...

» Vous qualifiez de " pression " notre Appel non-violent, mais cela, comment le qualifiez-vous ? Il est vrai que vous n'êtes pas chargé d'en juger, mais c'est toute la question ! Je n'insiste pas.

» Le renvoi de mon livret militaire a eu pour but de m'exposer moi-même aux coups de la loi afin de souligner l'illégalité de ces traitements-là, afin de desserrer la pression qui s'exerce sur la conscience des jeunes.

» Or, tandis que ces jeunes subissent de lourdes peines de prison, si nous qui avons pris pour eux fait et cause, au point même d'assumer leur identité au moment de leur arrestation et de réclamer de subir leur sort, nous nous tirions de ce procès avec une simple amende ou bénéficions de mesures de clémence, ce serait un véritable scandale ! »

Suit le réquisitoire du Procureur de la République.

Il commence par reconnaître la « matérialité des faits et l'infraction aux dispositions légales ».

Il conclut par ces paroles étonnantes : « J'attends avec confiance la décision de votre tribunal. Je suis convaincu que cette décision saura, dans la mesure du possible, concilier la considération de la loyauté des accusés et de la noblesse de leurs mobiles, et d'autre part les dispositions légales qui nous régissent, imposées au pouvoir législatif par les impérieuses nécessités du temps où nous vivons. Souhaitons que l'humanité prenne un jour conscience de sa véritable vocation et dépasse les problèmes qui nous ont retenus aujourd'hui. »

Maître Gasparri prend la parole avec une émotion qui lui impose la sobriété. Il pense qu'en de tels procès, où les accusés et les témoins ne cachent rien, ne crai-

gnent rien, l'avocat n'a pas de place, sinon comme un témoin de plus :

« Les paroles ne peuvent rien ajouter à une action qui, à travers le défilé des témoins, est plus éloquente que tout ce qu'on pourrait en dire. »

Quand vint le tour de maître Bouchet, chacun avait l'impression que, tout ayant été dit, ce discours serait de trop.

Pourtant, après quatre heures d'audience d'un intérêt soutenu, il sut encore forcer l'attention du tribunal et du public et tenir l'auditoire suspendu à ses lèvres pendant un long plaidoyer, où tout sonna juste et opportun, clair et fort :

« Vous aimez, Monsieur le Président, qu'on réponde aux questions par le *oui* ou le *non*. Je vais essayer de me conformer à cette exigence.

» Considérons donc le but de l'action. Est-il, oui ou non, mauvais ?

» Obtenir, à la place du service par les armes, un service des plus pauvres, en réparation des ravages de la guerre et pour préparer la paix dans la réconciliation.

» Poser la question, c'est y répondre : le but est hautement louable.

» Alors la proposition serait-elle utopique et irréalisable ?

» Non, c'est un projet raisonnable et constructif. A tel point que dix-huit nations l'ont inscrit dans leur loi.

» Nous n'avons pas affaire à des rêveurs. Considérez leur titre *Action Civique*. Les mots veulent dire ce qu'ils veulent dire.

» En fait, ils ouvraient le chantier en même temps qu'ils lançaient l'appel et la demande.

» La proposition serait-elle inopportune et prématurée ?

Non. On nous promet l'octroi du statut des objecteurs de conscience pour la fin de la guerre d'Algérie. Autrement dit, on nous offre le remède quand le mal aura fait ses pires ravages.

» " Le malaise de la jeunesse ", le " malaise de l'armée ", ce ne sont pas les non-violents qui ont inventé cela. Quelle est l'étendue du mal, combien de milliers de jeunes Français ont-ils passé la frontière pour échapper à un problème qu'ils ne savaient résoudre ? On ne peut avancer un chiffre avec certitude, mais qu'importent les chiffres : n'y eût-il qu'une seule conscience noble troublée par l'impossibilité de mettre d'accord ses exigences morales et les lois de l'Etat, qu'elle aurait droit d'obtenir de la société satisfaction.

» Personne ne peut reprocher aux non-violents d'avoir cherché réponse à cette question, la réponse que notre société ne donne point.

» Personne ne contestera que leur réponse est une issue à l'impasse et qu'elle est meilleure et plus hautement morale que toutes celles qui se présentent aujourd'hui, y compris celle de l'obéissance absolue.

» Il est clair que l'issue qu'ils proposent exclut toutes les autres, y compris celle de la soumission aveugle à la loi. Est-ce donc une issue illicite ? Ou n'est-ce pas plutôt une façon de faire avancer l'état des choses ?

» L'opposition, en démocratie, est-elle contraire au droit ? Elle est plutôt un frein, un stimulant, un correctif au pouvoir, et la garantie de la liberté.

» Waldeck-Rousseau dit : " Tout progrès moral est au départ une action menée par une minorité. " Il dit encore : " L'essentiel est d'avoir raison, la majorité est une question de date. "

» Or, cette minorité, cette infime minorité, cette minorité, disons, privilégiée, des non-violents, à quels moyens a-t-elle recours ?

» Nous avons reconnu la valeur de leurs fins, est-ce

que leurs moyens, les moyens non-violents, seraient blâmables ?

» Si nous avons à défendre une sainte cause, même les moyens violents nous semblent justifiés, et les moyens non-violents ne le seraient pas !

» La violence sera-t-elle toujours la grande accoucheuse de l'Histoire ?

» Même de grands capitaines, même de grands politiques, à la conclusion de leur carrière, en sont venus à reconnaître l'échec de leurs méthodes : " Il y a deux forces dans le monde, dit Napoléon, celle de l'épée et celle de l'esprit. La force de l'esprit finira toujours par vaincre la force de l'épée. " Et Lyautey : " Rien de véritable ne se fonde sur la force. " Et Clemenceau (qui n'était pas un agneau bêlant et n'avait pas de faible pour le froc) : " Si les chrétiens avaient une goutte du sang de saint François, le monde serait changé. " »

Le verdict est remis à trois semaines.

Le voici :

Joseph Pyronnet : dix mois,

Jacques Tinel (responsable des manifestations de Paris) : huit mois,

Marie Faugeron (compagne de l'Arche) : six mois,

Simone Pacot (compagne de l'Arche) : six mois,
tous avec sursis.

5. *Le grand jeûne de Rome*

LES QUARANTE JOURS

Voici la lettre que Shantidas adressa au Pape Jean XXIII à son arrivée à Rome :

Saint Père,

Rome, 4 mars 1963

Répondant à votre appel¹, je suis venu de France à Rome pour faire pénitence à l'intention du Concile, de ce Concile de la Réconciliation que nous rêvons depuis des années sans avoir jamais rêvé que ce pouvait être chose réelle et proche.

Je vais jeûner jusqu'au matin de Pâques, accomplissant ainsi quarante jours de muette et intense prière.

Trois motifs m'animent :

Le premier, c'est la conscience de mes fautes qui me rendent trop indigne d'élever au ciel une demande.

Le second, c'est la demande : celle de la santé de notre Pape, car nous nous sommes pris d'affection pour celui qui a voulu changer la majesté pontificale en bonté paternelle.

Le troisième, c'est notre attente, devant la menace de la Guerre Totale, de la parole conciliaire dont le monde aujourd'hui a besoin, d'une parole audacieuse, absolue, bref évangélique.

1. Allusion à l'encyclique « Paenitentiam Agere ».

Permettez-moi de m'étendre quelque peu sur ce point de vitale importance. De fait, tout le bien que nous attendons du Concile, à qui sera-t-il bon si la Guerre Totale qu'on nous prépare nous mue en un monceau de cadavres ou en un peuple de lépreux, ou si, même sans guerre, les rayonnements de la matière désintégrée nous suscitent des générations de monstres ?

Je sais que Votre Sainteté n'aime pas les prophètes de malheur et je ne voudrais pas en être un. Mais ne dites point que tout cela n'est que roman de science-fiction. C'est inscrit dans la folle logique du siècle, outre que la déflagration universelle peut survenir d'un moment à l'autre par simple accident.

Qui protégera les peuples de leur propre ignorance, de leur inertie, de leur inconscience ?

Qui les protégera de leurs chefs, aveugles qui mènent des aveugles, eux-mêmes menés par le Prince de ce Monde ?

Qui protégera la Création de Dieu et toutes les beautés et bontés qu'elle contient, contre les convoitises, les peurs, les orgueils aujourd'hui armés pour tout détruire ?

Qui, sinon l'Eglise, « Mater et Magistra » ?

C'est à elle qu'il appartient d'avertir, d'exhorter, d'implorer, d'indiquer les issues.

Voyez ce qui est advenu en Suisse où c'est un Archevêque qui a incité le peuple à consentir à l'arme de mort. Si Rome avait parlé, cette honte ne serait pas sur nous catholiques. Si elle ne parle pas cette fois, le mauvais exemple sera suivi, multipliant le péril.

Il est vrai que l'Eglise n'a pas le pouvoir d'imposer ses volontés aux gouvernements légitimes, ni celui de s'opposer à eux, à moins d'être prête à retourner aux catacombes. Mais il ne s'agit pas d'imposer, ni d'opposer, et non plus de s'adresser aux gouvernements (les gouvernements continueront de rejeter sur l'adversaire la faute de l'agression et d'attendre que l'autre désarme le premier, si bien qu'il n'y aura jamais de premier).

Il s'agit d'arracher de la bouche des ennemis de notre Eglise l'accusation qu'ils lui font d'être la complice des Gouvernements dans leurs entreprises sanglantes, tandis que les déclarations papales en faveur de la paix ne sont que théorie et rhétorique, pour ne pas dire masque !

Il est très difficile de contester l'argument tant qu'une interprétation abusive de Romains XIII¹ nous fait de l'obéissance aveugle au pouvoir établi, si mauvais soit-il, un devoir religieux.

Il n'y a d'espoir qu'en Dieu, et Dieu opère du dedans, dans la conscience des hommes libres. Le seul espoir est donc dans un éveil de la conscience chrétienne dûment éduquée, capable de résister aux tentations, séductions et contraintes par lesquelles le pouvoir la fait entrer dans son jeu.

La Résistance spirituelle est tout le contraire de la rébellion, de la subversion, de l'anarchie, car « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » est frein au Pouvoir quand il dévie et zèle à le servir pour le bien commun.

La Résistance spirituelle n'est pas du tout renoncement à la défense légitime et à la lutte pour la justice. C'est en tout temps la plus légitime des défenses et dans l'ère atomique la seule raisonnable et possible : la seule qui n'entraîne point la destruction de ce qu'on prétend défendre.

La Résistance spirituelle consiste à opposer au mal non un mal de même nature et de direction contraire, mais un bien égal et approprié.

« Nous possédons, dit l'apôtre, des armes non charnelles ; elles sont de force, avec la grâce de Dieu, à renverser des forteresses. » Il est clair que les Chrétiens qui ont fait crouler et vu crouler tant d'Empires ne peuvent mettre leur confiance à la fois en ces armes-là et en la bombe H.

1. Epître de saint Paul aux Romains, chap. XIII.

Il circule confidentiellement un projet de Schéma sur la Guerre et la Paix, dont un fragment fut publié par les *Informations Catholiques Internationales*. Si l'on en venait à l'adopter, il répondrait en grande partie à nos aspirations.

Il contient des paroles sans équivoque, comme celles-ci : « La destruction massive de populations entières, comme furent les bombardements de Hambourg, de Leipzig et de Hiroshima, est un crime qui crie vengeance au ciel. »

Ou comme celles-ci : « Qui donne des ordres contraires au droit des gens doit s'attendre à ce qu'on lui déso-béisse. »

Mais s'il en est ainsi, si la Guerre Totale est un crime, ne faudrait-il pas insister sur cette proposition que la préparation du crime est déjà un crime ? Déclaration de grande et immédiate conséquence, car l'homme qui travaille en temps de paix à l'armement atomique ne pourrait plus ignorer qu'il est en faute, et qu'il doit changer de métier.

Il y a plus : tout citoyen qui demeure inerte devant l'urgence du danger devrait savoir qu'il est en faute, et que par la parole, l'écrit ou tout autre moyen petit ou grand à sa portée, il doit rompre la complicité du silence et s'éveiller avant que l'irréparable arrive.

Enfin ce qui, à notre humble avis, manque tout à fait, c'est un paragraphe où seraient exposées les quatre règles de la Résistance spirituelle :

- 1) Qu'elle soit conduite sans effusion de sang.
- 2) Sans fraude ni mensonge, à visage découvert, sans éluder les châtiments mais en les provoquant au contraire et en les supportant avec une douce fierté.
- 3) Avec le respect de l'adversaire, de sa liberté, de sa dignité, et le souci de sa conversion.
- 4) Qu'elle soit un témoignage de cette vérité que le

sacrifice a une vertu qui sauve (c'est la leçon de la Croix et la tradition des martyrs).

Et l'on devrait rappeler que la Résistance Spirituelle a prouvé son efficace pratique dans la libération de l'Inde, et en différents conflits privés ou publics tant en Occident qu'en Orient, histoire peu connue et qui mérite étude attentive en ces temps d'extrême péril.

Je m'excuse de ces pages peut-être inutilement longues. Il se peut que la silencieuse supplication du jeûne complet eût suffi à dire tout cela et bien davantage, mieux que les mots.

Quoi qu'il en soit, je me tiens retiré et caché au Couvent Cistercien de Frattocchie. La chose n'est connue que par de rares amis et quelques ecclésiastiques. J'espère que la presse ne fera pas de bruit autour d'elle.

Je la dépose avec tremblement mais non sans espérance aux pieds de votre Sainteté et dans le cœur de Notre Seigneur miséricordieux.

Avec mes hommages dévoués,

Lanza del Vasto.

Le monastère où Shantidas et Pierre Mohandas trouvèrent refuge est une grande bâtisse de briques, neuves mais d'un goût discret, entourée d'une vieille oliveraie, en bordure de la voie Appienne au pied des Monts Albains. L'hôtellerie est un petit palais rouge et gris, où plus d'un pape séjourna. Ils furent logés dans la chambre voûtée de Benoît XIII.

Le jeûneur fut soutenu par les beaux offices dans la chapelle haute et sonore, entouré par l'amitié des moines, et surveillé par son fils Mohandas qui est médecin comme on sait.

L'épreuve se passa sans accidents et sans inquiétude. Il se tint debout, travailla, fit bon visage jusqu'aux derniers jours. Tandis que Mohandas suivait la règle des

Trappistes, assistait, admis au chœur, aux offices nocturnes. Le jour, il visitait les Monsignors dans leurs bureaux dorés et se butait parfois aux portes closes. Il fit pourtant d'heureuses rencontres dans les Collèges où l'on reçoit les Cardinaux de passage et eut avec des théologiens accrédités des entretiens propres à faire avancer notre cause.

Pourtant la réponse du Vatican ne venait pas, si ce n'est, au bout de vingt jours, sous la forme d'un accusé de réception en style administratif. La lettre était-elle parvenue à son destinataire ? On pouvait en douter. Avait-elle été lue, comprise, transmise aux commissions conciliaires compétentes ? C'était peu probable. Il s'avérait impossible d'obtenir une audience privée pour s'en assurer, attendu la santé du Pape.

Mais le jeûne travaillait et portait ses fruits même à distance. On recevait des lettres de la Communauté et de quelques amis annonçant la participation de plusieurs au sacrifice et les grâces qui en résultaient.

Le Dimanche des Rameaux, Chanterelle¹ arriva, qui fut pour le jeûneur de grand confort. Le Mercredi Saint, elle rendit visite à la Secrétairerie d'Etat, porteuse d'une nouvelle lettre demandant réponse à la première et demandant une bénédiction pour cette Semaine Sainte « qui est la plus dure ». Le Secrétaire, Mgr P., la retint plus d'une heure, lui affirmant que la lettre avait été lue et qu'il n'y avait pas de réponse à attendre... « Et puis, dit-il, au fait, je vais vous la donner, la réponse ! » Et il lui tendit l'Encyclique *Pacem in Terris*, qui devait paraître le lendemain. « Il y a là des choses qu'on n'a jamais dites, des pages qui pourraient être signées de votre mari ! »

Le Vendredi Saint, comme Shantidas, un peu fatigué, prenait le soleil sur la terrasse, le Père Abbé vint lui rendre visite. « Je vous apporte des nouvelles du Vati-

1. Femme de Shantidas.

can », dit-il tout souriant. Et il lui remit les cadeaux du Pape, deux écrins de peau, aux armes, contenant un chapelet et une médaille, avec un mot d'accompagnement, la prière particulière et la pensée du Saint-Père pour les époux Lanza del Vasto.

Le Dimanche de Pâques à la grand-messe les amis vinrent en voiture retrouver le pénitent, rompirent avec lui le jeûne par un jus d'orange et des biscuits, et le ramenèrent chez les siens dans le beau jardin éclatant d'arbres de Judée en fleurs, de verdure fraîche, de glycines enlaçant les cyprès jusqu'à leur pointe.

Là il se reposa pendant une semaine, reprenant doucement ses forces. Il réunit les amis chaque soir et forma le premier groupe romain de l'Arche.

Mais, pour reprendre le mot du Secrétaire d'Etat, quels sont les passages de l'Encyclique qui répondent à la lettre de Shantidas ?

Au sujet de Rom. XIII et de l'obéissance aux pouvoirs établis :

« Leur autorité, ils la tiennent tout entière de Dieu, comme l'enseigne saint Paul : *Il n'est pas d'autorité qui ne vienne de Dieu.* La doctrine de l'Apôtre est ainsi expliquée par saint Jean Chrysostome : *Que voulez-vous dire ? Chacun des gouvernants serait-il établi par Dieu dans sa fonction ? Ce n'est pas ce que j'affirme, répondra Paul ; je ne parle pas des personnes revêtues du pouvoir, mais de leur seul mandat. »*

» L'autorité est avant tout une force morale. Ses détenteurs doivent donc faire appel en premier lieu à la conscience, au devoir qui incombe à tous de servir avec empressement les intérêts communs. Mais les hommes sont tous égaux en dignité naturelle ; aucun n'a le pouvoir de déterminer chez un autre le consentement intime ; ce pouvoir est réservé à Dieu, le seul

qui scrute et qui juge les décisions secrètes de chacun. Par suite, l'autorité humaine ne peut lier les consciences que dans la mesure où elle se relie à l'autorité de Dieu et en constitue une participation.

» L'autorité, exigée par l'ordre moral, émane de Dieu. Si donc il arrive aux dirigeants d'édicter des lois ou de prendre des mesures contraires à cet ordre moral, et par conséquent à la volonté divine, ces dispositions ne peuvent obliger les consciences car *il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*. Bien plus, en pareil cas, l'autorité cesse d'être elle-même et dégénère en oppression. « *La législation humaine ne revêt le caractère de loi qu'autant qu'elle se conforme à la juste raison ; d'où il appert qu'elle tient sa vigueur de la loi éternelle. Mais dans la mesure où elle s'écarte de la raison, on la déclare injuste, elle ne vérifie pas la notion de loi, elle est plutôt une forme de la violence.* » (Saint Thomas.)

« Il n'est pas hors de propos, déclare l'Encyclique, de citer le mot de saint Augustin : « Une fois la justice mise à part, que sont les empires sinon des brigandages en grand. » (*La Cité de Dieu.*)

Au sujet de la course aux armements et singulièrement de l'arme atomique :

« On a coutume de justifier les armements en répétant que dans les conjonctures du moment, la paix n'est assurée que moyennant l'équilibre des forces armées. Alors toute augmentation du potentiel militaire en quelque endroit provoque de la part des autres états un redoublement d'efforts dans le même sens. Que si une communauté politique est équipée d'armes atomiques, ce fait détermine les autres à se fournir de moyens similaires, d'une égale puissance de destruction.

» Et ainsi les populations vivent dans une appréhension continuelle et comme sous la menace d'un épouvantable ouragan, capable de se déchaîner à tout instant. Et non sans raison, puisque l'armement est

toujours prêt. Qu'il y ait des hommes au monde pour prendre la responsabilité des massacres et des ruines sans nombre d'une guerre, cela peut paraître incroyable ! Pourtant, on est contraint de l'avouer, une surprise, un accident suffiraient à provoquer la conflagration. Mais admettons que la monstruosité même des effets promis à l'usage de l'armement moderne détourne tout le monde d'entrer en guerre ; si on ne met un terme aux expériences nucléaires tentées à des fins militaires, elles risquent d'avoir, on peut le craindre, des suites fatales pour la vie sur le globe.

» La justice, la sagesse, le sens de l'humanité réclament par conséquent qu'on arrête la course aux armements ; ils réclament la réduction parallèle et simultanée de l'armement existant dans les divers pays, la proscription de l'arme atomique, et enfin le désarmement dûment effectué d'un commun accord et accompagné de contrôles efficaces. *Il faut empêcher à tout prix, proclamait Pie XII, que la guerre mondiale, avec ses ruines économiques et sociales, ses aberrations et ses désordres moraux, déserte une troisième fois sur l'humanité.*

» Mais que tous en soient bien convaincus : l'arrêt de l'accroissement de la puissance militaire, la diminution effective des armements et — à plus forte raison — leur suppression sont choses irréalisables, ou presque, sans un désarmement intégral qui atteigne aussi les âmes : il faut s'employer unanimement et sincèrement à y faire disparaître la peur et la psychose de guerre. Cela suppose qu'à l'axiome qui veut que la paix résulte de l'équilibre des armements, on substitue le principe que la vraie paix ne peut s'édifier que dans la confiance mutuelle. Nous estimons que c'est là un but qui peut être atteint, car il est à la fois réclamé par la raison, souverainement désirable, et de la plus grande utilité.

» D'abord il s'agit d'un objet voulu par la raison.

Pour tous la chose est évidente ou du moins elle devrait l'être : *tout comme les rapports entre les particuliers, les relations internationales ne peuvent se régler par la force des armes* : ce qui doit les régir, c'est la norme de la sagesse, autrement dit la loi de vérité, de justice, de solidarité cordialement pratiquée...

» ... Enfin, rien de fécond comme un tel résultat. La paix rend service à tous : individus, familles, nations, humanité entière. Il résonne encore à nos oreilles, l'avertissement de Pie XII : *Avec la paix rien n'est perdu ; mais tout peut l'être par la guerre...*

» ... Mais la paix n'est qu'un mot vide de sens si elle n'est pas fondée sur l'ordre..., ordre qui repose sur la vérité, se construit selon la justice, reçoit de la charité sa vie et sa plénitude, et enfin s'exprime efficacement dans la liberté. »

Que reste-t-il à désirer après ces fortes et bonnes paroles et qu'attendons-nous du Concile ?

Le principe de la « Désobéissance Civile » étant ici admis, reste à définir la manière, autrement dit les règles de la Résistance Spirituelle, ou Non-Violence Active.

6. *Le jeûne des femmes*

LA VOIX DES FEMMES AU CONCILE

1965

Chanterelle et Shantidas n'arrivèrent que la veille de l'ouverture de l'Exposition (20 septembre). Pierre Mohandas, Jo Pyronnet et la Cigogne (Michel Lefeuvre) les avaient précédés et tout était en place. Nous avons obtenu pour cela une galerie voûtée, longue d'une quinzaine de mètres sur quatre, dans un palais du XVII^e, attenant à la grande église de Sainte-Lucie, rue de l'Arme, et dont la façade donne sur la rouge place Navona aux fontaines jaillissantes, parmi nymphes, fleuves barbus, tritons et déités marines en convulsion. Ce palais est le siège du Foyer Unitas, où se tiennent des conférences fréquentées par les Pères Conciliaires, les Observateurs et les Experts. On ne pouvait donc être mieux placé.

L'Exposition préparée à La Chesnaie par Michel Cigogne et sa petite équipe et apportée dans deux caisses-valises, se présentait comme une illustration, par grandes photographies, des plus hauts faits de la non-violence. Quadrillage blanc et noir, noir et rouge, agréable à l'œil, et textes avec traduction en deux langues, en une calligraphie soignée. Il s'y ajoutait une table de livres et de brochures. De plus, le texte de

l'Exposition, imprimé sur papier glacé, était distribué à tous les visiteurs, afin d'être médité, ainsi qu'à ceux que nous allâmes visiter. Car pendant les dix jours qui nous séparaient du commencement du jeûne, nous nous rendîmes, seuls ou en groupe, chez les Evêques, tandis que Jean Goss, que nous retrouvions là, en faisait autant de son côté.

Nous présentâmes nos hommages, de nouveau, au Cardinal Lercaro, grâce auquel les nôtres avaient trouvé la maison religieuse où leur jeûne se ferait à l'abri des regards indiscrets. Il prononça devant nous de belles paroles que nous aurions aimé entendre sonner dans l'Aula. Il se promettait d'ailleurs de les y prononcer en annonçant le jeûne, façon directe d'atteindre les oreilles de ceux qui doivent entendre, en évitant le bruit.

Nous nous présentâmes ensemble chez Maximos IV, Patriarche d'Antioche, dont l'intervention, à la session précédente, avait été des plus remarquables. Il fit, à notre entrée, des remarques et compliments sur nos habits et sur nos barbes, oubliant tout à fait, semblait-il, que les siens et ceux des archimandrites qui l'entouraient, n'étaient pas moins pittoresques.

« Que voulez-vous que je fasse ? », demanda-t-il tout de suite, Jo, là-dessus, entreprit de lui parler de la non-violence et le fit avec éloquence et chaleur. Mais, le Patriarche, fatigué des hommes et convaincu par expérience qu'il n'y a rien à faire : « Oui, j'interviendrai, oui je dirai, je crierai, mais, mon fils, ah ! mon fils, mais... »

Puissions-nous trouver un Evêque, un seul, qui prît notre cause en main, qui en fît sa chose ! soupirions-nous.

Tous nous recevaient bien, nous écoutaient avec bienveillance, abondaient dans notre sens quand il s'agissait de flétrir ce grand crime et cette catastrophe

universelle qu'est la guerre, mais toujours allaient buter sur la pierre de la « légitime défense » et aussitôt soudaient la chaîne des raisonnements qu'avec transport on avait enfin rompue !

— Mais, Monseigneur, n'y a-t-il pas d'autre manière de se défendre d'un mal qu'en y opposant un mal de plus ? Est-ce avec un mal qu'on en répare un autre ? Et que dit Jésus-Christ à ce sujet ? Si l'on te frappe sur la joue droite...

— Oui, je sais, je sais... C'est un conseil.

— Et quand le suit-on ?

— Dans le privé.

— Non, Monseigneur, ni dans le privé ni dans le public, jamais ! Reconnaissez-le. Nous ne faisons « rien de plus » que les païens et parfois même *bien moins* !

— Hélas, oui, il faut le reconnaître !

— Et l'Eglise oublie, avec tout le monde, qu'il n'y a de solution que celle qu'a dictée le Sauveur. Elle croit aux Gouvernements, aux Experts, aux Diplomates, aux Politiques, voire aux Militaires, mais quand le Seigneur parle, alors ce n'est qu'un conseil de perfection, strictement privé et que personne ne suit — par modestie !

— Si nous parlons ainsi, les peuples ne nous écouteront pas.

— Rien de ce que vous enseignez et prêchez n'a jamais été écouté par « les peuples », et vous continuez pourtant, et savez qu'il le faut. Or, si vous avez une chance d'être écoutés aujourd'hui, c'est bien sur ce point-ci ! On attend de vous autre chose que des lieux communs, des consignes à double sens et des bénédictions en l'air.

— On ne peut tout de même pas refuser aux gens le droit de se défendre...

Et voilà comment, las de tourner en rond, il fallait se lever, saluer bas et s'en aller.

Jo, cependant, s'était lié d'amitié avec un des rédac-

teurs. Nous eûmes en main le texte. Nous fûmes bien aises de trouver dans le chapitre qui nous occupe, les grandes thèses de l'Encyclique *Pacem in Terris*, sur la monstruosité de la guerre totale, sur l'inacceptable équilibre de la terreur, sur l'incapacité des armes à redresser les torts, et nous relevâmes même un mot en faveur des objecteurs de conscience (fruit du travail de Jean Goss). Mais il n'était fait aucune allusion à la non-violence. « Notre phrase », celle que nous avions eu tant de mal à faire passer lors de notre dernier voyage, et qui avait été reçue sans discussion aucune par la Commission, manquait ! Peut-être était-elle tombée avec tout un pan de mur lors d'un des remaniements qu'avait subis et qu'allait encore subir le texte. Nous en étions consternés.

Vers le 27, les filles arrivèrent, et quelques Amis anciens et sûrs autant que des Compagnons, comme Paul Ruty de Nîmes, qui amenait sa femme pour jeûner. C'était, après des jours de tempête ravageuse, un de ces automnes romains où la lumière est d'argent doré, et l'air d'une savoureuse douceur. Shantidas promena un groupe de filles dans les ruines et les ruelles rouges, mais Jo le Capitaine rappela tout le monde à la réalité et assigna un certain nombre d'Evêques à visiter à chaque équipe féminine, avant la réclusion du jeûne.

Un matin le téléphone nous réveille. C'est Jean Goss exultant, qui annonce que « notre phrase » est dans le Schéma quoique au chapitre de la Paix, distinct du chapitre de la Guerre : la non-violence y était donc recommandée comme solution aux conflits sociaux (où elle a fait ses preuves) mais non comme parade et remède aux conflagrations internationales. Notre tâche serait donc d'essayer d'introduire un nouvel article à ce sujet, si bref et discret fût-il, dans ce chapitre.

Un autre point nous inquiétait : « Tant que les Institutions Internationales restent insuffisantes, disait

à peu près le texte, on ne pourra considérer la possession des armes nucléaires, à fins purement défensives, comme illégitime. » Genre de formule propre à détruire toutes les proclamations précédentes au sujet du caractère criminel desdites armes, et d'ailleurs formule contradictoire puisqu'il s'agit d'armes qui peuvent être soit offensives soit vengeresses, mais non jamais défensives, et contre lesquelles il n'y a pas de défense.

Nous désirons la correction suivante : « On ne peut s'attendre à ce que les nations désarment de façon unilatérale et inconditionnelle mais... » ce qui transforme la déclaration de légitimité en constatation de fait, d'état de choses déplorable et qui exige qu'on y cherche des issues et non des justifications.

Le 1^{er} octobre, nous conduisîmes les jeûneuses au Couvent. Laissons-leur la parole : voici leur déclaration :

A ROME, EN UNION AVEC LE CONCILE
UNE VINGTAINÉ DE FEMMES DE DIVERS PAYS
CATHOLIQUES, PROTESTANTES
FONT UN JEÛNE COMPLET DE DIX JOURS

Ces femmes savent que l'Assemblée des Pères Conciliaires va prendre devant le monde, en péril de mort, la responsabilité redoutable de se prononcer sur le problème de la Guerre et de la Paix.

Elles se sont demandé comment, en tant que mères et gardiennes de la vie, elles pouvaient à leur degré, prendre part à l'épreuve. Incitées par le conseil de Paul VI à « se mettre en état de veille spirituelle » et par l'Encyclique *Pœnitentiam Agere* de Jean XXIII, elles jeûneront et prieront dix jours, retirées dans une maison religieuse, suppliant le Seigneur d'inspirer aux Pères Conciliaires, les solutions évangéliques que le monde attend.

Mais, dira-t-on :

Est-il possible d'arrêter la course aux armements, de renoncer à l'équilibre de la terreur, de désarmer sans provoquer un déséquilibre plus grave au bénéfice des moins scrupuleux ?

— Oui, c'est possible, à condition de remplacer les armes de destruction par une autre force.

L'Arme des Pauvres

Est-il possible de défendre la justice et de faire reconnaître les droits des plus faibles, sans recourir à des moyens qui sont la négation de toute valeur humaine ou spirituelle ?

— En fait, ces armes liées à la puissance et à la richesse ne peuvent apporter aucun remède aux injustices les plus graves du monde d'aujourd'hui, elles contribuent au contraire, à les aggraver.

En ce siècle de la bombe atomique, ce sont des « sous-développés » et des opprimés qui nous rappellent l'existence de cette arme à la portée des plus pauvres : l'action non-violente ou résistance spirituelle. Les Indiens avec *Gandhi* et *Vinoba*, les Noirs des Etats-Unis, dans leur lutte contre la ségrégation l'illustrent magistralement. L'influence de ces hommes grandit chaque jour dans le monde. L'attribution du *Prix Nobel de la Paix* à *Luthuli* puis au *Pasteur King* souligne l'importance croissante de cette nouvelle force dans la construction d'une paix dynamique.

Qu'est-ce que la Non-Violence ?

Mobilisation volontaire des forces morales et spirituelles d'un peuple, elle est une redécouverte pratique des « armes de paix » dont parle saint Paul, une mise en œuvre concrète de la force de la Vérité à l'échelle communautaire et civique. Seule l'expérience peut en donner une idée précise. Elle est fondée :

Sur l'appel à la conscience et le respect de l'adversaire, sans fraude ni mensonge ;

Sur la résistance au mal et à l'injustice et le refus de haïr, de frapper, de menacer ;

Sur la désobéissance ouverte aux lois injustes et l'acceptation des châtiments ;

Sur le service du bien commun, sans en exclure le bien de l'adversaire.

Elle n'est pas un système tout fait où la victoire est acquise d'avance, mais un combat qui exige autant de courage, de persévérance et d'esprit inventif que la guerre.

Elle doit avoir son efficacité même terrestre, puisque l'Évangile nous le promet et puisque la Croix est un signe de victoire sur le mal.

CE JEÛNE POSE UNE DOUBLE QUESTION A LA CONSCIENCE DES CHRÉTIENS

Prendrons-nous la responsabilité, devant Dieu et devant les générations futures, de laisser quelque justification aux horreurs de la guerre totale et aux armes de destruction massive, même employées à titre de représailles défensives ?

Accueillerons-nous la leçon venue de nos frères les plus pauvres qu'ils soient chrétiens ou non ? Leur succès dans la lutte non-violente ne nous apporte-t-il pas de nouvelles clartés sur le Sermon sur la Montagne, le montrant non seulement comme une voie de perfection personnelle, mais encore comme une puissance capable de transformer les institutions et de donner un nouveau sens à l'Histoire ?

PARTICIPENT A CE JEÛNE

Chanterelle Lanza del Vasto, Compagne de l'Arche.
Marcelle Bernadat, Grenoble.

Lise Caillon, Bayonne.
 Louissette Caramelli, Haute-Savoie.
 Maryse Chenevey, Compagne de l'Arche.
 Dorothy Day, New York.
 Claude Forcellino, Marseille.
 Raymonde Llech, Marseille.
 Piéra di Maggio, Compagne de l'Arche.
 Edith Maximoff, Compagne de l'Arche.
 Erika Mitterer, Vienne (Autriche).
 Yvette Naal, Paris.
 Marianne Platz, Mulhouse.
 Christiane Pons, Nice.
 Léa Provo, Anvers.
 Rose-Marie Ressouches, Paris.
 Milène Ruty, Nîmes.
 Mathilde Seghezzo, Buenos Aires.
 Nicole Uhl, Paris.

*Comment ne discernerez-vous pas ces temps-ci?... si
 vous ne vous repentez, vous périrez tous également.*
 (Luc, XII, 54 et XIII, 3)

Du journal de Chanterelle :

Vendredi, 1^{er} octobre.
 Au Couvent du Cénacle de Rome.

Cette adresse, je ne l'ai donnée à personne, et les
 nôtres ne l'ont apprise qu'hier... afin de pouvoir se
 trouver au rendez-vous de ce matin : « Vendredi à
 10 heures, 7 via X. »

Le portail franchi, nous avons trouvé dans la cour,
 une petite troupe de femmes au visage joyeux : les
 jeûneuses...

La Supérieure, toute menue avec sa cornette blanche et ses yeux bleus très clairs et très profonds, s'est avancée vers moi. Elle est heureuse de notre jeûne et dit qu'elle priera avec nous.

Nous montons au troisième étage et, là, nous voyons douze portes ouvertes sur douze chambres. Le choix est vite fait. Nous laissons pour Dorothy Day qui est âgée, pour Erika Mitterer qui l'a demandé, une chambre solitaire et ensoleillée, et les autres s'installent, deux par deux, selon les sympathies du moment ou de la veille ! car le jour d'avant, nos jeûneuses ont visité en groupe des Evêques et ont déjà fait connaissance entre elles.

Sans le vouloir, Piéra et moi avons aussi deux chambres solitaires. La mienne a pour nom Santa Felicita. Cela est vrai. J'ai tant attendu ce moment béni de retraite que je suis dans la félicité.

Shantidas, tout bleu, porte nos valises, Jean-Pierre, toujours serviable, va chercher de l'eau minérale, Raoul Ducrocq, le docteur, nous sourit. Yvonne Labande qui sera notre lien avec le monde, repart pour aller écouter les résumés de la séance du matin que Mgr Hautmann, comme chaque jour, dicte à la presse.

Le Cardinal Lercaro nous a promis d'annoncer notre jeûne aux Pères Conciliaires. Peut-être aujourd'hui ? Cela est si beau que je n'ose y croire.

Ce jeûne n'est point public. Ce n'est pas une protestation ni une pression, c'est au contraire un acte de piété, de pénitence et d'union. Nous voulons qu'il soit annoncé d'abord à ceux à qui il s'adresse : les Pères Conciliaires, dans l'Aula. Les journaux l'apprendront par là. Mais la date et le lieu doivent rester secrets afin d'éviter la publicité vulgaire.

Nous descendons dans le jardin aux grandes allées de pins et nous nous rassemblons, sans le vouloir, dans

un bosquet où la Sainte Vierge, les mains ouvertes, dit « oui ».

Elle a l'air seulement attentive à l'appel d'en Haut, mais mon regard descendant le long de sa robe, je vois son pied léger posé sur le serpent. Et ce contraste me frappe.

Oui, c'est bien cela. C'est en disant « oui », en étant ouvert à ce que veut de nous le Seigneur, que nous écrasons le mal, sans même le savoir.

Nous attaquer à lui, directement, de toutes nos forces terrestres est souvent vain, car il redresse la tête sitôt notre attention détournée, mais si nous avons le regard fixé sur Dieu, faisant sa volonté, « le reste nous est donné par surcroît » et le mal s'évanouit.

La prière, tandis que je pense ainsi, est dite par Shantidas et le cercle uni des jeûneuses. Nous irons, après avoir établi l'horaire de la journée, toutes nous reposer.

Et à 5 heures, dans ce même bosquet, nous voici rassemblées autour d'une lecture du « Commentaire de l'Évangile » : Aimer ses ennemis. Les arbres sont verts et luisants, la prairie fleurie et humide... autour de ce calme gronde la ville. Sans effort nous nous assimilons à la paix, oubliant le bruit qui nous cerne. Comme il serait bon d'avoir dans le cœur, toujours, au milieu de notre vie agitée, le même îlot tranquille et frais.

A 7 heures, arrive Yvonne. Le Cardinal n'a rien dit, n'ayant fait aucune intervention. Cela est bien. Nous pouvons prier samedi, dimanche, et espérer que lundi 4 octobre, jour de saint François, jour du voyage de Paul VI à New York, le Cardinal annoncera le jeûne. Dieu fasse que cela incline les Pères à considérer la « solution évangélique » du problème, celle que tout le monde semble ignorer : la non-violence.

Les filles, ces jours derniers, ont fait un beau travail auprès des Evêques. Ceux-ci, la plupart âgés, ont été émus devant ces visages frais. « Vous allez jeûner ? disent-ils à Claude, Nicole, Maryse, c'est très beau, nous prions pour vous. Revenez nous voir, lorsque cela sera fini. »

Mathilde, l'Argentine, a visité durant deux jours tous les Evêques de son pays.

« Comment, lui dit Mgr Iriarte, toi aussi tu me parles de non-violence ? En Argentine, à Fortinolmos, je reçois un paquet de livres de Lanza del Vasto et une lettre sur la non-violence. A Buenos Aires, une lettre, une visite et un livre. En Europe, au Luxembourg, une lettre, un livre ; à Bruxelles, de même. A Rome c'est encore l'Arche qui me rend visite... Mais combien êtes-vous donc ? »

Et Mathilde, qui était malade en arrivant, se sent tout à fait guérie à présent.

Du journal de Lise Caillon :

La vie se retire de nous comme une marée, laissant de grands espaces déserts. Au dehors, les pins frémissent et la ville gémit. Il faut descendre dans le jardin et se coucher au pied des arbres. Ici la vie vous environne, le soleil baigne l'herbe et les feuilles, et à travers le paysage semble sourire la lumière du Royaume.

Un lézard confiant est venu se poser sur mon bras et s'enfuit aussitôt. La vie est une grande merveille et l'état nouveau qui nous retranche des vivants nous révèle la beauté fragile de ce monde créé.

Plus tard, dans la chapelle, nous descendrons dans les ténèbres intérieures pour retrouver en nous le chemin du mystère de vie, la demeure où veille la flamme.

Que Notre Seigneur éclaire ces hommes voués à Lui,

qu'il leur donne le courage et la parole. Nous ne pouvons qu'aimer et donner, animées par une invincible espérance.

Note de Chanterelle :

Laisser venir à soi la souffrance... La grosse bête s'étend lentement, très étonnée...

D'habitude on la fuit, on sursaute, on la chasse... C'est le remède qui la fait fuir ou l'activité redoublée qui la fait oublier et alors, furieuse, elle envoie son coup de griffe ou sa dent acérée.

Rien de tel ici. On la laisse entrer. Elle s'allonge et déploie ses longues pattes. La nausée vous étreint. Merci mon Dieu, c'est cela que nous voulions. Elle a beau peser sur le cœur et sur le creux de l'estomac, personne ne fait un geste pour la repousser. Grâce à elle nous ressentons ce que ressentent des milliers d'êtres humains, faibles, affamés. Merci mon Dieu.

Et la prière se fait plus ardente et l'appel au secours plus profond. Il faut être faible pour devenir enfin l'enfant qui a besoin de son Père.

La grosse bête s'ennuie et bâille. Elle finit par s'en aller. Chaque jeûneuse, après des heures dolentes, reprend sa bonne humeur et comme une fleur se redresse.

Leçon de non-violence. Laisser venir à soi, dire « oui », comprendre, souffrir, et la plupart des conflits disparaissent. C'est la première phase de la grande aventure.

Mais au fait, où en sommes-nous de l'aventure ?

Lundi, mardi, mercredi sont passés et rien n'a été annoncé au Concile. Cela nous importe peu et nous

prions tranquilles, dans ce havre de paix, gardées par les deux Mères, seules complices de notre secret.

Et voici que le jeudi à 4 heures de l'après-midi, la Mère, toutes voiles au vent, nous annonce l'Evêque de Verdun : Mgr Boillon. Les jeûneuses se réunissent dans ma chambre avec la rapidité des oiseaux.

L'Evêque arrive, bonhomme, tout de noir vêtu et s'assied, les jambes allongées. « Voilà, dit-il, vous savez qu'on a passé maintenant à autre chose : on parle des missions. Je trouve, moi, qu'on n'a pas assez parlé de la guerre. Je demande donc pour demain matin la parole, au nom de soixante-dix Evêques dont j'ai la signature. Je veux annoncer votre jeûne. Je viens donc vous voir pour comprendre. »

— Mais, dis-je, c'est le Saint-Esprit qui vous envoie, Monseigneur.

— Peut-être, oui.

Et le voilà qui nous parle de sa terre de Verdun, rassasiée du sang de millions d'hommes. « On dit qu'on n'a pas le droit de tuer femmes et enfants, mais a-t-on le droit de tuer des hommes jeunes, et de faire des carnages pareils ? »

Il dit des choses justes, fermes, sages... Nous essayons, doucement d'expliquer pourquoi nous sommes là.

« Ah oui, la non-violence ? Jo Pyronnet doit venir me parler ce soir.

— Si vous voulez comprendre, Monseigneur, lisez ce livre. Chaque page est une leçon de vie. » Et je lui mets dans les mains *La Révolution non-violente* de Martin-Luther King, tout annoté, coché, souligné durant les nuits de veille.

Et le voici parti, toujours simple et cordial.

Le lendemain, vendredi 8, il lisait dans l'Aula de Saint-Pierre, devant les deux mille cinq cents Pères Conciliaires, son très beau discours, et après ses lignes sur la douceur évangélique, lut notre texte.

Shantidas, grâce à notre Evêque de Montpellier,

Mgr Tourel, était dans Saint-Pierre, ce matin-là, et entendit l'annonce.

Alors qu'en septembre, je m'inquiétais du moment où se discuterait le passage sur la Guerre et la Paix et craignais les contretemps, il m'avait dit : « Vous verrez que tout sera conduit par la main de Dieu. La discussion se fera durant les dix jours de jeûne, le jour où je serai au Vatican. »

J'avais souri de sa naïve assurance, mais il avait dit vrai.

Note de Shantidas :

Oui, la parfaite réussite de nos plans plutôt rêvés que concertés tenait du miracle.

Mais le principal instrument de la Providence avait été le Père Gauthier, prêtre-ouvrier à Nazareth, auteur d'un beau livre, *Consoler mon peuple*, où il appelle de tous ses vœux la réduction de l'Eglise à « l'Eglise des Pauvres », un des promoteurs du voyage du Pape en Terre Sainte, et grâce à son prestige spirituel, fort influent à Vatican II.

Nous nous connûmes dans une librairie où il présentait son livre et où Shantidas parlait aussi, et de forts liens s'établirent d'emblée.

Il nous attaqua bientôt sur notre position face au monde d'aujourd'hui, mais les ripostes qu'il reçut de Jo l'éclairèrent sur nos vocations respectives et leur rapport, et l'amitié s'en trouva confirmée. Il visita les jeûneuses et les reconforta par des paroles profondes.

Or, c'était l'ami intime de l'Evêque de Verdun.

Nous avons enfin trouvé celui qui prenait en main notre cause !

Il ne fut pas seul. Les interventions de Mgr Alfrinck (« La violence même légitime n'est pas de l'esprit du Christ »), de Christopher Butler, de Mgr Liénard, de

Mgr Ancel, de Mgr Duval, et même du Cardinal Ottaviani, grand maître du Saint-Office, répétant, aux applaudissements de l'assemblée, son *Bellum omnino interdicendum* ¹ !

*Extrait de l'intervention
du très révérend Christopher Butler,
abbé de Downside :*

1. Selon notre texte, « tant que les organisations internationales ne seront pas à même de sauvegarder la paix, on ne pourra pas dire qu'il est illégitime en soi de posséder des armes modernes avec le seul but de maintenir en respect un adversaire équipé de façon semblable ».

Je suggère que *ce passage soit supprimé du document*. Personne ne pense que les grandes puissances possèdent de telles armes, sans plus. Le fait est, que de chaque côté du rideau, il existe un système de préparation à l'emploi de telles armes, à leur emploi illégitime dans l'éventualité d'une guerre totale. Si nous pensons que de telles préparations sont légitimes, il vaudrait mieux le dire ouvertement et ne pas le cacher derrière une référence à la simple « possession » de ces armes.

Mais ne devrions-nous pas continuer et dire clairement que non seulement il est illégitime de se servir de telles préparations en faisant la guerre, mais que la seule intention de s'en servir, fût-ce une « intention conditionnelle », est gravement immorale ? Il est inopportun que nous mettions ainsi en cause les intentions des Chefs d'Etat, ou celles de leurs subordonnés et de la population en général.

Il est ridicule de se demander si de telles préparations

1. « La guerre est à interdire tout à fait. »

sont concevables sans qu'il y ait au moins l'intention conditionnelle d'employer les armes nucléaires.

Et nous ne devrions pas non plus parler de légitimité des préparations d'une guerre nucléaire. Il est assez évident que l'intention de faire la guerre injustement est suffisamment injuste en soi.

2. Obéissance au gouvernement et aux officiers supérieurs en temps de guerre. Il serait préférable de ne pas parler dans ce contexte, de « présomption de raison » en faveur de ceux qui donnent des ordres¹. Bien que vraie en théorie, cette présomption a provoqué de nombreux crimes, récemment à l'occasion de l'obéissance de sujets à des ordres diaboliques. De plus, aujourd'hui, tous les hommes ont le devoir moral non pas seulement, et non pas en priorité, envers leur propre pays, mais envers tout le genre humain. Ils sont appelés, à proprement parler, à obéir à une autorité mondiale qui n'existe pas encore, mais qui est nécessaire pour le bien commun. Alors, plutôt que d'insister sur une « présomption de raison », qui peut si facilement conduire au péché, il vaut mieux que nous déclarions avec force que le devoir peut obliger quelquefois à refuser l'obéissance.

3. Je suis heureux que le texte fasse mention des Objecteurs de conscience, mais je n'aime pas cette formule qui laisse à penser que ces objecteurs sont, en quelque sorte, des personnes qui manquent de maturité. Il serait préférable de ne parler que de l'Objection fondée sur des cas de conscience sincères. Certains objecteurs de conscience sont peut-être, en réalité, des prophètes d'une vraie morale chrétienne.

En conclusion : profitons de cette opportunité pour déclarer clairement que l'Eglise, le Peuple de Dieu,

1. La thèse, d'ailleurs classique, fait au subordonné le devoir de supposer dans les cas douteux que ses supérieurs ont raison.

ne recherche pas à se faire protéger de ses ennemis, quels qu'ils soient, par la guerre, et moins encore par une guerre moderne. Nous sommes le corps mystique, et le Christ est notre tête. Il a refusé de se défendre et de défendre sa mission par l'épée de ses disciples, et même par les légions des anges, ministres de la justice et de l'amour de Dieu. Les armes de l'Évangile ne sont pas nucléaires, mais spirituelles. Elles gagnent leurs victoires non pas par la guerre, mais par la souffrance. Montrons donc toute notre sympathie aux hommes d'État qui se débattent dans des difficultés immenses, reconnaissons leurs bonnes intentions avec gratitude. Mais ajoutons ces quelques mots pour leur rappeler que les fins désirables ne justifient pas les moyens immoraux, qu'elles ne justifient pas non plus l'intention conditionnelle de faire face à une attaque immorale avec une défense immorale. Notre puissance réside dans le Nom du Seigneur qui a créé le ciel et la terre.

Note. — Le Très Révérend Père Abbé était allé visiter les jeûneuses en les remerciant avec émotion : « Nous avons tous besoin de cette pénitence », leur disait-il, et encore : « Le Concile, ce n'est pas une réunion de dignitaires siégeant pour légiférer, c'est vous ! c'est le peuple de Dieu qui souffre, espère et prie ! »

*Extrait de l'intervention de Pierre Boillon,
Evêque de Verdun :*

... Nous, ô Vénérables Pères, n'avons qu'un seul message à lancer, au nom du Seigneur, à la face des Peuples ; avec notre très saint Pape Paul, crier : « Vous êtes frères en Christ, il n'est pas permis de faire la guerre. »

Il nous faut, dans ce Concile, ajouter ceci, que les

guerres monstrueuses que se sont portées entre elles les nations occidentales qu'on nomme dans le monde, chrétiennes, sont un obstacle majeur à l'acceptation de l'Évangile pour les nations qui ignorent le Christ. Veillons à ce que, par ces distinctions déjà par elles-mêmes incongrues, nous ne permettions pas que ce scandale se reproduise encore et encore.

En outre, comme plusieurs déjà l'ont dit, il est nécessaire non seulement de condamner la guerre, mais encore de construire la paix pour laquelle il est besoin d'une autorité internationale. Mais les institutions ne suffisant pas, il faut encore que l'opinion publique, c'est-à-dire la conscience des peuples, soit éduquée à cette fin. Et c'est principalement l'affaire de l'Église que cette éducation soit morale ou mieux dire évangélique. Précisons :

Humilité dans l'ordre international. Que les citoyens et les chefs des nations admettent des limites à la souveraineté et à l'indépendance nationale à l'égard de l'autorité internationale. Malheur à l'orgueil, même national !

Pauvreté dans l'ordre international. Que les plus riches nations et leurs plus riches citoyens acceptent de partager leurs richesses et leurs manières de vivre avec les nations les plus pauvres, au lieu d'accroître par la guerre même, d'ignoble façon, la fortune des riches.

Douceur qui est du Christ lui-même l'admirable signe. La douceur dans l'ordre international, c'est que les hommes refusent absolument la violence des armes ; de quoi rendent témoignage ceux qui pratiquent et suscitent l'action non-violente avec courage, avec souffrance, mais agissant sans violence aussi bien à l'intérieur de la nation, qu'entre les nations.

Parmi ceux-ci (puisque dans cette Aula nous parlons de la guerre) vingt femmes laïques, dans Rome même, conduisent un jeûne complet de dix jours et prient

pour que le Saint-Esprit nous illumine. Qu'il me soit permis de leur donner brièvement la parole.

Il lut ici, en français, la déclaration des femmes rapportée ci-dessus.

Pour la première fois, la voix des femmes se fit entendre sous la voûte de Saint-Pierre.

Epilogue du jeûne de Rome

Le jeûne des femmes, à Rome a été suivi par les Amis et non en pensée seulement, mais en actes. Il faut citer au premier chef le Groupe de Buenos Aires, où quatorze personnes ont fait le jeûne de dix jours. Akos, notre ami hongrois, en a fait autant, tout seul dans sa maison de Mougins ainsi que Pierre Almand d'Annecy et plusieurs autres qui ne veulent pas être nommés. Quant à Léa Provo, chef de Groupe d'Anvers, elle a quitté Rome sans rompre le jeûne et a continué de jeûner encore dix jours dans son pays. Presque tous les Groupes, en France, en Suisse, en Belgique, en Espagne ont fait des chaînes de jeûne et ont envoyé des lettres à leurs évêques ; quelques-unes fort belles et qui ont obtenu de bonnes réponses.

Dorothy Day qui nous avait fait la grande joie de venir jeûner à Rome avec les nôtres, retourna aussitôt les dix jours terminés à New York où elle relate l'aventure dans les colonnes du *Catholic Worker*.

Signalons le jeûne de trois jours des Amis de Paris. La paroisse de Saint-Séverin, dont la communauté de prêtres est en rapport d'amitié avec l'Arche depuis une vingtaine d'années, accueillit les jeûneurs et les soutint. Le jeûne fut annoncé et commenté en chaire à toutes les messes de ce dimanche.

DECLARATIONS DU CONCILE

Nous avons maintenant devant nous les premières traductions de ce Schéma XIII qui, trois fois remanié et maintenant voté, porte le nom de *Constitution Pastorale sur l'Église dans le Monde de ce Temps*.

Nous nous sommes aussitôt précipités sur le chapitre V : *Sauvegarde de la Paix* pour lequel nous avons fait trois voyages à Rome, deux longs jeûnes et d'innombrables démarches, sans parler des jeûnes, lettres et visites des Amis à leurs Evêques.

Nous avons tout de suite constaté :

1. Que « notre » phrase touchant la non-violence y figure, quelque peu abrégée, mais en très bonne place, dès l'introduction ;

2. Que l'obéissance aveugle qui aboutit à des actes contraires « au droit des gens » est réprouvée et que l'on y « loue chaleureusement le courage de ceux qui résistent ouvertement aux autorités qui commandent de telles actions » ;

3. Que l'on invite les gouvernements à prendre des « dispositions légales humaines » à l'égard des objecteurs de conscience ;

4. Que la guerre totale est condamnée « fermement et sans hésitation » ;

5. Que toute action de guerre qui vise indistinctement à détruire des villes entières et de vastes régions et leurs habitants « est un crime contre Dieu et contre les hommes » ;

6. Que « l'équilibre de la terreur » est fallacieux,

que loin d'éloigner les causes de la guerre il risque plutôt de les aggraver progressivement ;

7. Que la « course aux armements » est « une plaie infligée à l'humanité », « Elle lèse les pauvres de façon intolérable et il y a tout lieu de redouter que sa prolongation déchaîne les désastres dont elle prépare déjà les moyens. »

Si l'armement nucléaire n'est pas condamné de façon explicite et particulière (il l'est avec tous les moyens de destruction massive), toutefois sa « possession » n'est pas légitimée comme elle l'était dans la précédente rédaction, ce dont nous nous étions fortement alarmés.

Nous pouvons donc annoncer à nos amis cette bonne nouvelle que les buts que nous nous proposons dans nos trois missions romaines ont été atteints, grâce à nous ou à d'autres n'importe, grâce à Dieu.

Les protestations, motions, intrigues de bon nombre d'évêques américains et autres pour faire supprimer tel ou tel des sept points, pour inviter leurs vénérables collègues à refuser en bloc le schéma XIII, les paroles de tel évêque italien sur « l'immoralité » de l'objection de conscience n'ont été qu'un dernier soubresaut du Diable vaincu par l'Esprit.

Nous reviendrons sur ce texte important et qui nous tient à cœur, le citerons et commenterons dans la suite. Nous invitons nos amis à le lire, à s'en réjouir. Et à s'en servir pour défendre la paix déjà par la parole et la pensée.

Avant de l'avoir lu nous-mêmes, nous aurions pu le croire faible, timide, équivoque comme l'est tant de fois le langage ecclésiastique sur ces sujets, tant nous avons vu de gens déçus à sa lecture. En fait le Chapitre V de la *Constitution Pastorale* n'est presque en aucun de ses articles en recul sur l'Encyclique *Pacem in Terris* de Jean XXIII et sur quelques-uns en avance. Je définirais la *Constitution* dans son ensemble comme un acte de courage et de bonne volonté.

Le Concile à sa clôture a lancé un appel aux femmes de l'univers, leur confiant la tâche primordiale de « réconcilier les hommes avec la vie ».

« Et surtout veillez, nous vous en supplions, sur l'avenir de notre espèce. Retenez la main de l'homme qui, dans un moment de folie, tenterait de détruire la civilisation humaine. »

7. *Chronique sommaire de la non-violence en Occident*

La Non-Violence a une longue histoire en Occident. Elle y a eu ses apôtres, ses héros, ses théoriciens, ses poètes, ses révolutionnaires. Elle y a remporté ses victoires, sans doute moins célèbres que celles de Gandhi aux Indes, cependant grandes et significatives, qui donnent à réfléchir et permettent d'espérer.

LA CHARTE DE LA NON-VIOLENCE

L'Évangile est la charte de la non-violence occidentale :

« Heureux les Doux car ils posséderont la terre... »

« Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent... »

« Si l'on te frappe sur la joue droite, tu tendras la joue gauche. Si l'on t'enlève ton manteau, tu donneras aussi ta tunique... »

« Remets, Pierre, l'épée dans le fourreau : qui use de l'épée périra par l'épée... »

Voilà les articles de la Charte, en leur texte intégral, tels qu'ils sont donnés, sans explication, car ils suffisent ainsi à ceux qui ont des oreilles pour entendre ; sans

autre commentaire que ceux des faits et gestes et surtout du suprême : la Passion.

Le Chrétien qui refuse, néglige, oublie l'enseignement de la Non-Violence contenu dans ces articles, ôte au « feu » que Jésus est venu « jeter sur la terre » sa flamme, ôte sa pointe à « l'épée » qu'il y a portée, ôte « sa saveur » au « sel ».

LA NON-VIOLENCE, MÉTHODE DES MARTYRS

Les actes des Premiers Chrétiens sont pour nous plutôt un motif de vénération depuis l'enfance, que de réflexion critique.

Si toutefois nous envisageons leur attitude constante comme une méthode, nous l'assimilerons à ce que Thoreau et Gandhi appellent la Désobéissance Civile, dont le geste culminant et décisif était le refus de sacrifier aux idoles¹ généralement corroboré d'autres refus : refus de recourir aux tribunaux pour se défendre, refus de se défendre devant les tribunaux, refus de posséder en propre, d'accéder au pouvoir, de porter les armes...

Cette résistance leur valut l'exécration du monde civilisé, y compris de grands esprits comme Tacite, Marc-Aurèle, Plotin. Au regard de la prudence mondaine, il faut dire que le refus de l'encens aux idoles paraît tout à fait insensé : si l'idole est un morceau de bois ou de métal, et l'encens un peu de fumée, le sacrifice facile exécuté sous contrainte est un geste vain

1. Le refus était accompagné parfois par le bris des statues : notons ici, comme aux Indes, le côté agressif, provocant, véhément de la non-violence qui, est-il besoin de le dire, n'a rien à faire avec la non-résistance, ou la force d'inertie, ou la résignation à la fatalité, ou l'acquiescement à l'injustice, aux mensonges, aux débordements d'autrui, mais se définit : une résistance au mal par la force de l'Esprit (Satyagraha).

et nul, mais propre à calmer la multitude stupide et hostile. Combien plus vain et même fou de refuser le geste, s'exposant ainsi à faire tomber l'une après l'autre les meilleures têtes de la communauté, à décimer les trop peu nombreux porteurs d'un héritage infiniment précieux... Mais ici comme ailleurs, la prudence mondaine se montre négative, présomptueuse, aveugle, incapable de saisir la réalité dans sa profondeur, et donc de prévoir son avenir même proche. La Non-Violence seule fut perspicace et effective. Adoptée par un groupe uni, conscient des principes doctrinaux, des résonances mystiques, des disciplines personnelles, des conséquences pratiques et sociales qui s'y attachent, elle vainquit et bouleversa de fond en comble le monde antique et, tour à tour, tous les peuples barbares ; à mesure qu'ils s'avançaient en vainqueurs, elle les vainquit.

ATTILA DEVANT LES LIONS ET LES LOUPS DE LA NON-VIOLENCE

Vague après vague, les Invasions barbares avaient rompu les digues de l'Empire Romain, quand surgit le raz de marée qui les poussait toutes : Attila, avec ses cavaliers innombrables et irrésistibles surgit, et l'on disait : où il a passé, l'herbe ne repousse plus.

Or le « Fléau de Dieu » se heurta deux fois à la Non-Violence et la seconde fois s'y brisa.

D'abord ce fut à Troyes dont il avait enlevé les murs d'assaut. Il entra dans la cathédrale où la population aux abois s'était réfugiée auprès de saint Loup, son évêque. A celui qui entrait, tout le monde tournait le dos, les yeux fixés sur l'hostie que l'officiant levait. Devant ce silence puissant, le vainqueur demeura stupide, sortit, rappela ses hommes, quitta la ville sans la piller.

L'année suivante, il entra en Italie et se précipitait sur Rome où, adolescent, il avait demeuré comme otage. Il entendait tirer de cette ville une vengeance à la mesure de son orgueil blessé. Un fleuve barrait la route. Déjà il en avait découvert le gué et poussait à l'eau sa monture, quand il aperçut sur l'autre rive une colonne qui montait à sa rencontre, armée non de lances, mais du seul crucifix. En tête, sur une mule, casqué de la tiare, le Pape saint Léon. La procession chantait en s'avancant. Le barbare perdit contenance, tourna bride et jamais plus ne revint.

LA NON-VIOLENCE, FONDEMENT DE L'ÉGLISE

Quand l'Église se fut constituée en corps souverain, quand tout le monde y put entrer sans peine et sans risque, alors l'esprit du monde y entra aussi et le « Prince de ce Monde » eut sa revanche. L'Église chrétienne traita avec les Puissances de ce monde plus ou moins christianisées, et elle était elle-même une puissance de ce monde plus ou moins semblable aux autres. Alors la non-violence et la pauvreté évangéliques (l'une ne va jamais sans l'autre), alors l'esprit de prophétie, les guérisons, les miracles, les grâces surnaturelles se rarifièrent d'autant. Il y eut les armées papales, les prisons papales, les Croisades, les bûchers, les guerres de religion, la justification des guerres nationales ou coloniales, des oppressions et répressions de toutes sortes. Nous ne pouvons nier ces faits, nous n'entendons pas nous en faire les défenseurs, ni les accusateurs non plus. Cela dit, nous soutenons que c'est un aspect accidentel et temporel des choses. La doctrine authentique et permanente de l'Église reste profondément pacifique, supérieure aux divisions de races, de nations, de classes, respectueuse de la nature et de l'humain, et modérée. Sa structure essentielle aussi. Aucune dignité n'y peut être acquise à main armée,

l'autorité s'y exerce sans aucune forme de coercition. Son plus haut titre est l'enfantin et familier « Papa » ! En quoi elle diffère totalement de tous les empires et de toutes les républiques. Les immenses richesses qu'elle brasse ne lui viennent que de contributions semblables aux impôts que tous les Etats lèvent sur leurs sujets, mais là encore la différence éclate. Car dans tous les régimes, l'exaction des taxes ne dépend que de la crainte des pénalités pour le moindre retard, tandis que l'Église, dans toute sa splendeur, reste un mendiant au coin de la rue...

CHEZ LES SAINTS ET DANS LES SECTES

La carence des vertus évangéliques dans le gros de la Chrétienté a donné lieu à des sursauts, des réveils et des retours. A tous les siècles deux sortes d'hommes se levèrent, dont l'histoire est celle de la Non-Violence en Occident : les saints réformateurs et les fondateurs de sectes. Ils s'opposent et se ressemblent. Les uns corrigent l'Église du dedans, la renouvellent de leur flamme, y fondent un Ordre, une Œuvre, une Ecole de spiritualité, les autres se révoltent ou bien s'en font chasser et cherchent à fonder une église nouvelle, pareille à celle des premiers temps. Mais bien souvent le saint, obéissant à Dieu plutôt qu'aux hommes, passe pour hérétique ou rebelle, subit persécution, condamnation, et on ne le canonise qu'après l'avoir mis à mort. Tandis que l'hérésiarque parfois montre les hautes vertus, la ferveur, la pureté, la charité et les charismes qui sont la marque des saints.

La plus célèbre secte du Moyen-Age est celle des Albigeois qui se disaient Cathares, ou Purs, et pratiquaient en effet la pureté et la Non-Violence. Ils furent exterminés et extirpés par une guerre qui éteignit l'aimable et florissante civilisation provençale. On pourrait

voir dans cette tragédie un échec total de la Non-Violence. Mais deux remarques infirment cette conclusion : la première, c'est qu'il ne s'agit pas d'une résistance non-violente que la force brutale aurait supprimée, mais bien d'une guerre où la violence se déchaîna des deux côtés. La seconde, c'est que, sous le nom d'Albigeois, on confond deux espèces d'hommes qui ne restèrent pour leur malheur que trop séparés : d'une part le petit nombre des « Purs » ou « Parfaits », de l'autre le grand troupeau du peuple qu'ils avaient séparé de l'Église sans l'admettre à leur communion, dont ils ne le trouvaient pas dignes, et que leur doctrine *trop pure* avec son rejet de tout ce qui est nature et chair, laissait à l'abandon, démoralisait et désespérait. Ce n'est pas la Non-Violence des Cathares, c'est la violence et l'impureté de leurs défenseurs qui perdit les uns et les autres.

Puis vint la Renaissance des dieux païens, et la Réforme, et les guerres religieuses. On se battit à qui serait meilleur chrétien et il semblait évident que le meilleur serait celui qui tuerait l'autre. Mais il y eut les sectes pour réformer la Réforme, et les saints pour empêcher les Portes de l'Enfer de prévaloir.

Il y eut les Mennonites et les Mormons, les Amish de Hollande, les Doukhobors de Russie, les Huttérites de Suisse et d'Allemagne, qui tous cherchèrent en Amérique refuge contre les persécutions, où ils forment encore des communautés fraternelles pacifiques et fermées. Il y a aujourd'hui chez nous les Témoins de Jéhova, les Adventistes, les Amis de l'Homme.

Il faut faire une place à part aux Quakers, à leurs prédications et tribulations en terre chrétienne, si semblables à celles des premiers Chrétiens dans les synagogues juives et dans le monde païen. L'un d'eux, William Penn, dans son aventure au pays de forêts qui porte encore son nom, montra qu'on peut aborder

le sauvage autrement que pour le massacrer, le subjuguier ou le pervertir sous couleur de le convertir et de le civiliser, qu'on peut prendre le risque de l'aborder en frère et de lui faire confiance.

De quoi les Jésuites du Paraguay firent une expérience plus complète, plus durable, plus admirable encore dans leurs Réductions où ils mirent l'indigène à l'abri de l'esclavage et de la corruption et lui donnèrent, dans l'égalité répartition des travaux et des charges, la distribution gratuite de tous les biens et la libre élection de leurs chefs, le régime d'indépendance rurale et artisanale que Gandhi et Vinôbâ rêvèrent d'instaurer aux Indes sous le nom de *Grâmrâdj*.

LA NON-VIOLENCE RÉVOLUTIONNAIRE DU XIX^e SIÈCLE

Le XIX^e siècle ouvre l'ère des guerres saintes de la révolution sociale. Ce n'est plus la Charité du Christ, ni la Gloire de Dieu, c'est le Bonheur de l'Humanité qui devient le motif légitime des homicides collectifs et systématiques. Quelques rares solitaires s'avisèrent que, pour obtenir une fin si désirable, il devait exister des moyens meilleurs que les intrigues, les complots, les coups d'état, les meurtres, la terreur. Que pour arriver à la justice et à la paix, il fallait trouver des moyens justes et pacifiques. Que ces moyens restaient les meilleurs, même s'ils étaient plus lents et plus difficiles, mais il se pouvait aussi qu'étant plus logiques, ils fussent plus simples et plus expédients. La doctrine de la Non-Violence civique était née. Elle eut ses grands apôtres aux deux extrémités de l'Occident : en Amérique, Thoreau ; en Russie, Tolstoï. On peut y ajouter en Angleterre le nom de Jean Ruskin. (Gandhi a puisé à ces trois sources, outre l'Évangile et la Guîtâ, il y a trouvé presque tous les éléments de sa pensée.)

Thoreau avait médité sur les immortelles pages d'Etienne de La Boétie, *De la servitude volontaire* (milieu du XVI^e siècle), et y découvrit le joint sur lequel on peut faire peser le levier de l'action directe non-violente. La Boétie s'étonne qu'à la différence des animaux non-raisonnables, l'homme se subjugue lui-même avec tant de zèle et d'empressement. En fait, les puissants qui l'oppriment n'ont de puissance que celle qu'il leur accorde. Les tyrans ne peuvent rien par eux-mêmes, leurs sujets les rendent puissants en croyant qu'ils le sont. Quand les soldats, à pas lourds, s'avancent à travers champs et villes, c'est le peuple qui, pour le compte des pouvoirs établis, écrase le peuple...

Thoreau en tire la conclusion que le citoyen qui obéit aux lois et aux ordres sans se poser de questions ne fait que la moitié de son devoir et souvent fait le contraire du devoir : chaque fois qu'il arrive à la Loi de fonctionner contre la justice, chaque fois qu'il plaît à un chef de tourner au despote, le citoyen s'en fait l'instrument et le complice. Pour son bien et pour le bien de tous, il doit donc apprendre aussi « la désobéissance civile ».

Dès qu'on s'unit en nombre suffisant et qu'on applique ce principe avec audace et rigueur, on déploie une puissance considérable : on peut libérer une nation asservie de ses occupants sans coup férir, défaire des armées sans bataille, relever une classe opprimée sans dresser de barricades, abattre un régime sans pendre personne aux lampions, mettre fin à des abus financiers, arrêter des guerres, comme Gandhi (et d'autres) devait le prouver.

ÉCHEC A L'EMPEREUR EN HONGRIE.
REBELLION FUNÉRAIRE EN POLOGNE
ET LE CHRIST DES ANDES

Dans la seconde moitié du siècle dernier, les Hongrois qui subissaient le joug autrichien se détournèrent en bon ordre du gouvernement de Vienne, pourvurent eux-mêmes à l'instruction publique, à la justice, à la production industrielle et agricole, refusèrent d'acheter les marchandises autrichiennes et de payer l'impôt. Les saisies et les ventes qui s'ensuivirent coûtèrent plus qu'elles ne rapportèrent. La police, les tribunaux, les prisons furent débordés par le nombre des délinquants d'honneur. Les forces de l'ordre vinrent cantonner dans le pays. On hébergea et nourrit officiers et soldats, mais personne ne leur adressa la parole. Là-dessus l'Empereur crut bon d'imposer aux Hongrois le service militaire obligatoire et se heurta à un nouvel et plus complet refus. En 1857, après cinq ans de luttes, sans une goutte de sang versé, les Hongrois eurent gain de cause.

A la même époque la Pologne gémissait sous la botte de la Russie. Elle réclamait en vain au Tsar un parlement. Le soulèvement qui eut lieu alors pourrait s'appeler la Rébellion Funéraire. Un poète patriote étant mort, son cortège funèbre n'en finissait pas de défilé. La police s'en inquiéta, et donna aux assistants l'ordre de se disperser : le cortège défilait toujours. Elle lança sur eux une charge de cavalerie, mais le cortège, laissant morts et blessés sur le pavé, se reforma et défila jusqu'au soir. A tous les morts de cette journée on fit des funérailles pareilles. Toute la nation prit le deuil pour un an. Résultat : la Pologne obtint du Tsar un parlement. Contre-épreuve : trois ans après, la Pologne recourut à la révolte armée, et les Russes, qui ne demandaient pas mieux, l'écrasèrent.

Les relations s'étant gâtées entre l'Argentine et le Chili, les deux armées marchèrent l'une vers l'autre par les hauts défilés des Andes. Mais de part et d'autre, un évêque se porta en avant des troupes. Les deux évêques se rencontrèrent pour se donner le baiser de paix sous les yeux des soldats. Et, au lieu de combattre, on scella un pacte d'alliance et d'amitié perpétuelle entre les deux nations. Un Christ bénissant se dresse sur le Col pour commémorer cette victoire sans victime.

HAUTS FAITS PLUS RÉCENTS

Peut-on relever quelques hauts faits de la Non-Violence dans l'Occident contemporain ?

En 1909 les femmes d'Espagne firent obstacle à la guerre impopulaire du Maroc en se couchant en travers des rails devant les trains qui devaient transporter la troupe. En 1914 un million d'ouvriers empêcha le gouvernement de Madrid d'entrer en guerre à côté des Alliés.

En 1950, Vienne, dévastée et ruinée par la guerre, était divisée en quatre zones dont la plus importante attribuée aux Russes.

Les Soviets pensèrent que le petit pays démoralisé et asservi allait leur tomber dans les mains comme un fruit.

Ils firent lancer un ordre de grève générale qui fournirait le prétexte à une occupation complète. La foule des ouvriers qui allaient au travail trouva le Pont Floritzdorfer coupé de barricades, et derrière se massaient des engins blindés. Pendant quelque temps le mur humain et le mur d'acier demeurèrent face à face.

Puis, en silence, le mur humain s'avança, les barricades furent balayées en un tournemain, les blindés battirent en retraite.

En Afrique Noire N'krouma, s'inspirant de Gandhi, libéra des Anglais son pays, le Ghana.

MISSION ET PASSION DE KIMBANGU

A la suite d'une extase, d'une chute, d'une maladie, d'un songe, Simon Kimbangu, jeune chrétien noir de l'église baptiste, se rend dans un village voisin, comme malgré lui et poussé par l'Esprit, auprès d'un enfant mourant, écarte les pleureuses, se met en prières, lui impose les mains, et aussitôt, l'enfant guérit.

On lui présente d'autres malades qu'il touche, et ils guérissent.

Dès lors — c'était en 1921 et l'homme avait une trentaine d'années — N'Kamba, son village, devint un lieu de pèlerinage, de retraite et de miracles.

Les Noirs y venaient par trains entiers, traînant leurs infirmes, parfois leurs morts.

Jour et nuit les foules entourent le saint homme, prient, chantent, implorent, se livrent aux transports et aux exultations, ou s'accroupissent en cercle pour écouter l'enseignement.

Car il enseigne et prêche. Il connaît à fond la Bible dont il ne se départ jamais. Il proscrit les fétiches, les danses lascives, la polygamie.

Les adeptes jettent au feu leurs grigris, crèvent leurs tambours, jettent dans le même feu les chapelets et les médailles distribués par les missions et parfois s'attaquent aux statues de plâtre des bons Pères.

C'est une vague en tumulte sur tout le pays, ou plutôt un ressac et une fuite.

Le planteur voit la main-d'œuvre fondre, à l'huilerie c'est pire qu'une grève, le commerçant attend la clientèle, le pauvre curé cherche ses ouailles, le boy a laissé

tomber le plumeau, le cuisinier abandonne sur le fourneau la casserole, la sauce et tout...

Toute la colonie s'indigne, les plaintes montent jusqu'à Bruxelles.

En vain, car les métropoles sont toutes les mêmes ! Toutes également prêtes, sous le moindre prétexte politique, juridique ou sentimental, à exposer leurs pionniers d'outre-mer à la ruine, à la haine fanatique des sauvages, à l'extermination... Et voici, Bruxelles, volontairement aveugle, ne voit pas le délit. Sous couleur de liberté religieuse au Congo comme en Belgique, elle se désintéresse de cette agitation superstitieuse qui trouble l'ordre public, ruine le commerce, empêche les travaux, vide les hôpitaux, dérange les citoyens tranquilles et par conséquent ressemble à de la subversion.

Bref, on ne peut compter que sur ses propres forces ! Alors (car la Colonie est la même partout), on en chargea un tribunal militaire, lequel enleva bravement cette affaire de miracles, d'extases, de conversions et de prophéties et, en quinze jours, pourvut au cas exceptionnel par une bonne et due condamnation à mort taillée sur mesure.

La pleine satisfaction des honnêtes gens ne fut gâtée que par une intervention de la métropole : la grâce accordée par le Roi Albert au misérable.

Et le juste partit la chaîne au cou, sous le fouet et la chicote, pour les travaux forcés où il mourut trente ans plus tard, suivi par trente-sept mille de ses adeptes dont plus d'un n'avait pas attendu d'être poursuivi, mais s'était présenté aux gendarmes avec toute sa famille, réclamant le martyre.

L'église que Simon Kimbangu fonda malgré lui, se proclame non-violente.

Elle est constituée de catholiques et de protestants qui ne se sont jamais révoltés contre leur église mais

ont été chassés des paroisses, et leurs enfants, des écoles et des patronages.

Elle a subi de si dures persécutions qu'elle a fini par se cacher dans la forêt.

Un jour, six cents fidèles se réunirent dans une clairière et résolurent, à l'unanimité, d'adresser une lettre au Gouverneur, annonçant leur prochaine descente en ville, vu qu'ils étaient las de leur vie de bête traquée. Que, comme tout chrétien, ils regardaient la mort comme une délivrance. Qu'ils lui demandaient donc la grâce d'être fusillés tous ensemble rapidement. La lettre se terminait par des bénédictions.

Ils se présentèrent au stade Baudoin à l'heure dite. L'armée leur barrait la route. Mais, au lieu de les coucher en joue, comme ils s'y attendaient, on remit à leurs chefs une invitation du Gouverneur.

Il résulta de l'entrevue que tous les interdits furent levés, qu'ils purent célébrer leur culte, vivre et travailler librement.

Dans les convulsions révolutionnaires comme dans les rivalités tribales, ils ont su tenir leur rôle de Chrétiens.

Ils forment des communautés fraternelles, régies par de sages règles.

Ils soumettent les questions difficiles aux vieillards qui forment leur réponse et leur jugement en priant ensemble jour et nuit.

Ils sont environ cinq millions.

AU CONGO ET EN COLOMBIE

Rappelons que le Mouvement de Libération du Congo, l'Abako, avait acheminé le pays à la libération par les moyens proprement gandhiens de boycott et de gouvernement parallèle, ses déclarations étaient simples, fières et justes.

Les massacres et les saccages qui ont suivi l'avènement de l'indépendance en ont effacé le souvenir et englouti les bienfaits.

Il était une fois, au Chili, un Dictateur qui était aussi un général et tenait en main l'armée, la police et tous les pouvoirs.

Or, comme il arrive en pareil cas, un enfant avait été tué par des argousins.

Alors éclata la révolution funéraire : toute la ville de Santiago défila derrière le petit cercueil.

Le Dictateur qui regardait le convoi de la fenêtre du palais, derrière le rideau, comprit que le meilleur parti était de prendre la fuite.

C'était un Dictateur intelligent.

Tellement intelligent que, dix ans après, il revint au pouvoir et, profitant de la leçon, gouverna cette fois, de façon fort honnête.

En mai 1957, en Colombie, la « dictature la mieux armée de l'hémisphère » s'écroula en un jour devant la résistance unanime de la population, et en particulier des femmes qui se firent arrêter en masse.

Le lendemain, le Dictateur avait abdiqué. Autre Dictateur intelligent. Qui eût cru qu'il y en avait tant !

LUTHULI

Exemplaires le courage, la modération, la dignité, l'obstiné bon vouloir, la ferveur de chrétien que déploya Luthuli, chef zoulou de Groutville, au pays où Gandhi mena sa première et plus brillante action, en cette Afrique du Sud où depuis le départ des Britanniques l'état de l'Apartheid s'est encore resserré sur les autochtones, refoulés dans d'étroites et stériles réserves où règnent la faim, la maladie et le désespoir. Sa « Campagne de Défi » ses boycottages, ses procès, ses prisons ont

appelé la réprobation du monde entier sur ses persécuteurs.

Je cite¹ : « A Camperdown... des drapeaux blancs à la main les femmes s'approchèrent des " commissaires aux indigènes " avec leurs suppliques. La police se porta à leur rencontre. L'ordre de dispersion et celui de charger furent donnés presque au même moment. Les femmes furent bâtonnées. A Ixopo, les femmes firent face à cette menace en recourant à une stratégie qui leur appartient en propre : elles tombèrent à genoux et commencèrent à prier. Les policiers rôdèrent autour d'elles, sans conviction... »

En épilogue du livre :

« Mais le combat continue malgré bannissements, proscriptions, déportations, incarcérations. Nous ne lutons pas avec des canons, nous n'avons pas recours à la violence... Le combat continue en prison comme à l'air libre, et chaque fois que des hommes cruels blessent ou tuent ceux qui sont sans défense, ils perdent du terrain.

» L'illusion des partisans de la suprématie est que cette bataille est une bataille de nombre de combattants, une bataille de races, une bataille des armements modernes contre les armements primitifs. Cela n'est pas. C'est le droit contre l'erreur... la défense de ce qui est tordu, faussé, mutilé, contre un désir ardent de santé. Ils se réjouissent de ce qui blesse l'esprit et le corps du faible. Ce faisant ils étouffent ce qui blesse leur propre âme. »

CÉRÉSOLE, DOROTHY DAY, DANILO

Le solitaire, obscur et silencieux sacrifice des objecteurs de conscience dans tous les pays d'Europe et

1. Albert Luthuli, *Liberté pour mon peuple* (Buchet et Chastel, Paris).

d'Amérique n'aboutira pas à résoudre le problème de la guerre, car l'armée n'en est que l'instrument, non la cause, et le refus laisse intacte la cause permanente des guerres. Ils parviendront du moins à faire reconnaître un droit fondamental de l'homme, que les démocraties foulent aux pieds plus que ne firent les empires barbares : le droit de ne pas tuer.

Le Suisse Pierre Cérésole était l'un d'eux. Il refusa non seulement le service armé, mais encore les taxes de guerre, et, renonçant à son héritage, il alla vagabonder dans le vaste monde, offrant ses services à ceux qui l'hébergeaient. A la fin de la Première Guerre mondiale, il fit passer l'objection de conscience du négatif au positif et instaura, comme contrepartie du service militaire obligatoire, un Service Civil International volontaire qui porterait secours à toute population en proie aux fléaux, en particulier aux dévastations de la guerre. Cette armée de la paix est bien petite devant l'immense combat qui jusqu'ici n'avait pas commencé, faute de combattants !

Plus petit encore, l'Ordre Laborieux de l'Arche, pourtant unique en ceci : que c'est en même temps une école de vie intérieure et que la non-violence y trouve application sur tous les plans : le plan religieux, éducatif, médical, social, judiciaire, économique, esthétique, alimentaire.

Aux Etats-Unis d'Amérique, un groupe de Catholiques mené par Dorothy Day et Ammon Hennacy publie un journal qui s'intitule *The Catholic Worker*. Ils se font remarquer par leur audace, leur charité et leur bon sens, (qui les font passer pour des espèces de fous). Chaque année, ils commémorent par des jeûnes publics d'expiation le Crime de Hiroshima, refusent le service militaire et les taxes de guerre, se portent sur les champs d'expérience de la Bombe, se font emprisonner par la police, et incendier par les voisins, pratiquent la pau-

veté volontaire, fondent des asiles de clochards et des communautés rurales, et commettent d'autres extravagances de ce genre.

Enfin vint le bandit de Sicile, de tous les bandits le plus gênant ennemi de la béate tranquillité des gens de bien : Danilo Dolci. Homme de toute bonté, de simplicité parfaite, jeune et pourtant déjà sage, patient et taillé comme un bœuf, il est, j'ose dire, de l'étoffe dont Gandhi était fait. Le relèvement des pauvres auquel il se donne par le sacrifice de la présence et perpétuelle disponibilité au milieu d'eux, par les jeûnes et les appels au secours dans le monde entier, se rapproche des entreprises de l'abbé Pierre et du docteur Schweitzer, qu'on peut rattacher, me semble-t-il, à l'histoire de la Non-Violence révolutionnaire, cela par les prises de conscience qu'elles exigent de tous, et cette pointe de « colère d'amour » qui ne peut jamais manquer à la Force-de-la-Vérité.

EN NORVÈGE

L'invasion de la paisible Norvège, en avril 1940, fut rapide et l'occupation assez douce, au début.

La résistance clandestine commença aussitôt. La trahison aussi sous la forme du Gouvernement Quisling et de la Hird, Gestapo norvégienne.

Quisling avait formé le projet de copier les Corporations Fascistes. Le Syndicat des enseignants fut dissous et les professeurs inscrits d'office à la nouvelle corporation. Pendant qu'on enrôlait les écoliers de 10 à 18 ans dans un « sameling » imité des « Jeunesses hitlériennes ».

Le 20 février 1942, sur douze mille professeurs, huit ou dix mille donnèrent leur démission par une lettre qu'ils mirent à la poste le même jour.

Le 24, les Evêques de l'Eglise d'Etat donnèrent leur démission tout en poursuivant leur tâche spirituelle.

Le 25, le Gouvernement menaça les démissionnaires d'amendes et de poursuites et annonça la fermeture des écoles « par manque de combustible ».

Le combustible afflua aux écoles, ainsi que les subsides aux patriotes en chômage, tandis que les facteurs apportaient des sacs de dizaines de milliers de plaintes et de réclamations à cause de la fermeture des écoles.

Le 20 mars, mille professeurs furent arrêtés, dont 650 se trouvèrent réunis au Camp de Grini.

Et puis, de camp en camp, par wagons à bestiaux, toujours plus vers le Nord et la neige.

Ils furent soumis aux travaux forcés de pelleter la neige, à la « gymnastique » de se traîner dans la neige à plat ventre et à l'action psychologique des ordres et contre-ordres hurlés par haut-parleur. Brutalités scientifiques qui ont pour but de briser la volonté et de déranger la raison. Chaque semaine, on les convoquait pour leur faire retirer leur protestation et reprendre leur poste « volontairement ».

Il y eut des malades qu'on emmena, mais rares ceux qui cédèrent.

Accablés par les basses besognes et par les grandes et petites misères, par le souci de trouver un peu de pain, un peu de chaleur, ils étaient loin d'imaginer que la Norvège les exaltait comme des héros, et plus le temps passait plus on se souvenait d'eux.

Pendant ce temps les écoles s'étaient rouvertes et les autres professeurs avaient repris leur poste, mais refusé la corporation. Aux consignes officielles qu'ils recevaient ils opposaient une inintelligence obstinée, demandaient des explications et des explications de l'explication.

Quisling exaspéré, hurlait de rage et de dépit. Enfin Hitler intervint pour mettre fin à « l'expérience ».

Au moment où la mortelle nuit polaire allait tomber sur eux, les captifs furent ramenés par mer à leurs foyers. A chaque escale on les fêta, les combla de fleurs et de friandises, malgré la pénurie.

Ceux qui menèrent cette résistance exemplaire n'avaient de la non-violence que des notions vagues, tirées de lectures anciennes. Ils en découvrirent toutes les règles sous la double pression des événements et de la force de leur conviction. L'unanimité des combattants, leur promptitude à capter les ordres transmis à mi-mot et à les exécuter avec exactitude, furent les ressorts de leur réussite.

AU DANEMARK

On demande parfois : Que pouvait la non-violence des Juifs devant la persécution nazie ?

La réponse est : rien.

Cela ne veut pas dire que la non-violence ne pouvait rien pour eux. Mais c'était à d'autres à en faire usage pour la défense des Juifs.

« Si l'on te frappe sur une joue, tu présenteras l'autre » veut dire : « Si l'on frappe ton frère sur la joue, tu présenteras aussitôt la tienne. »

C'était aux Chrétiens de présenter la joue.

Ils le firent rarement, sauf au Danemark et en Hollande.

L'occupation du Danemark s'étant faite sans coup férir, le vieux Roi avait gardé son trône et, pour éviter le pire, entretenait avec l'occupant des relations correctes.

Dès qu'il apprit l'obligation qu'on faisait aux Juifs de porter l'étoile jaune, il fit sa promenade habituelle, à pieds par les rues de la capitale, la boutonnière décorée de « ce signe sacré, cher à tous ceux qui croient aux Ecritures » dont il lançait la mode.

Les Nazis grincèrent des dents, mais n'y surent que faire et l'heure des persécutions fut retardée.

Mais comme elle se précisait et semblait devenir inévitable, le Roi fit parvenir un message à son bon cousin de Suède, en appelant à son hospitalité légendaire en faveur de « nos concitoyens en difficulté ». Il fit embarquer, de nuit, toutes les familles juives.

En Hollande, à la même époque, un directeur de théâtre, poussé sur l'avant-scène par les S.S., eut à déclarer que le rideau ne se lèverait que lorsque les Juifs qui s'y trouvaient auraient quitté la salle.

La salle se vida tout à fait et il n'y eut pas de lever du rideau.

Voilà le genre de choses que la multitude des honnêtes gens auraient pu faire au lieu de s'indigner dans le vide, et cette marée d'horreur eût été contenue.

LE SACRIFICE DU PASTEUR KING

Depuis que ces lignes furent écrites (1958), le mouvement de Martin Luther King prit une ampleur comparable au Satyagraha de Gandhi.

Rassemblements innombrables, marches à travers le pays, piquets devant les magasins qui excluaient les Noirs, intrusions dans les restaurants où l'on refusait de les servir. La dignité de ces fils d'esclaves, égale à leur courage sous la matraque et les lances d'incendie jetant de l'eau mêlée d'acide corrosif, fit l'admiration du monde entier. Il faut dire, pour relever l'honneur de notre race, que nombre de Blancs entrèrent dans leurs rangs et subirent les mêmes sévices.

Le chef souffrit les procès, les prisons, les injures, les menaces, les attentats à la bombe, et succomba à la fleur de l'âge. Le mouvement décapité fut submergé par la colère brutale du Black Power et surtout par l'inertie des masses.

Victoire de la violence, dira-t-on. Mais demandons-nous qui gagne à ces victoires et attendons la fin.

PRAGUE

La Résistance non-violente du peuple tchèque à l'occupation russe, fut unanime et spontanée. On ne lui connaît pas de chef. Elle déconcerta l'envahisseur pendant de longs mois. Puis finit par céder à une pression systématique. Encore une victoire qui ne profite guère aux vainqueurs. Car elle a détourné d'eux de nombreux partisans de tous pays, causé des dissensions internes, démasqué leur impérialisme et leur tyrannie aux yeux de ceux à qui l'écrasement de la Hongrie n'avait pas suffi.

LES MARCHES DE PAQUES

En Angleterre, l'attaque à mains nues des centres atomiques suivit de quelques mois notre incursion à Marcoule.

Et puis, tous les ans, il y eut la Marche de Pâques à l'usine atomique d'Aldermaston, inspirée par le Chanoine Collins (chanoine de la Cathédrale Saint-Paul). Une foule innombrable occupait Trafalgar Square pour écouter son discours. Mais un joyeux désordre annula la force du nombre. Le manque de tenue et de sérieux discrédita une si grande cause.

Un antique Lord anglais, Bertrand Russel, sut déposer sa science et son ironie hautaine pour s'asseoir sur le trottoir, subir la prison et faire d'autres éclats pour dissuader les hommes du suicide, mais en vain.

CONTRE LA GUERRE DU VIETNAM

Aux Etats-Unis, les Résistants à la Guerre du Vietnam ont refusé le service militaire par dizaines de mil-

liers. (Je ne parle pas des désertions car la morale non-violente réproouve ce procédé.) Ils se livrent à des manifestations de masse de plus en plus importantes, à des holocaustes de livrets militaires dans la Cinquième Avenue. Quelques-uns envahissent les bureaux de recrutement et souillent les fichiers de leur sang. Quelques-uns poussèrent l'atroce courage jusqu'à jeûner cent jours, d'autres jusqu'à s'arroser de pétrole et brûler vif, à l'exemple des bonzes de Saïgon. L'action décisive qui met fin à de pareilles guerres, ce n'est pas sur les champs de bataille, c'est sur le pavé des capitales qu'elle a lieu.

LE STATUT DES OBJECTEURS GAGNÉ

En France, conjointement à la campagne d'emprisonnements volontaires en faveur des objecteurs de conscience¹, Louis Lecoin entreprit un jeûne et déclara qu'il n'en démordrait point que le dernier réfractaire ne fût libéré. Les Groupes d'action civique s'associèrent aux Anarchistes pour mener les cortèges, signer les pétitions, participer aux délégations auprès des ministères. Au bout de vingt et un jours, apaisé par les promesses du gouvernement et pressé par ses amis, le cher vieil homme renonça à mourir. Son geste contribua de façon déterminante à l'obtention du Statut des Objecteurs en France, et, par contrecoup, en Belgique.

Après la campagne de l'Action Civique Non-Violente aucun mouvement d'envergure nationale ne se produisit en France. Mais les groupes et groupuscules d'étude et d'action se multiplièrent et la popularité de la chose grandit, suscitant la ferveur des uns et l'exaspération des autres (exaspération égale de ceux de l'extrême-droite et de l'extrême-gauche).

1. Dont on a lu le récit plus haut.

EN FRANCE

Deux pilotes de l'aviation militaire, affectés aux essais nucléaires, dans le Pacifique, durent s'apercevoir du caractère criminel de la besogne, donnèrent leur démission, subirent les peines disciplinaires de rigueur et, de retour, fondèrent à Toulouse, un centre de rencontres et de coordination, dit le 103.

Le Pasteur René Cruze posa sa candidature à la Présidence de la République en présentant pour tout programme : l'abolition de la Bombe. Il n'hésite jamais à descendre dans la rue, ceux qui le suivent se tenant de la main à une même chaîne, pour signifier notre état de citoyens.

L'Evêque d'Orléans se porta devant le Tribunal de sa ville comme témoin et garant de deux prêtres et d'un jeune professeur, accusés de renvoi de livret militaire.

Ce dernier, Jean-Marie Muller, s'est signalé depuis par un excellent livre intitulé *L'Evangile de la non-violence*, par des tournées de conférences et des jeûnes de protestation contre le trafic des armes.

Jean Goss, quoique Français, plus : parisien, opère ailleurs. Sa verve populaire et prophétique se déverse sur les prélats du Vatican comme sur les foules massées sur la Place Rouge de Moscou. Aujourd'hui, aidé de sa femme, il prêche les peuples d'Amérique latine, retournant les syndicats, les séminaires, les évêchés. Au Brésil il réussit à empêcher des affrontements sanglants en amenant les révolutionnaires à user des armes de persuasion et à prouver eux-mêmes l'efficacité de ces armes.

LA CROIX, LE POISSON ET LA CROSSE

A Recife, au Brésil, les pêcheurs ruinés par une usine qui empoisonnait la côte de ses déchets, voulu-

rent manifester, mais rencontrèrent un barrage de police. Ils recoururent à leur bon Archevêque, lequel leur dit : « Oui, les manifestations sont interdites, mais non pas les processions. Je conduirai la procession et vous n'avez qu'à suivre. »

La croix s'avança dans les rues, voilée par un filet de pêche dans lequel se balançait un poisson mort. La procession s'approcha de l'usine. L'Archevêque, mitre en tête, s'adressa aux directeurs, aux ouvriers, aux policiers, comme à ses enfants : « Combien faut-il d'hommes pour creuser les fosses d'épuration ? » — « Deux mille au moins », lui fut-il répondu. — « Combien de chômeurs avons-nous ? » — « Dix mille... » Les travaux commencèrent dès le lendemain et les pêcheurs retournèrent à leurs filets.

Nous avons connu Dom Helder Camara, Archevêque de Recife, à la croix de bois, à Rome, pendant le Concile. Il nous reçut à bras ouverts, ses bras s'ouvrent facilement, et son cœur. Il nous promit de soutenir nos thèses auprès des commissions chargées de préparer les propositions à voter.

Sept Espagnols de nos amis, dont deux filles, se trouvent ou en prison ou en liberté provisoire pour avoir demandé à être internés par solidarité pour José-Luis Beunza, un objecteur de conscience catholique. Ils avaient, accompagnés par des volontaires de plusieurs pays, traversé la France, partis de Genève, et s'étaient livrés à la frontière des Pyrénées.

Le Statut des Objecteurs de Conscience espagnols est donc en route.

CÉSAR CHAVEZ, CAPITAINE DES DÉSARMÉS

Sait-on qu'en cette seconde moitié du XX^e siècle, une des provinces d'Amérique les plus prospères et des

plus célèbres, la Californie, connaît toutes les misères du Tiers-Monde ?

Pays agricole mais d'agriculture d'affaires, riches domaines de milliers d'hectares nivelés, encadrés, alignés, exploités à fond.

Tout ce qui occupait autrefois ce pays au climat paradisiaque, la forêt avec ses oiseaux, les rivières et leurs courbes, les villages et leur clocher, les champs et les halliers, les populations de Mexicains hispanisés et christianisés, tout cela fut rigoureusement extirpé, écarté, refoulé.

La masse des ouvriers agricoles autochtone, ou importée de Porto-Rico ou du Japon, se voit embauchée pour la vendange ou les autres travaux au salaire le plus bas, dans les conditions les plus dures, puis renvoyée à sa poussière.

Ils travaillent sous un soleil de plomb et de chaux, ruisselant de sueur et de jus de raisin, tourmentés par les insectes, infectés par les pesticides, sans eau potable sur place.

L'assistance sociale, l'assistance médicale, le minimum vital assuré, les congés, la scolarité, les contrats collectifs, le droit de plainte, la retraite, toutes les conquêtes du prolétariat dans les autres provinces, n'ont pas cours ici. Leur condition est bien pire que celle des Nègres.

Il y avait bien eu des révoltes, mais la force armée étant au service des grands propriétaires, elles furent vite étouffées : des grèves, mais de l'autre côté de la proche frontière on recrute autant de pauvres Mexicains qu'on veut pour remplacer les récalcitrants.

Tout cela César Chavez le savait quand, en 1962, il se mit en tête de constituer un syndicat et de mettre en œuvre la force du pauvre qui est le nombre et l'union. Il le savait car il était l'un d'eux, élevé au hasard des camps de travail. Il ne se distingue d'eux

ni par la taille ni par les traits mais par le génie et les vertus du chef — et du chef non-violent, qui se révèlent dès qu'il aborde les gens et leur parle seul à seul ou en foule.

Il est pauvre et entend le rester, se contente du salaire du dernier des derniers. Il est sobre en paroles, réfléchi, pieux. Il est ferme, fier et respectueux dans ses rapports avec l'adversaire. Pour lui « la vie humaine est un absolu » auquel on n'attende à aucun prix.

Il s'établit donc à Delano, centre de la vallée viticole, et travaille trois ans dans l'ombre à grouper, organiser, instruire ses militants.

Puis il les lance dans une grève et les y maintient pendant cinq ans. Par une marche sur Sacramento il attire les yeux du pays sur son mouvement et la justice de sa cause. Il gagne l'appui des syndicats ouvriers, des libéraux, de l'Eglise.

La lutte est dure sur le terrain. Les piquets de grève ont à subir des vexations sans nombre. On ne peut, comme naguère, les fusiller tout simplement, ou prendre l'homme, l'enduire de goudron et le rouler dans les plumes comme on s'amusait à le faire en 1933. Mais on peut l'asperger de sulfate, on peut le noyer dans la poussière par des manœuvres de tracteur et le blesser par mégarde, en passant.

En outre, il est bien difficile d'empêcher l'entrée en jeu des briseurs de grève, importés clandestinement ; et puis ce sont des besogneux aux abois et si on leur fait abandonner la vigne comment les nourrira-t-on ? La fatigue gagnait, le désespoir, et, qui pis est, la colère.

Alors Chavez, après un jeûne de vingt-cinq jours, élargit la manœuvre et dispersa les hommes sur tout le territoire, plaça ses piquets devant les supermarchés et les magasins des villes, parcourut lui-même le pays, appelant à son secours le public. Son appel fut entendu

jusqu'au Canada, jusqu'en Angleterre. La vente du raisin baissa, on en jetait des caisses à la mer, les dockers refusaient d'en charger les bateaux.

Les potentats capitulèrent l'un après l'autre.

La lutte continue, s'étend à d'autres régions. Le vainqueur se trouve en prison en ce moment.

Il ne s'agit pas de salaires, il s'agit de dignité. « C'est une révolution de cœur et d'esprit. » Il ne s'agit pas de politique ni d'idéologie. Il s'agit de santé, d'instruction, de conscience, de relations humaines entre les hommes.

CONVERSION DANS L'ÉGLISE

Comment passer sous silence les pas immenses accomplis par l'Église sur le chemin de la Paix avec l'Encyclique de Jean XXIII, *Pacem in Terris*, et depuis ?

D'abord sur le terrain de la réconciliation religieuse qui est son domaine propre, par l'ouverture à l'égard de l'Église Orientale, l'Église Catholique Anglicane, et la levée des interdits et malédictions à l'égard des francs-maçons et du communisme persécuteur.

Puis par des interventions de plus en plus insistantes et précises en faveur de la justice sociale, de la paix entre les nations et du respect des hommes de toute race, de toute croyance, de tout niveau de culture.

Outre Dom Helder Camara, plusieurs évêques d'Amérique Latine ont pris fait et cause pour les plus pauvres et quelques-uns ont distribué les terres du diocèse.

L'Assemblée des Evêques de France s'est élevée contre la torture pendant la guerre d'Algérie. On a vu, à Oran, alors qu'on tirait de tous côtés, un prêtre sortir de l'église les bras ouverts, et traverser la place tandis que les coups de feu cessaient.

Le mot non-violence n'apparaît pas encore dans l'Encyclique. Il fait une apparition timide dans la *Constitu-*

tion Pastorale du Concile sous la forme « *sine violentia* ». Il devient explicite et de plus en plus explicite dans les proclamations de Paul VI.

Quelques moines à la tête chaude et quelques prêtres ouvriers, prêts à lâcher le calice pour la mitraillette, ont bien essayé de prêcher une « théologie de la violence » qui n'est que le plat réchauffé de la « guerre juste ». Mais la mère Eglise n'entend pas entériner cette erreur.

Le Cardinal Ottaviani, examinant la doctrine traditionnelle, note que des motifs alignés par saint Thomas pour justifier une guerre aucun n'est applicable aux guerres modernes. Et ce n'est certes pas pour justifier la guerre civile.

Enfin, les Commissions Vaticanes, à commencer par celle d'Amérique du Nord, ont repris hardiment toutes les thèses discrètement avancées par le Concile, et rappelant les vertus viriles de la non-violence évangélique, rendent au sel la saveur salée.

LES DEUX GRANDES DÉCOUVERTES DU SIÈCLE

Aux guerres mondiales du xx^e siècle, il est une réponse et une compensation : cette réponse, cette compensation, c'est l'Épopée Gandhienne.

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! Que celui qui n'est pas assourdi par la peur et le bruit, qui n'est pas aveuglé par le lucre ou la haine, saisisse la signification de ce parallèle ! Et nul ne dise que la Providence ne veille pas, et que le monde est absurde !

Les deux grandes découvertes du siècle sont : la Bombe Atomique et la Force de la Vérité ou Non-Violence. Ce n'est point par hasard qu'elles se sont révélées en même temps. Il y a un lien logique entre elles : celui de la Puissance des Ténèbres avec la Lumière, celui de la Mort avec la Vie. Et maintenant la logique exige qu'on choisisse !

Celui qui ne choisit pas résolument la voie étroite de la Non-Violence et ne rebrousse pas le courant commun, travaille avec les autres à la Bombe et fabrique sa mort. La Bombe est le suprême chef-d'œuvre de la science et de la technique modernes. Elle est le but et l'aboutissement de toutes les entreprises de cette civilisation. Elle est la signature du système. Que celui qui a des yeux lise, et qu'il épelle la signature : S a t a n.

L'AVENIR

Quel est l'avenir de la Non-Violence en Occident ? La question pourrait aussi bien se poser en ces termes : l'Occident a-t-il un avenir ?

Car il est évident que les rivalités nationales et sociales d'une part, l'excroissance de la science et de la technique de l'autre, mènent, comme deux rails, tout droit à l'abîme.

La bonne nouvelle, la seule chose éternellement nouvelle, c'est qu'un autre chemin est ouvert.

Il ne faut pas le dédaigner comme trop facile : il n'est pas de tout repos le chemin de la paix, il n'est pas doux le chemin qui mènera les Doux à la possession de la Terre !

Il ne faut pas non plus s'en détourner parce qu'on le croit inaccessible et dire avec une néfaste modestie : nous ne sommes pas des saints.

Il s'agit d'être hommes. Il s'agit de ne pas périr corps et âme !

APPENDICE I

Article de L'Express sur le jeûne de Lanza del Vasto

NON-VIOLENCE

Pendant vingt jours

Dans ce quartier de Clichy aux maisons basses, si noires qu'elles rappellent les coronas du Nord, il règne durant ce commencement de la Semaine sainte une animation inaccoutumée. Des jeunes gens, des journalistes, des prêtres en soutane, des pasteurs en vêtements civils, entrent et sortent par une petite porte de la rue du Landy. Trois hommes très maigres, portant la barbe, vêtus de pantalons bruns et de blousons bleu ciel, les pieds nus dans des spartiates, déambulent sous un préau garni de bancs d'écoliers : ce sont Bernard Gaschard, cultivateur ; Pierre Parodi, docteur en médecine ; Lanza del Vasto, écrivain.

Tous trois, le 31 mars, ont commencé un jeûne public de vingt jours. Jusqu'au Samedi saint dans la nuit, ils n'absorberont que de l'eau. Aucun d'entre eux n'avait jusqu'à présent jeûné plus de dix jours. L'un des deux compagnons de Lanza est extrêmement fatigué. La raison de cette épreuve volontaire, c'est l'Algérie : ce sont les atrocités que l'on commet de part et d'autre.

Deux drames

Plusieurs événements ont poussé ces adeptes de la non-violence à ce geste extrême. Un ami de la communauté

qu'ils avaient fondée à Bollène (Vaucluse) a été assassiné il y a un an dans un souk de Tunisie. Ses compagnons de régiment l'appelaient le Christ : lui-même avait refusé de porter les armes et passait son temps à soigner les malades et les infirmes. Il y avait plusieurs centaines de musulmans qui se pressaient à son enterrement.

Un compagnon de « L'Arche » — c'est le nom de la communauté — est rentré récemment d'Algérie. Il a été témoin là-bas des tortures infligées à un suspect musulman de vingt-six ans, un boxeur du nom de Mouloud Medaouri. Après vingt-quatre heures de supplice, le jeune Algérien est mort.

Ces exactions commises de part et d'autre ont décidé Lanza del Vasto à sortir de la semi-retraite où il s'était enfermé depuis la Libération.

L'écrivain, de haute taille, au regard bleu perçant, a été converti à la non-violence lors d'un voyage de deux ans qu'il accomplit aux Indes en 1936, et où il découvrit des swamis, des gourous, Gandhi, un univers étrange de mystère, d'absolu et de sainteté qu'il décrit dans son célèbre *Pèlerinage aux sources*.

La figure de Gandhi le frappe, ainsi que les résultats concrets de son action non-violente de « Bapou ». Rentrant à pied d'Orient, il mûrit des projets de création d'un « ashram » (communauté gandhienne) en France. Mais quand il parvient à Jérusalem, c'est pour voir des tanks patrouiller devant les Lieux saints, et l'alerte de Tchécoslovaquie, en 1938, sonne le glas des espoirs de paix en Occident. Pendant la guerre, il médite, travaille, écrit et jette les fondements d'un ordre nouveau, « L'Arche », dans lequel pourront entrer tous les croyants.

Un appel bouleversant

Beaucoup de jeunes viennent écouter, en 1945-1946, les commentaires de l'Évangile qu'il fait dans une vieille maison du quartier Saint-Paul. Avec quelques-uns d'entre eux, il fonde sa première communauté à Tournier. La vie qu'on y mène est calquée sur celle d'un « ashram » hindou : travail des mains, vie de pauvreté absolue, régime alimen-

taire végétarien, refus de la mécanique et des instruments de la technique moderne. Des exercices de yoga favorisent chez les disciples la méditation et la vie spirituelle. Trentecinq personnes — femmes et enfants — vivent aujourd'hui à Bollène où la communauté s'est transportée depuis deux ans. L'ordre ne comprend encore qu'une vingtaine de compagnons qui ont prononcé des vœux. Mais son rayonnement dépasse infiniment ce petit nombre.

Nombre de religieux ont été bouleversés en lisant le *texte de l'Appel à la conscience française et aux dirigeants du F.L.N.* que Lanza a lancé au début de son jeûne. Plusieurs curés de Paris, lui ont offert de venir le terminer dans leur paroisse. Un peu partout, dans la capitale et en province, des croyants de toutes confessions, des rappelés, des étudiants, ont jeûné également. A Strasbourg, les étudiants catholiques, protestants et juifs ont observé un jour de jeûne pour le commencement du Ramadan. En Algérie même, de nombreux musulmans, qui désapprouvent les exactions commises des deux côtés, ont été profondément émus par ce geste sans précédent. Au Maroc, l'hebdomadaire *Al Istiqlal* a reproduit intégralement l'appel à la non-violence de l'écrivain.

19 avril 1957.

APPENDICE II

*Article du Canard Enchaîné à la veille du procès
de Carpentras*

QUATRE CRIMINELS

Ce mercredi 22 novembre (1961) s'ouvre à Carpentras le procès de quatre dangereux individus, les nommés Joseph Pyronnet, Marie Faugeron, Simone Pacot et Jacques Tinel, membres responsables de « l'Action civique non-violente », inculpés d'« incitation de militaires à la désobéissance ». Toujours à la pointe de l'information, le « Canard » a pu se procurer une copie du réquisitoire qui sera prononcé par le ministère public. Voici ce document :

Messieurs les Juges,

Vous avez devant vous quatre malfaiteurs publics de l'espèce la plus redoutable : l'espèce des non-violents. Pour tout dire : quatre apologistes du non-meurtre !

A l'heure que nous vivons — si j'ose ainsi m'exprimer, car pour tant d'autres cette heure est la dernière — l'action de ces criminels est un véritable défi à nos institutions, à la société... Oui, messieurs les juges, si par malheur leur doctrine triomphait, toutes les assises de la vie française seraient ébranlées. Le gouvernement né de la violence du 13 mai, s'effondrerait comme d'un coup de bazooka en plein cœur ; nos compatriotes ne connaîtraient plus ce suspense viril qui les fait se demander si en revenant chez eux ils ne trouveront pas leur appartement détruit par des

plastiqueurs inconnus qui ne partagent pas leurs opinions publiques, ou si même une balle perdue ou un coup de poignard dans la nuque ne les empêchera pas de revenir chez eux...

... J'arrête là, messieurs. La cause est entendue !

Vous infligerez à ces tristes sires le maximum de la peine. Ensuite de quoi, vous écrirez au Garde des Sceaux pour demander qu'on leur refuse, dans leur prison, le bénéfice du régime politique. Ils risqueraient en effet d'y contaminer les héros de l'un ou l'autre bord. Les retombées de la non-violence, ne l'oubliez pas, sont plus dangereuses encore que celles de la bombe atomique.

Grâce à vous, messieurs du tribunal de Carpentras, grâce à votre jugement historique, la non-violence ne passera pas !

R. TRENO.

RÉFÉRENCES

Les textes réunis dans ce volume ont été publiés, pour la première fois, par les soins de Lanza del Vasto dans le bulletin intérieur de sa Communauté : *Nouvelles de l'Arche*, dont le premier numéro a paru en mai 1952. Le texte, *Définitions de la Non-Violence* constitue deux chapitres de *Approches de la Vie Intérieure* (Denoël). *Le Problème de la Bombe* a paru en plaquette (chez l'auteur, La Borie Noble, 34, Bousquet d'Orb).

TABLE

<i>La question de vivre et l'esprit de la non-violence,</i> par Michel Random	5
Définition de certains noms et termes	8

Première partie

DÉFINITIONS DE LA NON-VIOLENCE

1. De la non-violence active	11
2. Non-violence et défense légitime	43
3. Solution communautaire	54
4. La cause profonde de la guerre	60

Deuxième partie

TACTIQUE DE L'ACTION NON VIOLENTE LES CAMPAGNES

1. <i>Contre la torture</i>	63
Appel à la conscience et jeûne	63
Les Vingt jours	69
2. <i>Contre la Bombe</i>	81

L'attaque de Marcoule	81
Le jeûne de Marcoule et de Genève ou les Quinze jours	90
Le problème de la Bombe ou Désintégration logique	97
Prestige, Honneur et Bombe	103
3. <i>Contre les camps de concentration</i>	113
L'expédition du Larzac	113
Les Trente devant Thol	117
Les Trente à Paris	124
Jeûne et veille au bidonville	137
4. <i>Pour l'objection de conscience et le Service Civil</i>	149
Les sept Boisgontiers et le Périgourdin	149
Le procès	155
5. <i>Le grand jeûne de Rome</i>	175
Les Quarante jours	175
6. <i>Le jeûne des femmes</i>	185
La voix des femmes au Concile	185
Déclarations du Concile	204
7. <i>Chronique sommaire de la non-violence en Occident</i>	207
Appendice I : <i>Article de L'Express sur le jeûne de Lanza del Vasto</i>	237
Appendice II : <i>Article du Canard enchaîné à la veille du procès de Carpentras</i>	241
Références	243